Souvenirs d'un vieux zouave. 1 / par M. Blanc

SOUVENIRS

D'UN VIEUX ZOUAVE

Paris. — Imp. G. Téqui. 92, rue de Vaugirard

COLLECTION SAINT-MICHEL



SOUVENIRS

D'UN

VIEUX ZOUAVE

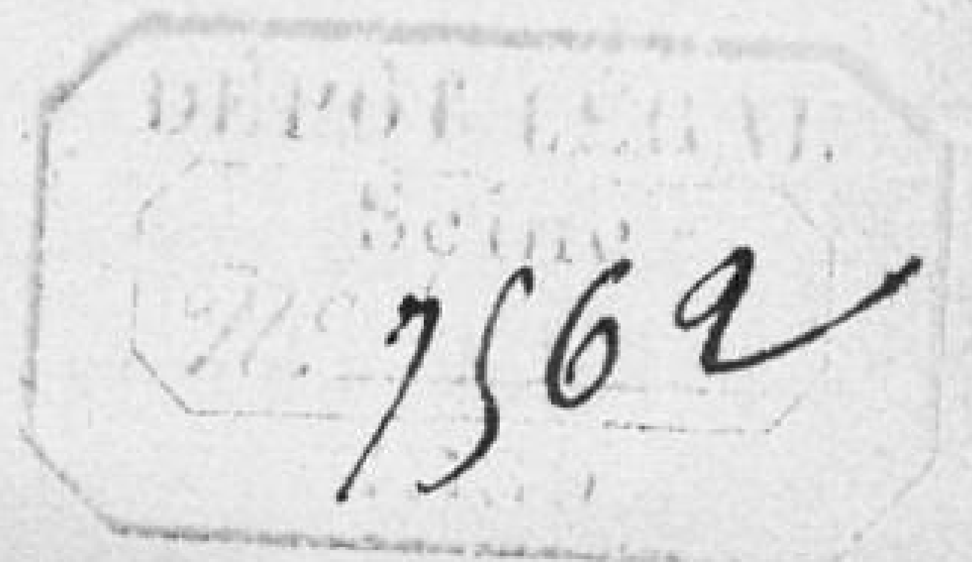


PAR

M. BLANC.

2me ÉDITION.

TOME Ier





PARIS
G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
6, RUE DE MÉZIÈRES 6.
1880

AVANT-PROPOS

Le voyageur qui visite aujourd'hui l'Algérie, aurait de la peine à comprendre ce qu'ont coûté de fatigues, de sueurs, de privations et de sang à notre armée, la conquête et la pacification de ce pays, si la tradition orale ne lui apprenait que là où s'élève ce riant village, un rude combat se livrait il y a quarante ans; que cette plaine couverte de riches moissons, s'est engraissée des cadavres des bataillons réguliers d'Abd-el-Kader; que là où courent ces belles routes carrossables, ces lignes rapides de chemins de fer, s'allongeaient autrefois, dans d'étroits sentiers, de longues colonnes françaises, marchant lentement sous un ciel de feu, haletantes, souffrant de la faim et de la soif, luttant de l'aube jusqu'à la nuit close contre des nuées d'Arabes, et, la nuit même, ayant à repousser les attaques réitérées d'un ennemi insaisissable.

En parcourant la canne à la main les vallées de la Kabylie, en escaladant en touristes les pics du

Jurjurah, de l'Ouerensenis ou des Traras, rien ne leur rappelle que des bataillons épuisés de fatigue, écrasés sous le poids de leurs armes et de leurs sacs, les ont gravis au pas de charge, sous le feu plongeant des Kabyles et des réguliers.

Notre jeune armée, surprise de voir transporter ses lieux de garnison à des dix, quinze et vingt journées de marche du littoral, ne saurait s'expliquer que pendant vingt ans ses aînés soient restés enfermés dans les places maritimes, d'abord, puis dans le Sahel.

Ni les uns ni les autres ne sauraient que la terre qu'ils foulent aux pieds est une terre consacrée par la bravoure, le dévouement, le martyre, l'honneur, si, comme nous l'avons dit, la tradition orale ne venait en aide à leur patriotique curiosité.

Mais la tradition orale s'altère, lorsqu'elle ne s'efface pas entièrement. Seule l'histoire perpétue d'une manière indélébile les faits que, sans elle, la mémoire des générations ne saurait conserver intacts; et aucune histoire n'a été écrite jusqu'ici pour transmettre à la postérité le récit authentique des faits glorieux se rattachant à la conquête de l'Algérie.

Quelques écrivains distingués ont retracé certaines journées de cette histoire; mais ce ne sont que des épisodes, de simples récits n'embrassant

qu'une expédition, c'est-à-dire un laps de temps très-limité.

Les historiques des régiments ne relatent que des actions auxquelles le corps a pris part, et ne sortent guère des archives.

Le gouvernement possède seul les annales de la guerre d'Afrique, et pourrait fournir les éléments de l'histoire qui nous manque. Mais personne, jusqu'ici, n'a songé à lui emprunter les matériaux d'un monument à la gloire de la patrie, à l'honneur de l'armée qui a conquis, pacifié et colonisé la France d'au delà la Méditerranée.

Ce que d'autres étaient en position de faire mieux que nous, au moyen des archives du ministère, nous l'avons tenté à l'aide de notes recueillies chaque soir au bivouac, depuis 1835 jusqu'à 1853, mises en ordre en 1859, et complétées par des recherches minutieuses, longues et ardues, dans des documents officiels.

La guerre d'Afrique, à laquelle nous avons pris une part active, bien que très-modeste, pouvant se diviser en deux parties, nos SOUVENIRS seront divisés en deux volumes.

Le premier comprendra cette période de 1835 à 1841, où les efforts de l'armée se portaient tantôt sur une province, tantôt sur une autre; où, pour opérer contre Mascara, par exemple, les troupes

d'Alger devaient suppléer à l'insuffisance de celles d'Oran, lesquelles, à leur tour, étaient transportées à Bone, pour marcher contre Constantine. C'était l'occupation restreinte.

Le second volume part de l'époque où commença la guerre d'extension; du jour où le gouvernement, comprenant enfin ce qu'il y avait de dangereux et d'indigne de nous dans notre attitude, envoya en Afrique assez de troupes pour prendre partout l'offensive, et fournit à l'illustre maréchal Bugeaud les moyens de contraindre nos ennemis à la paix ou de les refouler dans le désert.

Notre premier volume est donc une œuvre intime, personnelle, le régiment auquel nous avions l'honneur d'appartenir alors, étant de ceux qui ont eu la bonne chance de concourir aux expéditions successives des trois provinces.

Le second volume comprend, avec les opérations auxquelles nous avons assisté, celles qui s'exécutaient en même temps ailleurs, et pour l'historique desquelles les rapports officiels nous ont très-utilement servi.

Nos récits — ceux surtout du second volume — sont rapides, succincts et techniques. De longs détails nous eussent entraîné trop loin, et nous laissons volontiers à d'autres les écrits fantaisistes où l'imagination tient plus de place que la vérité.

Au récit chronologique des marches et des combats nous avons mêlé des épisodes et des portraits. Les premiers ne sont connus que des très-rares survivants de cette époque ; les seconds sont tels aujourd'hui qu'ils ont été tracés il y a quarante ans, au feu du bivouac.

Les hommes qu'ils représentent ont eu des fortunes diverses. Quelques-uns sont arrivés aux plus hautes positions militaires. Leur caractère a pu se modifier avec le temps ; peut-être ne trouvera-t-on pas leur silhouette très-ressemblante. N'importe : nous ne voulons pas plus y toucher qu'on ne touche aux portraits de famille, bien qu'ils aient été peints dans la jeunesse de ceux dont ils reproduisent les traits.

Nos régiments, qui sont presque tous passés par les épreuves de l'Algérie, retrouveront dans notre livre des noms et des faits glorieux, dont ils doivent aimer le souvenir.

Nous espérons enfin justifier cette parole d'un de nos plus illustres généraux, après la lecture de notre manuscrit : « Dans cinquante ans d'ici, quand » on voudra savoir la vérité sur les hommes et les » choses de l'Algérie, c'est votre livre qu'on con- » sultera. »

BLANC,

capitaine en retraite.

CHAPITRE PREMIER

—

Le 2e léger. — Le maréchal Castellane. — Les officiers du 2e léger. — M. d'Arbouville.

Le 2e léger, sous le nom de 2e demi-brigade d'infanterie légère, s'était acquis une brillante réputation sous la République, notamment en Egypte. Cette réputation, il la conserva, et l'agrandit même, sous l'Empire.

Lorsqu'en 1816, le régiment fut changé en légion des Basses-Alpes, il emporta, sous sa nouvelle dénomination, les traditions de son ancien numéro ; de sorte qu'il put se trouver aussi beau et aussi vaillant que sous l'empire, lorsque, redevenu le 2e léger, il monta à l'assaut du Trocadéro.

Je ne doute pas que, sous sa nouvelle dénomination de 77e de ligne, il ne soit encore l'un des meilleurs régiments de l'armée.

Désigné pour l'expédition de 1830, le 2e léger fournit un bataillon qui, sous les ordres du commandant d'Arbouville, forma un régiment de marche avec un bataillon du 4e léger. Ce régiment était commandé par le colonel du 2e, M. de Frescheville, qui fut assassiné, avec son trésorier, sur la route d'Alger à la Maison carrée, dans une promenade qu'ils avaient faite imprudemment, pour aller visiter le pont de l'Harrach.

Dans cette campagne mémorable, le 2e léger fut dignement représenté par son bataillon; un épisode surtout lui fit le plus grand honneur.

Dans la marche en avant, qui suivit la bataille de Staouëli, l'armée s'arrêta sur les hauteurs de Dély-Brahim, pendant que le génie étudiait les approches du fort l'Empereur. Une face du camp regardait le ravin dans lequel passe aujourd'hui la route de Douéra. Cette face était en partie occupée par le régiment du colonel de Frescheville, et elle avait vis-à-vis d'elle, sur les collines qui forment la crête de l'autre côté du ravin, une nuée d'Arabes embusqués dans les plis de terrain, dans les rochers, dans les broussailles, et jusque dans la maison que l'on

voit encore à droite, entre le village de Dély-Brahim, et l'Abreuvoir.

Par une imprudence dont on ne peut pas se rendre compte, le chef de bataillon du 4e léger ordonna un nettoyage général des armes. Tous les fusils furent aussitôt démontés, et le bataillon entier se mit à fourbir platines et canons. Les Arabes, qui ne perdaient pas de vue un seul de nos mouvements, comprenant tout le parti qu'ils pouvaient tirer d'une pareille imprévoyance, s'élancent de leurs embuscades, traversent le ravin, gravissent rapidement la berge opposée et se ruent sur le 4e léger, en poussant ces grands cris qui nous émeuvent si peu aujourd'hui, mais qui, alors, impressionnaient les soldats par leur féroce étrangeté.

Ce ne fut pas un combat, ce fut une boucherie.

Les soldats désarmés, en grand nombre même déshabillés, ne pouvant faire aucune résistance, tombaient sous la balle ou sous le yatagan de l'ennemi; le désordre était à son comble, lorsqu'arriva le 2e léger.

Aux cris des Arabes et à leur fusillade, le commandant d'Arbouville avait fait prendre les armes à son bataillon et lancé sa compa-

gnie de carabiniers au secours du 4e. Dire que cette compagnie était commandée par M. Changarnier, c'est dire qu'elle arriva comme la foudre, et qu'une demi-heure après son arrivée sur le lieu du combat, les Arabes étaient repoussés et rejetés dans le ravin. Le reste du bataillon prit part également à la charge qu'appuyait l'artillerie. En 1850, on voyait encore aux murs de la maison dont j'ai parlé plus haut, les trous qu'y avaient faits nos boulets, lorsqu'on délogea l'ennemi de cette embuscade.

Rentré en France quelques mois après la prise d'Alger, le 2e léger tint garnison à Belfort, et fut envoyé plus tard à la division active des Pyrénées-Orientales.

C'est là que j'entrai dans ses rangs comme engagé volontaire, le 12 juillet 1833.

La division active des Pyrénées-Orientales, sous les ordres de M. le général de Castellane, se composait des 2e et 17e légers, 11e et 47e de ligne. C'est cette division que le duc d'Orléans appelait la *meilleure école militaire de la France;* et le prince avait bien raison.

Jamais troupes n'ont été mieux disciplinées, exercées, aguerries, que celles qui ont passé

par les mains de M. le général de Castellane. Certes, j'ai bien souvent entendu critiquer ce rude militaire, mais, à quelques exceptions près, par des officiers ignorants, paresseux, et voulant rester tels. Tous les militaires actifs, vigoureux, intelligents, et possédés de l'amour du métier, se félicitaient, au contraire, de servir sous un pareil chef, et professaient pour lui la plus juste et la plus profonde vénération. MM. Canrobert, Changarnier, Forey, Leflo, Camou, sortent de cette école, et je ne pense pas que l'Europe puisse nous opposer des généraux plus capables.

J'ai dit que le général de Castellane n'avait des détracteurs que parmi les mauvais officiers; je me trompe, il en avait aussi parmi les comptables et les fournisseurs infidèles avec leurs devoirs.

Ah! c'est qu'il leur faisait une rude guerre! Il arrivait sur les lieux des distributions avec cette allure que nous lui connaissons, mettait pied à terre, examinait les denrées, faisait peser devant lui celles qui étaient déjà dans les sacs des hommes de corvée; et alors, malheur au comptable ou au distributeur, si tout n'était pas honnête et légal dans le poids et dans la qualité des fournitures! Aussi que

de malédictions contre ce général qui veillait de si près au bien-être des soldats.

Il n'y a pas de stupidités qu'on n'ait débitées sur le compte de cet illustre général. C'est surtout à sa courte apparition en Algérie que se reportent les plus monstrueuses. Eh bien ! je veux raconter ce qui m'a été confié à ce sujet par un homme bien placé pour en connaître toutes les particularités.

Après la prise de Constantine et la nomination du général Vallée à la dignité de maréchal de France, celui-ci ayant manifesté le désir de rentrer en France, M. de Castellane demanda le gouvernement de l'Algérie. Le roi, les princes et le ministre étaient heureux d'une demande qui allait au-devant de leurs désirs, mais comme M. le maréchal Vallée n'avait pas encore officiellement renoncé à son commandement et qu'on était loin de vouloir le lui retirer, il fut dit au général de Castellane d'aller attendre à Alger la solution de cette question, de sorte que, se trouvant sur les lieux le jour où le maréchal se déciderait à partir, il serait tout prêt à recueillir son héritage.

M. de Castellane se rendit donc à Alger; et, avec un empressement des plus honorables,

se mit à la disposition du maréchal, qui l'envoya à Bone.

Son arrivée dans cette ville fut marquée par ces mesures que je signalais plus haut et qui révèlent le bon général. Hôpitaux, casernements, magasins, tout fut inspecté avec la plus scrupuleuse attention; les abus, réformés; les prévaricateurs, traqués; l'intérêt du soldat, sauvegardé.

Le général fit deux ou trois ravitaillements sur Constantine sans avoir un coup de fusil à tirer; la province était pacifiée. Cependant M. le maréchal Vallée, revenant de sa première résolution, avait déclaré qu'il resterait à la tête de l'armée d'Afrique; de ce moment M. de Castellane n'avait plus rien à faire dans ce pays. Le métier de convoyeur qu'il faisait avec une si rare abnégation ne convenait ni à ses talents ni à la haute position qu'il avait occupée à l'armée des Pyrénées; il demanda à rentrer en France, et nous savons le rôle actif et brillant qu'il a joué depuis cette époque.

Je dois déclarer que je ne connais pas personnellement M. le maréchal comte de Castellane. Je l'ai vu comme un soldat voit son général, aux revues et dans les manœuvres.

En 1841, étant allé montrer mon épaulette de sous-lieutenant à ma famille, qui habitait les environs de Perpignan, j'eus l'honneur de recevoir une invitation à dîner du général.

Voilà quelles ont été mes relations avec le maréchal. Ce que j'en dis est donc bien désintéressé et part d'une véritable conviction. Il ne me connaît pas et ne me connaîtra sans doute jamais.

Mes débuts au 2e léger furent des plus heureux. Comme j'avais appris l'exercice dans la garde nationale, je passai d'emblée au bataillon, après un examen que me fit subir le sergent Martinet, aujourd'hui capitaine et peut-être en retraite, car, si je m'en souviens, il sortait de la garde royale. De plus, j'étais connu du plus grand nombre des officiers, le régiment ayant tenu garnison dans la petite ville qu'habitait mon père, ancien colonel de l'Empire. Cette particularité me permit de connaitre mieux que mes camarades l'esprit qui animait le corps des officiers.

Ce corps se composait de cinq éléments distincts :

1° Des officiers de l'ancienne légion des Basses-Alpes ;

2° Des officiers sortis de l'école ;

3° Des officiers venus de la garde royale ;

4° Des réformés de l'Empire, que 1830 avait rappelés sous les drapeaux et qu'on appelait les *rentrants à la bouillotte ;*

5° Des officiers connus sous le nom de héros de juillet.

Les premiers avaient pour chef avéré M. l'adjudant-major Chaspoul, excellent soldat, bon instructeur, parfait militaire et rageur en diable. Les seconds et les troisièmes prenaient le mot d'ordre du capitaine Changarnier, qui avait toutes les qualités requises pour cela, ainsi que je le dirai plus tard.

La quatrième catégorie roulait d'un bord à un autre, ne comprenant pas grand'chose à ce qu'elle voyait. Les cinq ou six vieux braves qui la composaient étaient stupéfaits de se trouver dans une réunion d'officiers instruits, polis autant que braves, eux qui avaient certainement la dernière de ces qualités, mais qui manquaient beaucoup des deux autres. Ils ne comprenaient pas qu'ils avaient été faits officiers, juste à la chute de l'Empire, alors qu'on était heureux, pour combler les vides, de trouver encore vivants quelques bons soldats sachant assez lire pour comprendre un ordre écrit et assez écrire pour pouvoir si-

gner un bon de vivres ou un rapport journalier. Ces braves officiers oubliaient que depuis la funeste époque de l'invasion, quinze années s'étaient écoulées, faisant marcher avec elles une génération nouvelle, qui, en héritant des glorieux exemples de la grande armée, profitait des sciences et des arts que la paix seule peut développer.

Il y avait des types étonnants parmi ces braves-là : j'ai eu pour lieutenant l'un d'eux, nommé M. Tech... Quel singulier homme ! de 1815 à 1830, il avait fait le commerce de bestiaux, sans avoir su s'y enrichir. Bon homme dans toute l'acception du mot, s'il se montrait quelquefois sévère, ce n'était qu'en présence des autres officiers, dont il redoutait les quolibets.

Il préférait l'auberge au café ; mais, comme il ne pouvait pas suivre ses goûts sans se compromettre, il se renfermait de temps en temps chez lui, se faisant apporter une bouteille de Rancio, et causait avec elle une partie de la nuit. Il avait pour troisième interlocuteur une énorme pipe.

La cinquième catégorie ne comprenait que deux officiers. A son arrivée au régiment, l'un d'eux ne brillait pas par les dehors; mais,

sous une enveloppe un peu commune, M. Granchette cachait un cœur des plus nobles et un esprit des plus lucides. Il comprit aussitôt sa position, se mit à travailler et se plaça bientôt au premier rang des officiers instruits, comme plus tard il fut cité parmi les plus braves. M. Granchette, aujourd'hui colonel, a payé chacun de ses grades d'une blessure ou d'une action d'éclat. Je félicite le régiment qui l'a pour commandant. L'autre a fait sa carrière tant bien que mal et est demeuré très-obscur.

Toutes ces catégories ne s'aimaient pas, certes. Ainsi, les vieux de la légion regardaient de travers les jeunes officiers, qui s'en vengeaient en se moquant d'eux; on allait jusqu'à s'occuper des opinions politiques du camp opposé: il y avait même de temps en temps quelque petit coup d'épée, mais la discipline n'en souffrait nullement.

Dans le service, la plus complète obéissance, la plus grande abnégation, le plus entier dévouement pour l'honneur du drapeau, la concorde la plus parfaite, de sorte que c'était un magnifique corps d'officiers, quoique composé d'éléments disparates et peu adhérents dans la vie privée.

A la tête du régiment se trouvait le colonel Menne, qui réunissait à un égal degré les qualités d'un bon administrateur, d'un excellent militaire et d'un parfait galant homme. Tous ceux qui ont servi sous ses ordres doivent conserver un bon souvenir des soins paternels qu'il donnait à son régiment et de la douce fermeté qu'il savait montrer suivant les circonstances.

Parmi les chefs de bataillon, je me rappelle encore avec bonheur M. d'Arbouville, que nous perdîmes avant de quitter Perpignan, et que j'ai retrouvé plus tard colonel et général.

M. d'Arbouville était de la famille de ces mousquetaires qui, à Fontenoy, saluèrent les Anglais, en leur disant : « Tirez les premiers, Messieurs ! » Il est rare de voir réunies à un même degré, chez la même personne, autant de qualités aimables et solides. D'une aménité parfaite, il rendait agréable le service le plus fastidieux; et, s'il était obligé de sévir, les délinquants éprouvaient le plus vif regret de l'avoir mis dans la nécessité d'infliger une punition. Il était adoré au régiment comme il le fut depuis au 26e de ligne, dont il a été colonel, et dans les divers commandements qu'il a exercés en Algérie et en France.

Quant à sa bravoure, M. d'Arbouville en a donné tant de preuves, qu'il est inutile d'en parler. Il nous suffira de rappeler la marche hardie que, comme colonel du 26e de ligne, il exécuta de Constantine, pour aller dégager le bataillon d'Afrique bloqué dans les ruines de Djemilah par des nuées d'Arabes, et réduit à la dernière extrémité.

CHAPITRE II

—

Ordre du départ. — M. Changarnier — M. Forey. — M. Leflo. — M. de Lacharrière.

La France était sous le coup de la nouvelle du désastre de la Macta, lorsque l'ordre arriva au général de Castellane de tenir trois de ses régiments prêts à s'embarquer pour l'Afrique.

Voilà toute la division en émoi. Quels seront ces trois régiments? Le général est-il libre de les choisir? Désignera-t-on d'office celui qui doit rester? Tirera-t-on au sort? Officiers et sous-officiers surtout, nous étions dans les transes; et, pour mettre Dieu dans nos intérêts, nous fîmes dire une messe, à laquelle pas un de nous ne manqua.

Mais voilà que, le 17e léger ayant suivi ce pieux exemple, nous ne savions plus de quel côté l'Éternel ferait pencher sa balance, lorsque parut enfin cette désignation, objet de tant et si grandes inquiétudes. Les numéros heureux étaient les 2e et 17e légers et le 47e de ligne. Mais, comme il n'y a pas de joie complète, nous étions les derniers à embarquer. Les 17e et 47e partirent sur la *ville de Marseille*, le *Duquesne* et le *Suffren;* quant à nous, nous fûmes échelonnés sur le littoral, en attendant le retour des vaisseaux qui devaient venir nous prendre après avoir déposé les deux premiers régiments à Oran.

Nous attendîmes un mois; que dis-je, un mois! un siècle, au gré de notre impatience; et cependant il y en avait de plus malheureux que nous. Notre troisième bataillon restait comme dépôt et devait tenir garnison à Draguignan. Il était bien triste et s'en prenait à son numéro, ne prévoyant pas qu'un an après nous, il viendrait lui aussi en Afrique, et que sa première étape sur cette terre serait la première expédition de Constantine.

Enfin les vaisseaux revinrent. Nous étions à la fin d'octobre; le temps était mauvais; l'entrée de Port-Vendres, impossible pour les

gros navires, de sorte que la *Ville de Marseille* s'en fut en rade de Roses. De Port-Vendres à Roses il n'y a que le cap de Creux à doubler : c'est ce que nous fîmes à l'aide de deux vapeurs, qui nous portèrent près du vaisseau, dans les flancs duquel nous entrâmes par les sabords. Au moment de nous embarquer, mon chef de bataillon fit valoir ses droits à la retraite, de sorte que, le ministre n'ayant pas pourvu à son remplacement, le commandement revenait au plus ancien capitaine, qui était M. Changarnier.

Certes, nous aimions tous ce bon M. d'Arnaud que nous perdions; mais nous jetions les yeux avec plaisir sur le capitaine qui devait nous conduire au feu.

Les soldats ont une intuition remarquable à l'endroit de leurs officiers; bien rarement ils se trompent sur leur compte; et les événements ont prouvé que nous avions raison d'espérer dans l'étoile du capitaine Changarnier.

Je ne sais rien de ses débuts dans la carrière des armes. J'ai ouï dire qu'il sortait des gardes; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il se distingua dans la campagne d'Espagne, notamment à l'assaut du Trocadéro, où

il reçut une blessure qui lui valut la croix. Nous avons vu qu'en 1830 il commandait la compagnie de carabiniers qui arriva la première au secours du 4e léger. J'ai servi comme caporal dans cette même compagnie, où je devais revenir plus tard comme fourrier et comme sergent-major; et c'est dans ses diverses positions, c'est-à-dire pendant six ans, qu'il m'a été donné de voir M. Changarnier, tour à tour mon capitaine, mon chef de bataillon, mon lieutenant-colonel, mon colonel et mon général, et d'entendre parler de lui par les officiers qui l'approchaient de plus près.

Comme capitaine, il s'en rapportait, pour les détails, à son lieutenant, et il avait bien raison; car le lieutenant était M. Forey, aujourd'hui général de division et sénateur.

J'ai dit qu'un grand nombre d'officiers, ceux venus de la garde et ceux sortis de Saint-Cyr, recevaient le mot d'ordre du capitaine Changarnier et formaient un camp opposé à celui des Basses-Alpes. Comme, malgré tout, on vivait réglementairement ensemble, et qu'il y avait de nombreux points de contact, il en résultait sans cesse des chocs, et, par suite, des étincelles. C'était surtout à la pension que les discussions éclataient entre

les deux partis. Les véritables motifs n'étaient jamais avoués; mais on prenait prétexte de futilités que, dans toute autre circonstance, on eût méprisées.

En fait de point d'honneur, M. Changarnier était un véritable raffiné de la cour de Henri III. Très-élégant dans toute sa personne, il était charmant dans le monde, et de relations très-agréables partout, même dans le service; mais pour peu qu'on chatouillât son amour-propre, il était prêt à dégaîner.

Nul ne possède à un plus haut degré que M. Changarnier l'intelligence de la guerre et la vigueur de l'exécution. Il n'est pas beau parleur; mais, dans les circonstances solennelles, il a de ces mots heureux qui enlèvent les masses, comme un seul homme, parce qu'ils partent du cœur.

Après avoir étudié son terrain, avec une promptitude et une justesse de coup-d'œil remarquables, et donné ses ordres avec précision et clarté, il paye de sa personne comme un simple soldat. Pour lui le danger n'existe pas où il y a honneur et devoir; il ne quitte la partie qu'après l'avoir gagnée.

Quel plus mémorable exemple de cette noble obstination que sa conduite à l'Oued-Fœlda !

Trahi par les chefs du pays, auxquels il avait accordé l'aman, conduit dans un coupe-gorge où sa faible colonne aurait dû être écrasée en entier, il parvint, à force d'habileté et de courage, à sortir des montagnes et à gagner la plaine. Sur dix généraux, neuf se seraient estimés très-heureux d'être échappés à de si grands dangers en sauvant l'honneur du drapeau; mais M. Changarnier n'en jugea pas ainsi. Divisant en deux parties sa colonne, déjà bien affaiblie, il en laisse une à la garde de ses blessés et de ses bagages, et reprend, avec l'autre, au milieu de la nuit, la route de ces montagnes qui ont failli lui devenir si funestes.

Les Arabes, fiers de leur journée de poudre, l'avaient célébrée à leur manière, lorsque, à la pointe du jour, ce général, qu'ils croyaient sur le chemin de Milianah, tombe sur eux avec la rapidité de la tempête, rase, saccage, brûle leurs douars et leur enlève une grande quantité de bétail et de prisonniers. Ce ne fut qu'après avoir ainsi puni la trahison, que le général rentra à Milianah, à la tête de ses soldats harassés, mutilés, mais portant haut leur tête glorieuse.

Après 1848, certains journaux ont tourné

en ridicule le général Changarnier. S'en prenant à son excessive propreté, à son élégance native, ils le désignaient sous le nom de général *Bergamotte*.

Oui, le général a toujours porté au dernier point le soin de sa toilette; mais les gants glacés qui couvraient ses mains, ne les empêchaient pas de manier vigoureusement sa valeureuse épée; et ses pieds, chaussés de bottes vernies, escaladaient hardiment les pics de l'Atlas. Pendant six mois, à la tête d'une colonne de 4 à 5,000 hommes, le général Changarnier parcourut, dans tous les sens, le massif de l'Ouerensenis, imprimant la terreur par la hardiesse de ses coups. En proie à une fièvre continue, il passait néanmoins les journées à cheval, marchant et combattant sans cesse. Le soir, quand sa petite armée mangeait sa soupe et se reposait, le général prenait une dose de sulfate de quinine et passait la majeure partie de la nuit à dicter ses rapports au gouverneur et ses ordres de marche et de combat pour la journée du lendemain. A l'aube, lorsque la diane rappelait le camp à de nouveaux travaux, M. Changarnier, sous le coup d'un accès de fièvre, n'en montait pas moins à cheval,

sans qu'aucun de ses soldats pût deviner les souffrances de son chef, tant son énergie était habile à les dompter et à les dissimuler.

Pendant six mois, le général Changarnier a vécu de cette vie. Quel est celui de ses détracteurs, héros de la presse ou du carrefour, qui en aurait fait autant ?

Il était naturel qu'avec ces belles qualités, dont quelques-unes n'étaient qu'en germe en 1835 et ne devaient éclore et briller qu'au soleil de la guerre, il était naturel, dis-je, que M. Changarnier attirât à lui tout ce qui avait séve, vigueur, instruction, avenir. Je vois encore cette réunion de ce que le régiment avait de plus brillant, et je m'arrête avec plaisir sur certaines figures qui se détachent avec vigueur du fond du tableau. Ce sont celles de MM. Forey, Leflo, Ladreyt de la Charrière, Chevalier, de Fretag, de Vaudrecourt, de Vogué Goyon, de Beaucorps, Guyon, etc.

M. Forey, étant sous-lieutenant et lieutenant, était cité comme un des meilleurs instructeurs du régiment. Quand j'étais caporal de carabiniers, nous étions heureux de le voir prendre le commandement d'une leçon

de l'école de peloton; il maniait un fusil mieux que qui que ce fût d'entre nous, et possédait une intonation des plus favorables à l'exécution; aussi la compagnie était-elle la plus parfaite dans le maniement des armes.

Les qualités militaires de M. Forey et son instruction solide devaient le mettre nécessairement en relief, et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Au fur et à mesure qu'il s'élevait en grade, il s'élevait dans l'estime de l'armée, et tout le monde a reconnu dans le général commandant à Montebello, le capitaine de la retraite de Constantine.

Nous reprochions bien à M. Forey de garder trop longtemps le souvenir de petits griefs personnels qu'il eût dû mépriser, de subir trop facilement certaines influences; mais, en somme, nous l'aimions, nous le respections et nous avions une confiance bien juste dans son courage et ses talents remarquables.

D'un esprit prompt et satirique, M. Leflo était la terreur même de ses amis, qu'il ne ménageait pas, pour peu qu'ils lui prêtassent le flanc. Élégant de sa personne, instruit et brave, il plaisait malgré ce penchant irrésis-

tible à la raillerie, et peut-être à cause de ce défaut. Il était fort l'ami de M. Changarnier, et mettait souvent ses épigrammes au service de ses rancunes; non par calcul, certes, il était trop homme d'honneur pour cela, mais par tempérament. Ce n'était qu'aux exigences du métier et de l'honneur qu'il soumettait l'indépendance très-marquée de son caractère. Partout ailleurs il était d'une raideur extrême. En tout temps et en tous lieux, M. Leflo eût été à la hauteur de sa position.

M. Ladreyt de la Charrière a toujours été sérieux; son calme contrastait avec la fougue des jeunes officiers, ses camarades d'école et de régiment. La solidité de son caractère l'avait élevé très-haut dans l'estime des chefs et dans l'affection des soldats.

M. Chevalier était plus expansif, plus familier, plus camarade, si je puis m'exprimer ainsi. Je ne sais quelle a été sa carrière; mais, quelque commandement qu'il exerce, il doit être aimé, comme il l'était au 2e léger.

MM. de Vaudrecourt et de Vogué quittèrent de bonne heure le service, après avoir notablement fait leur devoir dans nos premières expéditions. M. de Freytag fut tué au col de Mouzaïah, en 1836, et MM. de Goyon et

Guyon tombèrent, en 1840, au lieu même où leur camarade avait été frappé six ans auparavant.

Ainsi se trouve dispersée cette pléiade d'officiers que la *Ville de Marseille* emportait vers les côtes de l'Algérie. Les uns sont arrivés au sommet de la hiérarchie militaire; les autres ont quitté le harnais pour jouir mollement de leur fortune. Ceux-ci sont tombés sous les balles arabes; ceux-là, moins heureux, ont subi l'exil. Mais, quels qu'aient été leurs destins, ceux qui les ont connus diront avec moi que c'étaient de bons et nobles cœurs.

CHAPITRE III

—

Organisation de la colonne expéditionnaire. — Entrée en campagne. — (Le maréchal Clauzel, le duc d'Orléans, le général Yussuf.)

Partis de Roses avec une excellente brise, nous semblions devoir arriver très-promptement à notre destination, lorsque les calmes plats nous prirent à hauteur des Baléares. Tout le monde connaît les ennuis de ces stations forcées entre ciel et eau. Pour nous, nous trompions notre impatience par tous les moyens et possibles, nous y réussissions assez bien. Entre matelots et soldats, la connaissance est bientôt faite : 24 heures après notre embarqnement, nous étions déjà de véritables camarades. Pendant que les voiles

pendaient inertes sur leurs vergues, il s'établissait des jeux sur le pont. Ici, le bâton ; là, la canne ; à bâbord, la contre-pointe ; à tribord, la pointe. Pendant le repas de l'état-major, notre musique jouait sur le gaillard d'arrière, et les *Vestris* de l'équipage et du régiment dansaient des polkas et des quadrilles avec un sérieux à faire mourir de rire. Le soir, avant le quart de 8 heures, on se pressait autour du gaillard d'avant, pour écouter la romance que roucoulait un fourrier, ou la chanson guerrière que chantait quelque maître du bord.

Un de ces messieurs, brave marin qui naviguait depuis 20 ans, m'avait pris en affection. Pendant les heures de repos que lui laissait l'absence du vent, il me conduisait dans les porte-haubans, et là, assis tous deux, ou plutôt à demi-couchés, nous passions des *quarts* entiers, lui à me raconter sa vie de marin, moi à écouter ses récits de voyages et de tempête, empreints d'une poésie qui me faisait frissonner.

Enfin, tout a un terme, même le calme plat : la brise nous revint et nous arrivâmes à Mers-el-Kébir après 6 jours de mer.

De Mers-el-Kébir à Oran, le trajet ne se

faisait pas, en 1836, par cette belle route nbi existe aujourd'hui ; il fallait alors suivre un affreux sentier qui menait jusqu'au fort Saint-Grégoire, pour redescendre ensuite jusqu'à la ville. Dans notre naïveté, nous pensions qu'on ne pouvait pas faire un pas sans combattre, et nous nous étonnions presque qu'on ne nous eût pas donné des cartouches en débarquant. Cependant notre petite étape se fit sans encombre, et nous nous casernâmes dans un amas de baraques en A qui se trouvaient où s'élève aujourd'hui le joli quartier partant de la préfecture et aboutissant à l'abreuvoir.

Nous retrouvâmes à Oran nos camarades des 17e et 47e, qui nous présentèrent aux régiments d'Afrique, chasseurs, infanterie, et au 66e de ligne. Bientôt après, arrivèrent les troupes que fournissait Alger. Il y avait là de tous les corps de l'armée, mais nos yeux ne voyaient que les zouaves. Nous admirions surtout leur jeune commandant, aux allures si simples et si militaires. Ses soldats, ses sous-officiers surtout, n'en parlaient qu'avec enthousiasme ; et lorsque nous le voyions passer, portant ses longs cheveux comme un palikare, sa *chachia* négligemment jetée sur

sa tête, nous nous arrêtions pour le saluer et surtout pour mieux le regarder.

En même temps que l'armée se complétait en soldats, elle recevait les chefs qui devaient la conduire : M. le maréchal Clauzel était arrivé d'Alger, et Monseigneur le duc d'Orléans, de France.

Le premier nous apportait sa grande science militaire, le souvenir des guerres de l'Empire, toute une vie de gloire ; le second nous offrait un témoignage de l'intérêt du chef de l'État et une garantie que nos travaux seraient justement appréciés. Tous les cœurs étaient tournés vers ces deux hommes qui personnifiaient le passé et l'avenir de l'armée. Le maréchal avait toute la simplicité des héros antiques : une casquette à double visière, une redingote, plutôt qu'une capote, sur laquelle étaient fixées deux vieilles épaulettes de maréchal, une petite épée, une simple croix d'officier de la Légion d'honneur, telle était la tenue de cet homme qui avait mérité l'estime du plus grand génie dans l'art de la guerre.

Le duc d'Orléans avait le feu sacré ; il témoignait en tout et partout d'une grande sollicitude pour l'armée. Il savait que les prin-

ces français doivent être les premiers soldats de cette nation guerrière; et lors même que ses nobles instincts ne l'eussent pas porté à ce rôle, sa haute intelligence le lui aurait fait embrasser.

Il montrait aussi le plus grand désir de s'instruire, et ne dédaignait pas d'entrer dans l'étude des plus petits détails de cette immense machine qu'on appelle une armée. Ces qualités, jointes à un grand air de douce familiarité, l'avaient rendu cher aux soldats et aux officiers, pour lesquels il était toujours abordable. Les états-majors captivaient aussi notre attention, et c'était à bon droit, car ils se composaient des plus grands noms de l'armée. Nous suivions longtemps des yeux ceux qui les portaient.

Dans cette foule d'habits brodés, d'épaulettes et de décorations, un homme se faisait remarquer. Il portait le costume turc: un cachemire couvrait sa tête expressive; et sous les plis élégants de cette coiffure, brillait un regard plein de feu. Une barbe noire et soyeuse encadrait le bas de son visage fin et énergique; il montait des chevaux admirables, dont il faisait ressortir la vigueur et l'élégance par la grâce qu'il mettait à les ma-

nier. Il ne quittait jamais le maréchal, avec lequel on le voyait très-souvent causer.

Cette richesse de costume, cette noblesse de maintien, cette familiarité avec le chef de l'armée nous intriguaient au dernier point. Nous demandions à nos camarades le nom de ce cavalier, personne ne pouvait nous l'apprendre. Enfin quelqu'un nous dit : « Il s'appelle Yussuf. »

Cela ne nous renseignait pas beaucoup; mais notre interlocuteur nous raconta une histoire des plus merveilleuses, qui se terminait par une citadelle prise par Yussuf, aidé seulement d'un officier de marine et d'une vingtaine de matelots : quelque chose de fabuleux; un roman, si ce n'eût été de l'histoire très-moderne. Il n'en fallut pas davantage pour exciter nos jeunes cœurs, exalter nos esprits et nous porter de l'intérêt à l'admiration. Un homme pareil, nous disions-nous, doit être Français, et nous avions raison, car M. le général Yussuf a prouvé qu'il était Français longtemps avant que des lettres de naturalisation vinssent consacrer ce titre.

Consultez l'histoire de l'Algérie, et voyez si, de 1830 à 1860, il s'y est fait quelque chose de périlleux, d'utile, de grand, sans que le

capitaine, le chef d'escadron, le colonel, le général Yussuf n'y ait été mêlé.

Il a eu des détracteurs! Quel est l'homme un peu saillant qui n'a pas les siens? Et ne devrait-il pas en avoir plus que tout autre, lui qui arrivait parmi nous en étranger n'ayant ni amis, ni coterie pour le soutenir? Il ne pouvait présenter que des services rendus, et nous savons que, malheureusement, ce ne sont pas toujours des titres à la bienveillance.

M. Yussuf n'avait donc que des difficultés devant lui, et, cependant, il les a toutes surmontées. A mesure qu'il s'élevait dans la hiérarchie, il comprenait que l'étude seule pouvait le mettre au niveau de ses collègues; et, bientôt, son aptitude remarquable avait comblé cette lacune. Manœuvres, administration, littérature, tout lui devenait familier, et, aujourd'hui, non-seulement il est compté parmi les bons généraux de division, mais je me suis laissé dire qu'il tenait parfaitement sa place au conseil général du département d'Alger, où il a été appelé à siéger en sa qualité de préfet du territoire militaire.

Bien plus, le général Yussuf fait exception à cette règle à peu près générale: que les

généraux de cavalerie s'entendent peu à la conduite de l'infanterie; car si, comme général de cavalerie, il a brillé à la Smala et à Isly, comme fantassin, personne ne l'a éclipsé en Kabylie et chez les Beni-Snassem.

Enfin parut l'ordre de marche de l'armée indiquant la composition et la force des divisions et des brigades. Le 2e léger faisait partie de la 1re division sous les ordres de Mgr le duc d'Orléans, et avait, pour général de brigade, le général Oudinot, qui avait demandé l'honneur de venir venger son frère, mort à la tête dn 2e chasseurs d'Afrique, pendant la malheureuse expédition du général Trézel.

Que nous étions loin, à cette époque, de ce que l'on voit aujourd'hui dans l'armée! Que l'expérience a été longtemps à porter ses fruits! Qu'il a fallu de persévérance à quelques âmes d'élite, pour vaincre ce fatal ennemi du bien, qu'on nomme l'habitude, ou, pour mieux dire, la routine! A chaque amélioration proposée par un de ces esprits novateurs, il s'élevait un *tolle* unanime du groupe des vieux généraux, qui auraient cru l'armée perdue si les gibernes n'avaient pas

été bien alignées sur la hanche des soldats !

Voici quel était cet équipement pour tout homme gradé ou d'élite.

L'énorme giberne contenant les cartouches et soutenue par une buffleterie se croisant sur la poitrine avec le baudrier du sabre ; la capote bien boutonnée jusqu'au col ; le sac contenant une paire de souliers, deux chemises, un caleçon, une paire de guêtres en toile, et une autre en cuir ; la trousse, 60 cartouches, et un sachet renfermant pour neuf jours de vivres, indépendamment de quatre autres jours en riz, sel et biscuit, *en tout treize jours de vivres*; sur le havre-sac, l'habit ou la veste, roulé dans son étui, et un sac de campement.

Voilà comment étaient outillées des troupes qui ne pouvaient agir efficacement que par une extrême mobilité. Tout nous était défavorable ; cette large croix, tendue sur notre poitrine par le double poids de la giberne et du sabre, comprimait nos voies respiratoires ; cette quantité d'effets, surtout la veste pour les soldats et l'habit pour les sous-officiers, nous surchargeait d'un poids inutile ; enfin, ces sachets avec 9 jours de vivres étaient une véritable dérision pour qui sait

ce que sont en réalité ces sortes de réserves.

Il faut ajouter à cela la mauvaise manière dont se faisait les distributions, et cette eau-de-vie, donnée aux troupes comme boisson fortifiante, et qui, toujours nuisible à leur santé, fut, dans un grand nombre de cas, la cause de leur mort.

Nous étions bien loin des tentes-abri, des demi-couvertures, des ceintures de flanelle, des petites gibernes à ceinturon, des cravates, des capotes déboutonnées et du café ! Il a fallu enterrer 100,000 hommes pour en arriver là; et encore est-ce le soldat, le simple soldat, qui est parvenu à ce résultat par son intelligence et son instinct de conservation, ainsi que je le prouverai dans la suite de ce récit.

A la fin de 1835, les avant-postes de la division d'Oran étaient ceux-ci : à l'Est, la Maison Carrée; à l'Ouest, Méserghin; au Sud, le Figuier. C'est à ce camp que l'armée se trouva réunie dans le courant d'un des derniers jours de novembre. Le camp était formé, notre soupe en train, lorsque, vers trois heures du soir, la brigade Oudinot reçut l'ordre de se porter sur le Tlélat.

Notre bivouac fut bientôt levé, nous n'eûmes qu'à renverser nos marmites et à les remettre sur les sacs. Nous arrivâmes sur le Tlélat à la nuit parfaitement close, et nous nous établîmes je ne sais dans quel ordre de bataille, aux pieds de nos faisceaux. N'ayant pas de soupe à manger, nous grignotâmes un morceau de biscuit, et nous dormîmes tant bien que mal.

C'était une rude marche qu'on nous avait fait faire pour nos débuts. Il y a loin d'Oran au Tlélat, pour des troupes chargées et équipées comme nous l'étions. J'avais les pieds en sang; mais plus je souffrais, plus j'appuyais sur le sol. Je me suis très-bien trouvé de ce remède, et je le recommande aux jeunes soldats. C'est bien un peu dur au commencement, mais, au bout de huit jours de ce traitement, ce n'est plus de la peau qu'on a à la plante des pieds, c'est de la corne... On est guéri pour toujours.

En route, dès la pointe du jour, nous traversâmes une partie de la forêt d'Ismaïl, théâtre du brillant combat où le colonel Oudinot, frère de notre général, avait été tué.

Lorsque le général Trezel exécuta cette expédition, qui devait se terminer si triste-

ment aux marais de la Macta, il se portait sur le Sig par la même route que nous suivions, et il avait à traverser cette forêt dans laquelle nous étions engagés. Abd-el-Kader, qui avait apprécié tous les avantages que lui offraient ces taillis, traversés par une route arabe, y avait placé la meilleure partie de ses goums, de sorte que, lorsque les tirailleurs d'avant-garde arrivèrent à portée de fusil, ils reçurent une vive fusillade qui les arrêta net. Le général Trezel ordonna alors au bataillon d'avant-garde d'enlever cet obstacle. Le bataillon se porta en avant au pas de charge, enleva la lisière du bois et pénétra dans l'intérieur.

Comme on n'y voyait réellement clair que sur la route, c'était là que le combat était le plus acharné, il menaçait même de devenir funeste au bataillon, lorsque le général prescrivit au colonel Oudinot de charger de manière à dégager l'infanterie, traverser la forêt et prendre ainsi l'ennemi à revers. La mission était périlleuse, moins encore à cause du nombre des Arabes que de la difficulté du terrain, mais elle n'était pas au-dessus du courage des chasseurs d'Afrique et de leur digne colonel.

A la voix de son chef, le régiment s'ébranla, le sabre à la main, et se précipita dans la forêt, culbutant tout ce qui tentait de l'arrêter. Il était déjà au milieu de sa course, lorsqu'une balle atteignit le colonel Oudinot, qui expira quelques moments après. La charge continua, et la forêt étant libre désormais, le général Trezel put la traverser et atteindre le Sig.

Nous traversions ce champ de bataille, en suivant la route arabe toute semée de débris d'armes, d'équipements, d'uniformes et d'ossements d'hommes et de chevaux. Les chasseurs de l'escorte de notre général le guidèrent sur le lieu même où leur colonel avait reçu le coup mortel. Nous formâmes un carré par bataillons en masse, et le général, se plaçant au centre, nous rappela en peu de mots les faits que je viens de raconter. Arrivé au moment du récit de la mort de son frère, sa voix s'émut, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et c'est avec peine qu'il put nous demander la promesse de venger nos camarades tombés sur cette terre que nous foulions, et dans les marais de la Macta.

Un seul cri s'échappa de toutes nos poitrines, et la brigade se remit en marche, impatiente de se mesurer avec cet ennemi que

nous savions près de nous et que nous ne voyions nulle part.

En débouchant de la forêt, nous avions, devant nous et à notre droite, une longue chaîne de montagnes; entre elles et nous une plaine légèrement ondulée. Nous cherchions le *Sig*, terme de notre journée de marche; mais nous ne le vîmes, qu'en nous arrêtant sur ses bords où, bientôt, toute l'armée vint s'établir.

CHAPITRE IV

—

Mascara.

La rivière nommée le *Sig*, sur laquelle nous étions bivouaqués, sort des montagnes que nous avions devant nous. Après avoir traversé la plaine dans sa largeur, elle reçoit, à sa rive droite l'*Habra*, avec laquelle elle forme de grands marais, puis elle se jette dans la mer, sous le nom de *Macta*.

Comme toutes les rivières d'Afrique, son lit est très-encaissé et rien n'accuse ses rives, sur lesquelles ne s'élève aucun arbre; on n'y voit même pas de roseaux. C'est à cela que nous dûmes de ne voir son eau tant désirée, qu'en arrivant sur la berge au bas de laquelle

elle coule. A cette époque de l'année, le *Sig* n'étant pas guéable pour l'infanterie et les bagages, le maréchal nous établit sur la rive gauche, et plaça, sur la droite, les goums des *Douars* et des *Smalas* que commandait le brave Mustapha.

Deux routes pouvaient nous conduire du point où nous campions à Mascara : l'une était directe et passait par les gorges du *Sig*; l'autre, plus longue, puisqu'elle va chercher le gué de l'Habra, offrait l'avantage d'être accessible à l'artillerie. Le maréchal parut d'abord pencher pour la première de ces routes. Ce qui nous le fit croire, c'est qu'il ordonna la construction immédiate d'une redoute capable de contenir notre artillerie, les gros bagages, et un bataillon. Cet ouvrage de fortifications fut tracé, et l'on mit à l'œuvre deux ou trois mille travailleurs, qui se relevaient toutes les 4 heures, de nuit comme de jour. Soixante heures suffirent pour creuser un fossé respectable et élever un parapet présentant une bonne défense. Pendant ce temps, l'artillerie établissait deux ponts de chevalets sur le *Sig*.

Abd-el-Kader, qui suivait tous nos mouvements, depuis notre départ du figuier,

s'était placé à six kilomètres, à peu près, en amont de nous, dans la gorge du Sig. De là, il était prêt, soit à nous disputer la première route de Mascara, si nous voulions la prendre, soit à nous couper celle de l'Habra si nous nous décidions pour cette dernière. Sa position était habilement choisie et témoignait de cette intelligence de la guerre dont il nous a depuis lors donné bien des preuves. En effet, dans le premier cas, il était déjà en position de nous recevoir; dans le second, il nous devançait au gué de l'Habra, puisqu'il n'avait qu'à suivre la corde de l'arc que nous devions décrire.

Mille bruits circulaient dans le camp, chacun faisait son plan de campagne, lorsque, le 1er décembre au matin, le maréchal ordonna une grande reconnaissance qu'il conduirait lui-même. Mon bataillon faisait partie des troupes désignées pour marcher, et prit sa place de bataille après les zouaves.

A midi, nous marchions droit au camp des Arabes qui occupaient un espace immense sur les deux rives du Sig. Une demi-heure après, la fusillade commençait, devenait de plus en plus vive, et le canon l'appuyait de sa puissante voix.

Notre compagnie fut déployée en tirailleurs sur le flanc gauche, et, bientôt, nous eûmes fort à faire; car les Arabes, ainsi que c'est leur coutume, cédant devant l'avant-garde, s'étaient jetés sur notre flanc et nous chargeaient avec une grande vigueur. Nous soutenions le feu sans broncher, mais sans grand avantage, lorsque le maréchal arriva sur la ligne de tirailleurs. Il apprécia la gravité de la position, puis il fit avancer au grand trop une demi-batterie de campagne, qui tira coup sur coup plus de vingt boîtes de mitraille sur cette masse d'Arabes, qui semblait devoir nous déborder. Cette mitraillade fut suivie d'une charge brillante de l'escadron turc, qui s'engagea dans cette cohue, où nous ne distinguâmes bientôt plus ses vestes rouges.

Que s'était-il passé ailleurs ? Je ne pouvais pas m'en rendre compte; les énormes bouquets de lentisques, les accidents de terrain et, plus encore, le vif engagement de notre compagnie, m'avaient empêché de voir autre part que devant moi. Je ne savais que ceci. C'est que nous avions brûlé 60 cartouches, que nous avions fait du mal à l'ennemi dont nous avions vu tomber les nombreux cadavres, et que, pour notre part, nous avions une

vingtaine d'hommes hors de combat, parmi lesquels notre lieutenant. M. Plantier, qui avait eu la cuisse cassée. Je n'avais vu qu'un épisode en dehors de notre compagnie c'était celui de la mort de M. d'Arnaud.

Cet homonyme de notre ancien chef de bataillon était lieutenant de dragons et faisait la campagne comme officier d'ordonnance du maréchal dont il était, je crois, un peu parent. Au moment le plus chaud de l'action, alors que les zouaves, embusqués dans les broussailles, couchés derrière le moindre pli de terrain, soutenaient le dernier effort des meilleurs goums d'Abd-el-Kader, M. d'Arnaud arrive à fond de train sur la ligne des tirailleurs. Les officiers des pelotons de soutien veulent l'arrêter : impossible. Le commandant Lamoricière lui crie en vain : « Où allez-vous ? Ne dépassez pas les tirailleurs ! » Il n'écoute rien ; et, se portant 40 mètres en avant des zouaves, il tire ses deux coups de pistolet sur les Arabes. Cette double détonation fut suivie de vingt coups de fusils arabes, et l'on vit cet imprudent jeune homme chanceler et tomber de cheval.... Il était mort. Alors les zouaves s'élancèrent en avant pour disputer son cadavre, qui resta enfin entre leurs mains,

mais après la perte de quatre ou cinq d'entre eux.

Le résultat de cette reconnaissance fut le pillage d'une partie du camp de l'Emir par les Douars et les Smalas, une appréciation exacte de ses forces et la décision que prit le soir même le maréchal de renoncer à la redoute du *Sig*, comme base d'opérations, et de s'avancer par la route de l'Habra.

J'avais donc reçu le baptême du feu ; quelle impression en avais-je éprouvée ? je ne l'ai jamais su ; j'avais été trop occupé pour faire de la psychologie sur mon individu ; tout ce dont je me souviens, c'est que je trouvai cela fort beau, et qu'en rentrant au camp, je dévorai la soupe qu'on avait eu soin de nous faire dans les compagnies correspondantes.

Le 3 décembre au matin, toute l'armée défilait par les deux ponts jetés sur le Sig et prenait la route de l'Habra. En même temps que nous quittions notre camp, Abd-el-Kader abandonnait aussi le sien et prenait ses dispositions pour la journée. Toute son infanterie était dirigée sur l'Habra, avec ses pièces de montagne et une partie de ses meilleurs cavaliers ; le reste suivait une ligne parallèle, et à portée de canon de notre droite, réglant

son allure sur la nôtre, marchant quand nous marchions, s'arrêtant quand nous nous arrêtions. C'était un beau spectacle, que favorisait la nature du terrain. Nous étions dans la plaine, ayant devant nous et à notre droite la chaîne de montagnes qui nous séparait de Mascara. Le maréchal avait échelonné son armée conformément à toutes les règles de l'art, comme un homme qui s'attend à livrer bataille. Les coteaux qui formaient les premiers gradins de la montagne étaient couverts d'Arabes affectant un ordre bien rare parmi eux. Les goums marchaient à distance comme nos bataillons; pas un cavalier ne se détachait de ces groupes pour venir escarmoucher avec la ligne de tirailleurs qui encadrait notre colonne. Il régnait partout un de ces silences solennels prédécesseurs des grandes tempêtes; on avait les yeux fixés sur la gorge de l'Habra, et l'on sentait que c'était là que devait se dénouer le drame de cette journée. Nous l'avions tous deviné, et moi je maudissais la place qui m'était assignée ce jour-là, car j'étais de service à l'ambulance. Notre bon lieutenant, M. Plantier, avait été amputé dans la nuit qui suivit sa blessure, et le général avait décidé qu'il serait porté par

une section du régiment à tour de rôle. Ce fut naturellement notre compagnie qui commença ce service. Nous cheminions en silence et livrés à nos réflexions lorsque tout à coup la fusillade éclate devant nous et sur notre flanc gauche en un roulement serré, continu, et dominé par quelques coups de canon. C'étaient les Arabes qui voulaient nous empêcher de passer l'Habra. Sur la rive droite de cette rivière s'élevait un marabout protecteur d'un grand cimetière planté d'oliviers, ainsi que c'est la coutume en pays arabe. Dans le prolongement du cimetière et en aval du marabout s'étendait un bois touffu de lentisques, tamaris, oliviers sauvages ; c'était là que l'émir avait placé son infanterie régulière et ses contingents kabyles. En avant du marabout et sur les collines en retour, il avait établi trois ou quatre obusiers. Enfin, sa cavalerie s'était approchée de notre flanc droit à mesure que nous avancions vers le gué.

Comme je l'ai dit plus haut, la fusillade éclata tout à la fois, du cimetière, du bois et des collines, dès que notre avant-garde fut à portée de la balle. Ce fut si soudain, qu'il se fit un temps d'arrêt dans la colonne. Ce temps d'arrêt suffit au maréchal pour donner ses

ordres. Le 17e léger fut lancé contre le bois, la cavalerie sur notre droite, et l'avant-garde sur les mamelons en face d'elle. Le 17e léger se jeta bravement dans l'Habra, ayant de l'eau jusqu'au ventre, la traversa sans coup férir et aborda l'infanterie arabe à la baïonnette. Rien ne put tenir contre une pareille charge. La cavalerie fit céder les goums et les poussa loin du champ de bataille; pendant ce temps, l'avant-garde allait droit devant elle.

Comme tout le matériel s'était arrêté et que je ne croyais pas ma présence indispensable à l'ambulance, je jugeai, dans ma sagesse de fourrier, que je pouvais fort bien aller rejoindre les combattants. Je me faufilai donc à travers les *impedimenta;* puis, me glissant derrière les bataillons en marche, les escadrons galopant, l'artillerie roulant à droite et à gauche, je parvins à mon bataillon d'avant-garde, juste au moment où le capitaine Changarnier criait de sa voix la plus haute : « Aux pièces, mes amis! droit aux pièces! » Le bataillon, sans tirer un coup de fusil, l'arme sur l'épaule droite, ne marchait pas, il volait; déjà nous gravissions les premiers contre-forts; déjà nous voyions les Arabes démonter leurs pièces en toute hâte pour les charger sur

leurs chameaux ; encore un élan et nous les tenions, lorsque le maréchal nous fit sonner halte, et nous envoya deux ordonnances pour nous rappeler. Quel dommage! mais le maréchal avait raison; la nuit était presque venue, et cette poursuite aurait pu nous compromettre. On n'y voyait plus quand nous arrivâmes au bivouac, où nous prîmes notre place de bataille à la lueur de mille feux de joie, car jamais satisfaction plus grande ne régna dans une armée. La journée avait été complète, décisive ; cet amas d'Arabes était dispersé, et, de ce moment, nous ne devions plus avoir à faire qu'à quelques goums chargés de nous harceler.

Dormit-on cette nuit-là? Je n'en sais trop rien. Ce que je puis dire, c'est que pour ma part je ne me reposai guère. La soupe, les distributions de toute sorte, si longues et si difficiles dans un si vaste camp, me tinrent sur pied jusqu'à une heure très-avancée. De plus, j'étais si occupé à interroger et à entendre les divers incidents du combat, que je ne songeais guère au sommeil. Ce qu'il y avait de plus saillant dans ces récits, c'est que les honneurs de la journée appartenaient au 17e léger; que notre général Oudinot avait été

blessé et que le duc d'Orléans avait reçu une contusion à la cuisse. Le lendemain, le général Marbot, de l'état-major du prince, remplaça le général Oudinot dans le commandement de notre brigade. Les officiers lui furent présentés au moment où nous nous ébranlions pour gravir les premiers échelons de la chaîne dont nous suivions le pied depuis trois jours. Nous allions pénétrer dans cette région montagneuse où nous devions avoir tant à souffrir. Nous avions eu jusqu'à ce jour les roses du métier : un temps magnifique et de brillants combats, nous devions désormais lutter contre les rigueurs de la saison et les embûches d'un ennemi insaisissable.

Notre première journée à partir de l'Habra fut assez bonne ; mais, pendant la nuit, le vent passa à l'ouest, roulant sur nos têtes de gros nuages, noirs de frimas. Le lendemain, la nuit tombait quand nous atteignîmes les plateaux des Bordjiah. Le maréchal fit marcher aussitôt la première division sur Mascara, laissant le reste de l'armée s'établir à quelques lieues de la ville.

Quel est celui de mes anciens camarades qui ne se souvient de notre entrée triomphale

dans cette capitale d'Abd-el-Kader? Quelle désolation! La ville abandonnée par toute la population, à l'exception de quelques Juifs, qui, avec leur sagacité naturelle, avaient compris que nous étions moins à craindre pour eux que les Arabes; des maisons délabrées, des meubles brisés, une pluie torrentielle délayant le fumier des rues et le transformant en ruisseaux d'une boue noire et fétide; les clairons sonnant la marche pour rallier les détachements égarés dans l'obscurité de la nuit, des querelles sans nombre pour se disputer une ignoble baraque ou une écurie; au milieu de tout cela, les hurlements et les aboiements furieux des chiens arabes, les cris des officiers qui ne pouvaient se faire entendre ni obéir, et les imprécations des solpats jurant contre tout le monde et surtout contre le temps.

Enfin, le régiment fut entassé dans un faubourg qui se trouvait à l'extrémité de la ville, opposée à celle par laquelle nous étions entrés. Nous nous blottîmes par demi-sections dans les cases; et, si nous n'avions rien à manger, nous avions du moins un abri contre la pluie. La nuit fut mauvaise, cependant; nous étions trempés jusqu'aux os, et nous

n'avions pas de feu pour sécher nos habits. Nous nous serrâmes les uns contre les autres, en attendant le jour qui fut bien lent à paraître.

Dès qu'il fut venu, nous nous secouâmes; et, les officiers aidant, nous nous efforçâmes d'améliorer notre sort. On essuya et nettoya les armes; on tordit les effets d'habillement; les plus hardis allèrent chercher du bois, et on fit du feu. La distribution eut lieu, et l'on s'occupa de la cuisine. Ici, je dois déclarer que nous nous dédommageâmes amplement des autres souffrances. Dans toutes les maisons, il y avait des chats, des centaines de pigeons voltigeaient tout effarés d'une case à l'autre; les jardins étaient pleins de légumes, notamment de navets. Avec les chats, nous fîmes des civets, des fricassées avec les pigeons, et des ragoûts avec les navets. C'était une véritable bombance. Cependant, on dut mettre ordre à tout cela; car, si on nous avait laissé faire, il ne serait bientôt plus resté ni portes ni couvertures aux maisons, et il serait arrivé de graves accidents, attendu que, de partout, on tirait sur les pigeons sans la moindre précaution. C'était un feu de deux rangs à faire croire à une attaque de l'en-

nemi. Le colonel Menne fit cesser cette fusillade, qui aurait épuisé toutes nos munitions.

Les distributions se faisant dans la ville, j'en profitai pour la visiter. Ce fut bientôt fait. La grande Mosquée et la Casbah étaient les seuls édifices qu'on pût regarder sans éprouver ce malaise que provoquent le désordre, les ruines et la saleté. La Mosquée nous servait de magasin; la Casbah contenait encore quelques mauvais approvisionnements de l'émir et trois ou quatre pièces de montagne fondues en France, et qu'Abd-el-Kader avait acquises en 1833 ou 1834, après le traité Desmichel. C'étaient ces pièces qui avaient tiré sur nous à l'Habra. L'émir les avait abandonnées à Mascara, ne pouvant les emporter avec lui, dans les courses sans fin qu'il allait avoir à faire.

Après quatre ou cinq jours d'une station que rendaient bien triste et les lieux et le temps, nous quittâmes Mascara; mais, avant de partir, le maréchal résolut d'en démanteler les fortifications, consistant en un mur d'enceinte à la Casbah. A cet effet, quelques fourneaux de mine furent pratiqués aux endroits les plus solides, et on y mit le feu. Au moment où les derniers pelotons de l'arrière-

garde sortaient de la ville, nous pûmes voir sauter les remparts, des hauteurs que nous suivions pour gagner les plateaux des Bordjiah, où nous devions rejoindre le reste de l'armée.

La pluie continuait à tomber, mêlée de grêle et de neige fondante, qu'un vent glacial poussait avec violence contre nos visages. Nous étions transis de froid, surtout aux extrémités; le sol, détrempé à une grande profondeur, cédait sous nos pieds; si le terrain était plat et uni, nous entrions jusqu'aux genoux dans cette terre argileuse dont on ne se dégageait qu'avec de grands efforts et quelque fois en y laissant son soulier ou sa guêtre; dans les montées, nous glissions comme sur la glace, reculant de deux pas quand nous en faisions un en avant. Les chevaux mal nourris refusaient leur service aux cavaliers et s'abattaient à chaque instant; les cacolets étaient encombrés, car les deux tiers de la colonne avaient la dyssenterie, suite inévitable de l'humidité dans laquelle nous vivions depuis huit jours.

Nous perdîmes plus de monde dans cette journée qu'au combat de l'Habra. Nous étions enveloppés d'un brouillard bas et épais, qui

nous empêchait de voir à vingt pas devant nous. J'étais en flanqueur, je sais tout ce que nous prenions de soins, ainsi que l'extrême arrière-garde, pour ne laisser personne derrière nous, et, malgré cela, des malheureux fatigués de lutter contre la souffrance, se jetaient dans les touffes de lenstiques et s'y blottissaient si bien, que nous passions sans les voir. Deux minutes après, un cri suprême d'angoisse et de désespoir nous apprenait que les Arabes venaient de couper une tête de plus, car deux ou trois cents cavaliers nous suivaient à la piste sans tirer un coup de fusil, semblables à des chacals flairant une proie qu'on traîne dans les champs. Les chameaux, si utiles pendant le beau temps et sur un terrain ferme, ne purent pas résister à la rigueur de la saison et à la boue; aussi s'abattaient-ils en grand nombre, jalonnant de leur masse le chemin que nous suivions. Tous étaient chargés de vivres qu'on abandonnait faute de pouvoir les charger sur d'autres bêtes de somme, ou les distribuer à la colonne. Ce fut là une nouvelle cause de désastre. Parmi ces vivres, ainsi abandonnés, se trouvaient des tonneaux d'eau-de-vie. Malgré l'ordre qui en avait été donné, tous n'étaient pas défoncés;

quelques-uns ne l'étaient qu'imparfaitement, et le contenu de ceux qu'on avait brisés, répandu sur cette terre argileuse, formait des réservoirs dans toutes les crevasses, et s'y conservait pur comme dans des vases.

J'ai vu de malheureux soldats se jeter sur ces tonneaux et s'en disputer avec fureur la possession, quelques-uns même se mettre à plat ventre et boire à longs traits cette eau-de-vie dans les trous où elle avait coulé. Quand ils se relevaient, c'étaient des hommes morts; ils avaient perdu, avec la raison, le peu de force qui leur restait; ils chancelaient et tombaient à chaque pas. Les bataillons, en passant près d'eux, essayaient de les emmener, mais il fallait y renoncer, sous peine de perdre son temps et la trace du bataillon qui précédait. L'arrière-garde tentait un dernier et inutile effort, on ne pouvait pas les emporter; les cacolets étaient encombrés de blessés et de malades. On était donc forcé de les abandonner; et, un instant après, ils étaient égorgés par nos féroces convoyeurs.

Ce ne furent pas seulement nos soldats qui fournirent les hideux trophées dont s'enorgueillissaient les Arabes.

Les quelques familles juives qui n'avaient

pas quitté Mascara avec Abd-el-Kader, après avoir utilisé notre séjour dans cette ville pour vendre leurs denrées telles que dattes et figues en pain, comprirent que notre départ était leur perte certaine. Aussi demandèrent-elles au maréchal la permission de suivre la colonne. Ces pauvres gens se mirent en route avec nous, les uns sur des mulets, les autres sur des ânes, le plus grand nombre à pied : ils étaient en tout de 150 à 200 tant hommes que femmes et enfants.

Leur pauvre caravane ne pouvait pas marcher à l'allure de notre division, toute lente qu'elle était; beaucoup perdirent peu à peu leur distance, et, du centre où ils étaient avec les bagages, ils se trouvèrent bientôt à l'arrière-garde, qui, à son tour, les dépassa. Alors, la ligne de tirailleurs eut un affreux spectacle : les Arabes se ruèrent sur ces malheureux juifs, les dépouillèrent, les mirent tout nus, et les chassèrent devant eux comme un vil troupeau; plusieurs furent tués, et les femmes emmenées pour servir à la brutalité de leurs bourreaux.

Un retour offensif eût pu les sauver; nous le demandions à haute voix; mais le moyen de le tenter? nous dûmes nous contenter d'en-

voyer quelques balles à leurs bourreaux, et nous continuâmes notre route, le cœur brisé de tant d'horreurs. Enfin, un peu avant la nuit, nous étions sur les plateaux des Bordjiah, réunis à nos camarades.

CHAPITRE V

Retour à Oran. — Tlemcen. — Alger. — Les Marchands de Mostaganem. — Le général Rapatel.

Le sort des divisions restées aux Bordjiah avait été bien plus triste que le nôtre. Nous avions des abris à Mascara, tandis qu'elles n'avaient rien qui pût les préserver de la pluie.

Le bivouac, détrempé et foulé par les hommes et les animaux, présentait l'aspect d'un lac de boue; les quelques tentes de l'ambulance regorgeaient de malades et de blessés; le pays à l'entour était sans arbres, sans broussailles, de sorte qu'il était impossible de faire du feu, même pour la soupe. Deux maisons qui se trouvaient dans

le voisinage du camp, avaient été, en un clin d'œil, réduites à leurs quatre murs; tout ce qui était bois en avait été enlevé. Mais qu'était une si faible ressource pour 6,000 hommes dans de si malheureuses conditions? Il en résulta que les soldats dévorèrent leurs sachets de réserve.

Le soir de notre arrivée, nous fîmes un peu de feu au moyen de quelques branches de lentisques que nous avions ramassées ou coupées en route; mais cette ressource allait s'épuiser, lorsqu'un soldat fit à ses camarades la singulière réflexion que voici....

« A quoi nous servent nos coffrets de » giberne! leur dit-il; nous pourrions porter » beaucoup plus de cartouches sans ce bois » inutile; enlevons-les donc; nous aurons le » double avantage d'avoir plus de place pour » nos munitions de guerre et de nous faire » une provision d'excellent bois pour passer » la nuit. »

Ce magnifique conseil fut immédiatement suivi par tous les auditeurs; il se répandit tout aussitôt dans le régiment, et, sans que les officiers le soupçonnassent, tous les coffrets furent enlevés, et mis au feu. On était surpris, au camp, de voir le 2e léger é–

clairé de plusieurs feux, tandis que les autres régiments étaient dans l'obscurité la plus complète; et cela donna lieu à un incident que je me plais à relater ici.

Notre compagnie n'avait pas été la dernière à mettre les cartouches plus à leur aise dans la giberne, et nous étions tous pressés et debout autour d'un assez bon brasier (car on ne pouvait pas s'asseoir, à moins de se plonger dans la boue), quand trois personnages enveloppés dans des manteaux qui leur cachaient le visage, s'approchèrent de notre cercle, jouant des coudes et des genoux pour arriver jusqu'au feu. Il se fit un mouvement parmi les hommes, et le sergent Demay, s'adressant à ces intrus, qu'il prenait pour des artilleurs : « Eh! vous autres, leur dit-il, avez-vous apporté votre bûche pour venir vous chauffer à notre feu? — Ma foi! sergent, lui répondit l'un d'eux, si je n'en porte point, c'est que je n'ai pas de bois, et je suis étonné que vous ayez pu vous en procurer. » En même temps, il écarte son manteau, et nous reconnaissons le duc d'Orléans, qu'accompagnaient deux de ses aides de camp. Jugez de notre émotion et de la confusion du sergent Demay! Le cercle s'agran-

dit aussitôt, et le prince et ses généraux s'approchèrent du brasier, ne se doutant pas que c'était à des coffrets de giberne, qu'ils devaient cette douce chaleur à laquelle ils tendaient leurs mains et leurs pieds glacés.

Le prince, après avoir souri un instant de notre embarras, rassura le sergent et causa familièrement avec nous, interrogeant les uns et les autres avec une bonté parfaite, nous plaignant de nos souffrances, et relevant notre moral, qui, il faut l'avouer, en avait bien besoin. Le général de Sabran nous disait : « J'ai vu les boues de la Pologne, elles étaient moins pénibles que celles de Mascara; là-bas du moins, nous avions du bois pour nous chauffer, des fermes, des hameaux, des villages même pour nous abriter, tandis qu'ici vous n'avez pas la moindre ressource contre le mauvais temps. »

En nous quittant, le prince passa à d'autres bivouacs, pour y porter le stimulant de sa présence et des bonnes paroles, et il employa la plus grande partie de la nuit à ces visites, qui, tout en encourageant les soldats, lui gagnaient leur affection, tant il est vrai qu'il en coûte peu aux grands pour se faire aimer des petits.

La journée du lendemain nous conduisit hors des montagnes; elle fut tristement marquée par les mêmes accidents que la précédente. Pluie, grêle, et vent; chameaux et mulets abattus, hommes mourant de souffrances ou égorgés par les Arabes, un grand malaise chez tout le monde: tel fut notre bilan, le soir, en arrivant au bivouac.

Dans cet état de choses, le maréchal crut devoir changer son itinéraire et se diriger sur Mostaganem, afin d'arriver plus tôt à l'un de ses points de ravitaillement. Nous accueillîmes cette nouvelle avec joie, et l'espoir de voir finir plus tôt nos misères nous aida à mieux les supporter.

A notre arrivée à Mostaganem, le 2e léger fut envoyé au village de Mazagran, où nous étions à peu près comme à Mascara sous le rapport du logement. Il nous fut défendu de quitter notre cantonnement, et les officiers eurent seuls la permission d'aller en ville. On poussa les précautions jusqu'à nous envoyer les vivres par la mer à un point de la côte qu'on nomme aujourd'hui la *Salamandre*. C'est là que nous devions aller les chercher, ce qui nous faisait des corvées de trois à quatre heures de marche.

Mostaganem était alors une laide bicoque offrant très-peu de ressources à la garnison habituelle, et, à plus forte raison, à une armée affamée. Il y avait quelques marchands de comestibles et deux boulangers.

Malgré toutes les précautions d'ordre qu'on avait prises, la ville semblait être au pillage, quoique les pillards jetassent de l'or en échange de ce qu'ils enlevaient. Les marchands de comestibles eurent en un clin d'œil épuisé leurs provisions, et Dieu sait quelles provisions!

Ce fut la source de leur fortune. Quelques-uns firent valoir ces circonstances, qui les avaient enrichis, comme des services rendus à l'armée; ils reçurent, en récompense, des priviléges exorbitants et de nombreuses concessions, qui, de malheureux gargotiers qu'ils étaient, en ont fait des personnages riches et importants. Il est vrai qu'on les compte aujourd'hui parmi les ennemis les plus acharnés de l'administration militaire. Certains arborent à leur boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, juste récompense de leur intrépidité à faire fortune.

C'était chez les boulangers que se passaient les scènes les plus tumultueuses. L'un

d'eux, ayant fini sa farine, fut obligé de barricader sa maison; l'autre dut demander une compagnie pour le protéger. La garde arrivée, notre homme travaille, pétrit tout à son aise et enfourne. Quand il pense que son pain est cuit, il veut le retirer. O surprise ! sur cent pains qu'il avait mis dans le four, à peine s'il y en trouve une vingtaine. Des soldats, s'étant aperçus que son four donnait sur une ruelle déserte, avaient démoli le mur du four et enlevé le pain, à peine saisi par le feu, et encore en pâte. Il faut ajouter qu'ils avaient religieusement jeté l'argent de cette pâte dans le four. Jugez comme une pareille nourriture, jointe au trois-six coupé et à la teinture de bois de campêche, dut augmenter le nombre des malades ! Le 2e léger, grâce à sa quarantaine de Mazagran, s'était refait pendant ces 4 ou 5 jours de repos, et nous étions tous à peu près guéris quand nous partîmes pour Oran.

Le duc d'Orléans, souffrant de la dyssenterie, s'était embarqué à Mostaganem pour rentrer en France, et le général Perrégaux commandait la division à sa place. Nous suivîmes pendant deux jours le bord de la mer, et, le second, nous campâmes sur la rive gauche de la *Macta*, après l'avoir traversée à son

embouchure. Ce passage, quoique dangereux à cette époque de l'année, se fit sans accident, grâce aux précautions qui avaient été prises. Une ligne de cavaliers avait été placée d'une rive à l'autre sur la barre qui marque le point précis où la Macta entre dans la mer. Nous dûmes nous déshabiller et rouler nos effets en paquets sur nos têtes, attendu que nous avions de l'eau jusqu'aux aisselles; nous suivions la ligne des cavaliers, et, comme l'eau de la mer était chaude comparativement à celle de la Macta, nous étions toujours enclins à nous jeter à droite vers la mer. Il est certain que, sans les cavaliers qui nous arrêtaient quand nous obliquions trop, quelques-uns d'entre nous se seraient noyés, tandis que nous ne perdîmes pas un seul homme. La pluie cessait et ne nous arrivait plus que par rafales; les bords de la Macta étaient couverts de bois; nous fîmes de bons feux, autour desquels nous nous couchâmes, ayant pour lit un sable très-fin, qui remplaçait avantageusement les boues de Mascara.

Deux jours après nous étions de retour à Oran. A son arrivée dans cette ville, M. le maréchal Clausel prépara son expédition sur Tlemcen. Il se débarrassa de toutes ses non-

valeurs et renvoya dans ses cantonnements une partie des troupes qui revenaient de Mascara. Comme la division d'Alger se trouvait très-affaiblie par les détachements qu'il en avait tirés, il y envoya les compagnies du centre du 2e léger, ne gardant avec lui que les carabiniers et voltigeurs des deux bataillons, qu'il réunit aux grénadiers de divers autres régiments, de manière à former un bataillon d'élite.

Afin d'épuiser mes souvenirs touchant cette période de la guerre dans l'ouest de l'Algérie, je dirai sommairement ce que fut l'expédition de Tlemcen, où le 2e léger n'était représenté que par quatre de ses compagnies.

La colonne du maréchal n'était pas nombreuse, mais elle était parfaitement composée. Elle ne laissait rien à désirer sous le rapport des hommes et du matériel. Après une marche de six jours, pendant lesquels elle n'eut à soutenir que deux combats un peu sérieux, elle arriva à Tlemcen, où les Coulouglis attendaient son arrivée, qui devait les délivrer du joug de l'émir.

Le maréchal s'établit dans la ville et fit occuper fortement les avant-postes. Le bataillon d'élite était à Sidi-Boumedin et le batail-

lon d'infanterie légère d'Afrique à Aïn-el-Oud. On sait que les Coulouglis, en lutte depuis longtemps avec l'émir, qui les rançonnait, pillait et tuait, avaient appelé le maréchal à leur secours ; mais une autre partie de la population s'était enfuie à notre approche, emportant tout ce qu'elle avait pu enlever, et emmenant ses troupeaux. Ayant appris que ces fugitifs s'étaient cachés à quatre ou cinq lieues de la ville, dans une gorge profonde de la *Sef-Sef*, où ils se croyaient en parfaite sécurité sous la protection d'Abd-el-Kader, le maréchal dirigea contre eux une colonne légère, dans laquelle les Arabes alliés entraient pour 1,300 chevaux, sous les ordres d'El-Mezari et du commandant Yusuf. Le choc de cette cavalerie fut si rapide et si décisif, que nous n'arrivâmes sur le terrain que pour constater les résultats de cette brillante affaire. Toutes les tentes d'Abd-el-Kader, trente mulets et les bagages étaient tombés entre les mains de nos cavaliers, qui avaient, en outre, coupé une cinquantaine de têtes à l'infanterie de l'émir et ramassé une population de 5,000 individus de tout âge et de tout sexe, que nous ramenâmes à Tlemcen.

Pendant ce combat, le commandant Yusuf

s'était attaché à poursuivre Abd-el-Kader. Dédaignant les ennemis vulgaires qui tentaient de l'arrêter, il cherchait l'émir sans trêve ni merci, Six fois, il parvint à le couper des siens, six fois il ne fut séparé de lui que par une distance de 40 pas, et si son cheval n'avait pas été épuisé par un galop de près de quatre heures, il se serait certainement emparé de sa personne.

Le maréchal partit le 25 janvier, à la tête des deux tiers de ses troupes et des auxiliaires, pour reconnaître la route de Tlemcen à l'embouchure de la *Tafna*, où se trouve l'île de *Rachgoun*. Il eut un combat, tout à notre avantage, à soutenir contre Abd-el-Kader, avant d'atteindre le but de sa course. Le lendemain, il reprit la route de Tlemcen, bien convaincu que son ennemi ne manquerait pas de lui disputer le passage des montagnes qui séparent le bassin de la *Tafna* de celui de *l'Isser*.

En effet, 8 à 10 mille Arabes se jetèrent sur nos alliés et les refoulèrent sur la brigade d'Arlanges. L'avantage était évidemment du côté d'Abd-el-Kader, lorsque, tout à coup, le feu de l'ennemi se ralentit, et l'on vit les goums se disperser précipitamment dans tou-

tes les directions. Sur ses derrières, arrivait la colonne Perrégaux, qui était restée à Tlemcen et à laquelle le maréchal avait envoyé un exprès pendant la nuit. Le pays était trop difficile pour songer à poursuivre l'ennemi, et l'on rentra tranquillement à Tlemcen.

Cependant, le maréchal s'occupait de l'organisation de la ville. Ayant résolu de laisser une garnison française au *Méchouar*, qui en est la citadelle, il choisit pour commander cette troupe, le capitaine du génie Cavaignac, et fit un appel aux hommes de bonne volonté de l'armée. Il s'en présenta un très-grand nombre de tous les corps ; cinq cents furent choisis et organisés par compagnie, sous les ordres d'officiers également volontaires. Le général en chef s'occupa tout aussitôt d'approvisionner le Méchouar en vivres et munitions de guerre.

Je ne saurais dire l'énorme quantité de blé qui y fut apportée ; la seule chose qni put y manquer au bout de quelque temps, c'était la viande fraîche ; mais les habitants pouvaient en fournir à leurs protecteurs, et ceux-ci étaient hommes à savoir s'en procurer aux dépens des tribus voisines, en hostilité avec nous. Tout cela retint assez longtemps le

maréchal à Tlemcen. Mais, quand il eut tout réglé, il reprit la route d'Oran, confiant le salut de ces 500 Français, qui allaient être privés pendant longtemps de toute communication avec le littoral, à la sagesse et à l'énergie de l'homme qui devait si bien justifier son choix et laisser à l'armée un souvenir aussi cher que respecté.

Nous laisserons la brave garnison du Méchouar s'installer dans le poste qui lui est confié ; nous ne relaterons pas ce blocus de six mois pendant lequel nos camarades accomplirent tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Les jours se succédèrent pour eux avec la même uniformité, ramenant sans cesse les mêmes prodiges d'audace et d'adresse dans les embuscades dressées chaque soir pour se protéger, et dans les razzias qu'une poignée d'hommes exécutait à des cinq à six lieues de Tlemcen, sur les tribus hostiles. Nous suivrons la colonne expéditionnaire dans sa retraite sur Oran.

Les Arabes semblaient avoir réservé toute leur audace pour notre marche rétrograde. Dès le premier jour, ils harcelèrent la colonne avec une ténacité et un acharnement tels que le maréchal dut se porter plusieurs

fois à l'arrière-garde et ordonner des manœuvres comme devant un ennemi plus sérieux. Au passage de l'Isser, le combat fut vif et se termina par une belle charge des chasseurs d'Afrique. La nuit d'après fut très-inquiétée, et il s'y passa des faits qui prouvent jusqu'à quel point les Arabes poussent l'audace individuelle.

Pendant qu'une partie d'entre eux tiraillaient sur une face, un autre se glissait dans notre camp par le côté opposé. Pour se rendre plus invisibles, si je puis parler ainsi, ils s'étaient dépouillés de leurs vêtements; quelques-uns même les avaient remplacés par des branches de feuillage; de sorte que, marchant quelques pas avec précaution, puis, s'arrêtant quelques instants, on les confondait avec les broussailles.

A cette époque, nous ne connaissions pas l'excellente pratique des embuscades se reliant entre elles tout autour du camp, nous avions des grand'gardes en avant sur chaque face, de sorte qu'il était très-facile aux ennemis de passer par les intervalles que ces postes laissaient entre eux, et de pénétrer jusqu'au front de bandière. Là, ils n'avaient à craindre que la sentinelle placée devant les

faisceaux. Or, ces faisceaux, très-espacés, tenaient tout le front d'une compagnie. La sentinelle, se promenant devant les armes qu'elle devait garder, tournait nécessairement le dos à une extrémité quand elle s'avançait vers l'autre. Les maraudeurs, blottis à quelques pas de là, suivaient ses mouvements; puis, saisissant le moment opportun, d'un bond dépassaient les faisceaux et pénétraient dans le bivouac, où, avec une dextérité merveilleuse, ils détachaient les chevaux ou mulets qui leur convenaient le mieux, et les emmenaient hors du camp, sans que ni le maître du cheval, ni son ordonnance, ni les sentinelles s'en aperçussent. D'autres fois, ils s'arrêtaient au front de bandière et enlevaient un, deux, trois fusils, souvent même des faisceaux entiers.

Ce soir-là, ils avaient commencé à exercer leur industrie d'une manière assez fructueuse, et ils l'auraient continuée tranquillement, sans un incident qui mit tout le monde sur pied.

Un de ces maraudeurs, passant près du feu de bivouac des grenadiers du 62ᵉ, aperçut au milieu des hommes profondément endormis, un grand ballot roulé dans une couver-

ture. Jugeant qu'il devait y avoir là un butin précieux, il empoigna ce ballot et le mit sur son épaule. Aussitôt, voilà sa charge qui se remue, qui s'agite, et qui pousse des cris étouffés. L'Arabe a peur, jette son fardeau à terre, et se sauve. La couverture finit par se dérouler, et il en sort un officier de la compagnie de grenadiers, lequel se mit à crier : « Aux armes ! » sous le coup de son étrange cauchemar. Bientôt les coups de feu partent de toutes les faces, et les grand'gardes se mettent aussi à tirer sans savoir où, ni pourquoi, c'était un véritable feu de deux rangs. Vérification faite, il nous manquait quelques chevaux et mulets, plus trois faisceaux tout entiers enlevés à une compagnie d'élite d'un régiment que je ne désignerai pas. Le maréchal était de fort mauvaise humeur le lendemain ; et, pour punir la compagnie qui avait perdu une partie de ses armes, il ordonna qu'elle marcherait dorénavant avec les bagages. C'était dur pour des gens de cœur.

Toujours marchant et combattant, on atteignit le *Défilé de la Chair* après 3 jours de fatigue ; là eut lieu la dernière et la plus vive action de la campagne.

Le matin, le maréchal, touché du repentir

des grenadiers du...... leur avait donné la place d'honneur à l'extrême arrière-garde, après avoir réarmé tout le monde avec les fusils des hommes à l'ambulance. Les grenadiers se battirent comme des lions et recouvrèrent l'estime du maréchal, estime que, à vrai dire, ils n'avaient jamais perdue.

Tout cela provenait d'un mauvais système de garde vis-à-vis des Arabes. Certes, on n'accusera pas les zouaves d'être des maladroits ou des paresseux : eh bien ! je me souviens qu'en 1843, dans la marche que fit le bataillon auquel j'appartenais, de Milianah au point où nous avons bâti depuis lors Orléansville, il ne se passa pas de nuit sans que nous eussions deux ou trois fusils enlevés par les voleurs.

C'est le maréchal Bugeaud qui créa le système des embuscades de nuit, longue chaîne de tirailleurs, couchés deux par deux dans les ravins, dans les broussailles, derrière les pierres, ne bougeant pas de leur position de toute la nuit, quelque temps qu'il fasse, l'oreille et l'œil au guet, le doigt sur la détente du fusil, ne tirant jamais qu'à bout portant ; et qui, à force de tuer des maraudeurs, ton

dégoûté les Arabes de ce métier peu lucratif.

Le bon sens des soldats trouvait, en même temps, qu'il était bon de resserrer les faisceaux à l'entrée de la nuit, de sorte que le factionnaire, au lieu d'avoir une étendue de 15 ou 20 mètres de faisceaux à surveiller, n'a plus qu'à se placer devant les armes, pour les couvrir, en quelque sorte, en étendant les bras.

Dès sa rentrée à Oran, le maréchal Clausel assigna aux régiments nouveaux en Afrique les divisions qu'ils devaient aller renforcer, et le 2e léger fut désigné pour Alger.

La division d'Alger était commandée par le général Rapatel, qui passait pour aussi excellent homme que brave soldat et officier capable. Je l'ai trop peu connu pour parler avec détail de ces dernières qualités, mais je ne puis résister au désir de raconter un trait de lui, qui peint toute la bonté de son cœur.

Ce fut notre ancienne connaissance, le vaisseau la *Ville de Marseille*, qui nous transporta d'Oran à Alger. En arrivant en vue de la ville, le temps était si mauvais, que le commandant du vaisseau jeta l'ancre en grande rade et demanda par signaux de nous

mettre de suite à terre, malgré la pluie qui tombait par torrents et l'heure avancée de la journée (8 heures du soir). Un bateau à vapeur du port chauffa immédiatement à cet effet, et nous transborda en toute hâte, afin que la *Ville de Marseille* pût déraper et fuir une côte où elle ne se trouvait pas en sûreté.

En débarquant sur le quai de la Marine, nous reçûmes l'ordre d'aller à *Mustapha*, vaste camp à 4 ou 5 kilomètres d'Alger. Je souffrais cruellement de la dyssenterie; et, me sentant incapable de faire une lieue à dix heures du soir, par le temps affreux qui régnait, je me consultai avec un de mes camarades, malade comme moi, et nous demandâmes la permission, qui nous fut accordée, de coucher à Alger, et de ne rejoindre nos compagnies que le lendemain matin.

Nous nous aventurâmes donc dans ce labyrinthe de ruines et de voûtes, qui formaient alors les rues d'Alger, cherchant vainement une lumière, une personne à qui nous pussions nous adresser pour demander un hôtel ou une auberge. A force de patauger dans la boue, nous tombâmes sur le corps de garde, (celui de la place) occupé par les miliciens.

Après avoir entendu le récit de notre triste

odyssée, un de ces messieurs eut la bonté de s'aventurer sous la pluie pour nous servir de guide. Nous frappâmes à vingt établissements publics: nulle part on ne put ou on ne voulut nous recevoir. Désespéré d'une si mauvaise chance, je proposai à Julian — c'était le nom de mon camarade — d'aller passer la nuit au poste, où il y avait un lit de camp et un bon poêle. Déjà, nous prenions cette direction, lorsque nous rencontrâmes un groupe de quatre ou cinq personnes, précédées d'un domestique porteur d'un falot. Sous les manteaux de ces messieurs, nous vîmes briller des broderies et des décorations. L'un d'eux portait un képi entièrement galonné : c'était le général Rapatel, sortant de soirée et rentrant chez lui. Il s'arrête et nous interroge sur notre singulière promenade à pareille heure et par un temps si peu choisi. Après avoir témoigné son mécontentement de ce qu'on avait fait débarquer le régiment dans d'aussi mauvaises conditions, il s'adressa de nouveau à nous : « Ainsi, nous dit-il, vous ne trouvez pas de logis pour la nuit? Eh bien! mes enfants, suivez-moi, venez, je vous en donnerai un chez moi! »

En arrivant à son hôtel, il fait appeler ses

domestiques, qui nous conduisent dans une grande et belle chambre, où se trouvent deux lits. Nous allions nous y coucher bien vite, lorsque le valet de chambre du général arrive, portant du pain, des fruits, une volaille froide et une bouteille de Bordeaux. — « Le général pense que vous devez être mourants de faim, et il ne veut pas que vous vous couchiez sans vous restaurer. » Quoique malades et fort émus de tant de bonté, nous fîmes honneur le plus possible à ce souper délicat, puis nous nous mîmes au lit. A peine étions-nous couchés que le général vint s'assurer lui-même que nous ne manquions de rien, et fit emporter nos effets ruisselants de pluie et couverts de boue. Nous nous endormîmes enfin, non sans avoir élevé nos cœurs à Dieu et l'avoir prié pour l'homme charitable auquel nous devions un si bon lit.

Le lendemain, on nous apporta nos habits secs et bien propres. Nous les endossâmes en toute hâte pour aller à Mustapha; mais il nous fallut, auparavant, prendre un énorme bol de chocolat : « Car, nous dit le domestique, le général ne veut pas que vous vous mettiez en route l'estomac vide. » Nous quittâmes enfin cette maison hospitalière, mais

avec le regret de n'avoir pu remercier le général, qui n'était pas visible.

Quelques-uns trouveront peut-être ces détails puérils; mais d'autres penseront sans doute qu'il ne faut pas toujours regarder les généraux dans leur grande tenue et qu'il est bon de déboutonner leur uniforme, pour voir ce qu'il y a dessous. Quand on y trouve un cœur charitable et généreux, c'est un devoir de le faire connaître. Pour moi, après les vicissitudes d'une longue carrière de services de guerre, je bénis le nom du général Rapatel, comme étant l'expression de la plus gracieuse bonté.

CHAPITRE VI

—

Douera. — Bouffareck. — Les Hadjoutes. — Blidah. (Les Spahis. — Le brigadier Moncel.)

Nous demeurâmes environ un mois à Mustapha. Ce temps fut employé à nous refaire et à réparer notre habillement et notre équipement. C'est là que furent réglés nos feux de bivouac des *Bordjiah*, et que nous apprîmes, aux dépens de notre masse, ce que coûtait un coffret de giberne.

De Mustapha, nous nous rendîmes à Douéra, sous les ordres du général Bro, ancien colonel de hussards, et le type parfait de l'officier de cavalerie légère. Sous ses cheveux et sa moustache blanche, il conservait toute la vigueur et toute l'impétuosité d'un jeune homme.

Il faisait beaucoup de cas de l'infanterie et savait la ménager. Pour cela, il s'en rapportait á l'officier de cette arme le plus élevé en grade, le priant de l'avertir, quand il oublierait qu'il avait affaire à des hommes et non à des chevaux. Il aimait beaucoup les expéditions et les coups de main rapides, dans lesquels il était généralement heureux. En dehors de ces courses, nous étions occupés à perfectionner le camp et à faire la route qui, aujourd'hui, va de *Douéra* à *Bouffarick* en passant par *Ouled-Mendil* et le *Pont du Chevalet*.

Douéra était, au mois de février 1836, un malheureux village où on ne voyait pas d'autres maisons en pierres que les baraques du camp. La population était en rapport avec l'aspect du village, c'est-à-dire peu nombreuse et n'ayant d'autre industrie que la vente de quelques comestibles pour les soldats. Elle vivait du prêt de la garnison, assez nombreuse à cette époque, puisque, indépendamment de nos deux bataillons, elle comprenait quatre escadrons de chasseurs et deux sections d'artillerie.

Bien que *Mahelmah*, sur notre droite, fût occupé par les zouaves, et que, devant nous, *Bouffarick* eût une garnison respectable, nous

étions bloqués à Douéra par les nombreux partis des Hadjoutes qui couraient le pays, volant, pillant et tuant tout ce qu'ils pouvaient atteindre. Un bien malheureux événement, survenu à Douéra, quelques mois avant notre arrivée, avait rendu la garnison très-prudente. Il n'y avait alors, pour les besoins du camp et du village, qu'une source dont il fallait ménager l'eau avec soin; de sorte que la cavalerie était obligée d'aller faire boire ses chevaux à 3 kilomètres de Douéra, dans un enfoncement que forment les collines à gauche de la route d'Alger.

Dans les premiers temps, on prenait toutes es précautions exigées par la prudence et les réglements militaires. Les escadrons se rendaient à l'abreuvoir, les hommes armés, les chevaux sellés et bridés; chaque peloton faisait boire à son tour, les autres restant à cheval et ayant des vedettes en position.

Tant que le service se fit de la sorte, on n'aperçut jamais les Arabes, bien qu'ils fussent embusqués sur les hauteurs et qu'ils ne perdissent pas un seul de nos mouvements. Au bout de quelque temps, la sécurité passa de l'esprit des soldats dans celui des officiers; on se relâcha peu à peu de ces mesures de précaution, et

l'on finit par aller à l'abreuvoir, les hommes sans armes, les chevaux en bridon. Cette aveugle imprévoyance devait être chèrement punie. Un jour que, suivant leur coutume, les escadrons étaient à l'abreuvoir, plusieurs troupes d'Arabes cachées dans les ravins, en sortirent tout à coup, entourèrent nos chasseurs sans armes, sans défense, et en firent un affreux carnage ; quelques-uns de nos cavaliers parvinrent à s'échapper et arrivèrent ventre à terre au camp, en y jetant l'alarme. L'infanterie partit au pas de course ; mais, quelque diligence qu'elle fît, elle n'arri[illegible] que pour voir les Arabes se retirant a[illegible] grand nombre de nos chevaux, et pour relever nos morts et nos blessés.

C'était un spectacle affreux que celui de ces cadavres mutilés ; car, fidèles à leur horrible coutume, les Arabes avaient coupé la tête de tous nos chasseurs, excepté de ceux qui étaient trop défigurés. Je me rappelle encore un charmant maréchal de logis, nommé Précieux, qui dût la vie à ce que sa tête était, en quelque sorte, hachée à coup de yatagan, et si hideuse, que les Arabes n'en voulurent pas. Il guérit de ses nombreuses blessures, comme plus tard le capitaine Granchamp, du 24e,

devait guérir des siennes, mais le visage sillonné de vingt énormes balafres se croisant dans tous les sens. Une si terrible leçon avait dû nous rendre sages, et nous l'étions, en effet. Au mois de février, le général Desmichels, venant d'Alger avec quelques troupes, prit un de nos bataillons, en passant à Douéra, et l'emmena à *Bouffarick.*

Bouffarick, la plus gracieuse ville de la *Mitidja*, en dépit du voisinage de Blidah, se composait alors d'un simple camp retranché et d'une douzaine de baraques, placées contre le fossé du réduit et habitée par quelques débitants de mauvais comestibles.

Le camp s'appelait *Camp d'Erlon*, du nom du général qui l'avait établi au delà du marécage et du bois de tamarins et de lauriers-roses qui servait d'embuscade aux Arabes. Il avait la forme d'un parallélogramme, ayant un blockhaus à chaque angle, plus une sorte d'ouvrage à corne, en avant de la porte, où l'on plaçait une compagnie de garde. Rien d'affreux, de désolé, comme ce séjour où, pendant toute l'année, la fièvre sévissait avec une telle intensité, qu'on devait en changer la garnison tous les trois mois.

C'est de là que partit le général Desmichels

avec sa petite colonne, se dirigeant vers l'ouest de la *Mitidja*, à l'entrée de la nuit, par une pluie abondante ; car c'était comme une fatalité : nous ne pouvions pas nous mettre en route sans que le ciel fondit en eau sur nos têtes. On marcha toute la nuit, tant bien que mal ; et, à la pointe du jour, on arriva sur le point de la tribu des Hadjoutes, où l'on voulait opérer. Les spahis et les chasseurs s'élancèrent vers les douars : nous entendîmes quelques coups de feu ; puis, une ou deux heures après nos cavaliers revinrent avec un grand troupeau d'animaux de toute espèce enlevés aux Arabes.

Le général se hâta de reprendre la route de *Bouffarick ;* mais les Hadjoutes, revenus de leur surprise, s'étaient réunis, et alors commença pour nous une de ces retraites dont on garde longtemps le souvenir. Temps affreux, terrain défoncé, boue épaisse, ennemi brave et entreprenant, rien ne nous manqua. Au bout de trois heures de marche, les Hadjoutes nous avaient repris notre razzia, plus une dizaine d'hommes, presque tous du 10e léger.

Ces malheureux, exténués de fatigue, de sommeil et de faim (nous marchions depuis 36 heures avec du biscuit et 1/32 d'eau-de-vie

pour toute nourriture), ces malheureux, dis-je, se jetaient à droite et à gauche dans les broussailles, et s'y endormaient jusqu'à ce que, découverts par l'ennemi, ils fussent dépouillés et traînés dans les tribus. Ils furent rendus l'année suivante, lors de l'échange des prisonniers qui eut lieu en avant de Bouffarick.

Les *Hadjoutes* occupaient la partie ouest de la Mitidja, à partir de l'Oued-Ger; mais nous désignions également sous ce nom la tribu des *Mousaïa*, qui s'étendaient jusqu'auprès de Bouffarick. Ces deux tribus, nombreuses et guerrières, étaient unies, comme l'étaient du reste tous les Arabes, par un sentiment de haine contre nous.

Le voyageur qui va se promener aujourd'hui d'Alger à Cherchell ou à Milianah, ne se doute pas du mal que nous ont fait les tribus dont il traverse le territoire; des fatigues et du sang que nous a coûtés leur soumission! D'une bravoure et d'une adresse remarquables, ces hardis cavaliers parcouraient la plaine et le *Sahel* dans tous les sens, enlevant les colons et les troupeaux, jusqu'à portée de nos postes les plus importants. Lorsque nous pénétrions par force dans leurs

pays, ils se jetaient dans les bois du *Masafran*; et, après y avoir mis leurs familles et leurs troupeaux en sûreté, revenaient nombreux et intrépides sur nos flancs et sur nos derrières, nous faire une guerre dans laquelle ils étaient plus habiles que nous.

Ce que nous trouvions le plus pénible, c'étaient les marches de nuit qu'il nous fallait faire incessamment pour pouvoir arriver sur le territoire de nos ennemis avec quelques chances de succès. Si nous quittions soit Douéra soit Bouffarick dans le jour, nous voyions aussitôt la fumée s'élever sur plusieurs pitons des *Soumata*, des *Beni-Salah* ou des *Mouzaïa*.

Notre marche était signalée, et quand nous arrivions à l'endroit où, le matin même, les douars étaient réunis, nous n'y trouvions que des goums nombreux de cavaliers, fuyant quand nous avancions, et nous harcelant dès que nous revenions sur nos pas.

J'aurai assez souvent l'occasion de parler des Hadjoutes, en suivant l'ordre chronologique de mes souvenirs, pour que je ne m'étende pas ici sur leur compte.

Le 30 mars 1836, le maréchal Clausel, à la tête d'une colonne de 7,000 hommes, marcha

sur Médéah à l'effet d'y installer un Bey de son choix, et d'ouvrir à travers l'Atlas une route praticable aux voitures. Après quelques combats de peu d'importance dans la plaine et au passage de la Chiffa, l'armée campa auprès d'une ferme nommée *Haouch-Mouzaïr*, au pied de la montagne du même nom. Le maréchal fit tracer immédiatement un camp retranché pour y abriter son matériel et ses malades, si cela était nécessaire pendant les opérations qu'il allait entreprendre.

Le lendemain, nous commençâmes à gravir les pentes de l'Atlas et à lutter contre les difficultés du terrain et les nombreux contingents kabyles accourus de tous côtés sur ce point. Inutile de dire que les Hadjoutes nous harcelaient depuis la Chiffa : ce furent eux que nous rencontrâmes les premiers en sortant de notre bivouac de Haouch-Mouzaïa. Le maréchal lança contre eux deux escadrons de spahis qui les dispersèrent après une lutte assez vive, dans laquelle M. le capitaine Gastu reçut une balle qui lui fracassa le palais et la mâchoire supérieure.

Qu'on me permette de payer ici un juste tribut d'éloges et de regrets à ce capitaine, qui

devait mourir, en 1859, général de division et commandant de la province de Constantine.

M. Gastu, fils d'un petit propriétaire du Roussillon, était l'enfant de ses œuvres. Doué d'un esprit solide et réfléchi, il montra de bonne heure les qualités d'un excellent administrateur. C'était même dans la carrière de l'administration qu'il avait débuté, lorsqu'après 1830, il se décida à tirer le sabre qui pendait inutilement à son côté. Il fut immédiatement cité parmi les plus braves, comme il l'était déjà parmi les plus capables,

Après avoir travaillé à l'organisation des spahis, comme officier subalterne, il devint le major de ce régiment et lui rendit, en cette qualité, les plus grands services. Il quitta l'Afrique pendant quelque temps et devint colonel de la garde de Paris, où, comme homme et comme militaire, il a laissé les meilleurs souvenirs de bonté et d'aménité, en même temps que de vigueur et d'intelligence. Le grade de général de brigade le ramena en Afrique, où il fut nommé général de division, après de nombreux services rendus à ce pays qu'il pouvait à bon droit nommer sa seconde patrie. Ses qualités militaires et ses connaissances administratives le désignaient pour le

commandement d'une province; c'est ce que comprit fort bien le gouverneur, le jour où il lui confia celui de Constantine. Mais, quoique dans la force de l'âge, le général Gastu était fatigué, usé par une vie trop pleine de travaux; il mourut au chef-lieu de sa division, lorsque l'armée espérait le voir encore longtemps à sa tête. Les regrets des soldats, se confondant avec ceux des colons, dirent assez combien il justifiait sa double réputation de bon général et d'excellent administrateur.

Pendant que l'armée gravissait lentement les contre-forts de la montagne, enlevant un piton après l'autre aux Kabyles qui les défendaient avec acharnement, le génie ouvrait la route projetée par le maréchal et la poussait avec vigueur. Les 13e et 63e de ligne y travaillaient, pendant que les zouaves, le bataillon d'infanterie légère d'Afrique et le 2e léger combattaient, en quelque sorte, sur leur tête.

Les montagnes où se trouve le col de *Mouzaïa,* que nous voulions occuper, forment un arc de cercle dont les deux extrémités s'avancent vers la plaine, tandis que le col proprement dit se trouve au fond de la concavité. L'extrémité de l'arc que nous avions à no-

tre gauche, se terminait par un piton qu'on aurait cru inaccessible et que nous voyions couvert de Kabyles. Comme il dominait le sentier que le génie convertissait en route carrossable, il était évident que, tant que nous n'en serions pas les maîtres, nos travaux ne pourraient pas avancer; qu'il suffirait à l'ennemi de faire rouler des quartiers de rochers, pour écraser notre armée.

Ce fut donc sur ce point, comme sur la clef de la position, que le maréchal dirigea les zouaves et le 2e léger, sous les ordres du général Bro.

Au pied du piton, cette colonne se divisa : les zouaves obliquèrent à gauche, et le 2e léger monta à travers les bois qui étaient à droite. Cette double ascension se fit avec une ardeur remarquable; les défenseurs du piton menacés sur les deux flancs abandonnèrent la position, et les deux corps firent leur jonction sur la crête qui relie le piton au col.

De ce moment, le maréchal était libre de ses mouvements. En poursuivant les Kabyles de crête en crête, nous arrivâmes au col, où nous nous établîmes un peu confusément, il est vrai, pour cette nuit, mais militairement; le maréchal était au milieu de nous,



dirigeant de ce point et les travailleurs et les combattants.

Ces derniers eurent fort à faire sur les pentes de la montagne qui font face à Médéah. Les Kabyles, remis de leur échec de la veille, s'étaient réunis en très-grand nombre pour attaquer nos positions ; il fallut toute la solidité des troupes qu'ils avaient devant eux pour que nous ne fussions pas refoulés. Il y eut, sur trois théâtres différents, des luttes terribles et des prodiges de valeur.

A droite, était le bataillon d'Afrique ; à gauche, le 2e léger, et au centre, le bataillon de zouaves. Le 2e avait là 4 compagnies, et pendant quelque temps, elle furent si vivement pressées, que le colonel ordonna une charge à la baïonnette. Les quatre compagnies s'élancent aussitôt de leur embuscade et courent droit à l'ennemi ; il y a une véritable mêlée ; notre lieutenant, M. de Fretag, est tué d'une balle au cœur ; le capitaine de Montredon tombe frappé à la tête ; 20 Kabyles accourent pour l'enlever, 10 voltigeurs sont là pour le défendre. L'un d'eux, nommé Sajous, un Catalan, le charge sur ses épaules. Saisi par les Kabyles, il dépose à terre son honorable fardeau, le met entre ses

jambes, et, dans cette position, abat un Arabe d'un coup de feu, en tue deux avec sa baïonnette, et reçoit lui-même trois blessures, dont pas une, heureusement, n'a été grave. Le restant du bataillon était descendu pour appuyer la charge, et l'on s'établit ensuite fortement sur la position conquise, réparant ainsi la faute de ne l'avoir pas occupée le jour même de la prise du col.

La neige qui tombait depuis 12 heures ajoutait à la gravité de ces scènes, sans cependant nous démoraliser. Nous étions au milieu de grand bois, et nous mettions des arbres entiers sur nos feux de bivouac.

Les Kabyles tentèrent encore de reprendre nos positions; mais, malgré la rare intrépidité qu'ils déployèrent dans cette attaque, ils ne purent y parvenir. Le canon et la fusillade n'avaient pas toujours le pouvoir de les arrêter; un grand nombre arrivaient sur la crête, d'où nous les rejetions à coup de baïonnette sur les rochers, qu'ils ensanglantaient de leurs cadavres. Enfin, ils disparurent tout à fait, et nous pûmes nous reposer et compter nos pertes.

Elles étaient sensibles, pour le peu de troupes qui avaient été engagées. Le 2[e] léger

avait trois officiers et plus de 100 hommes hors de combat ; mais, pendant ce temps-là, le maréchal poursuivait son œuvre, et six jours après notre départ de Haouch-Mouzaïa, une route de 15,600 mètres serpentait sur les flancs de l'Atlas et franchissait le col de Mouzaïa. Alors le maréchal envoya un convoi d'armes et de munitions au Bey qu'il avait nommé à Médéah ; les 13e et 63e de ligne ainsi que la cavalerie l'escortèrent jusqu'aux portes de la ville, et rallièrent, le soir même, le col où nous les attendions. Le lendemain, nous reprîmes la route de nos cantonnements, sans être inquiétés autrement que par quelques groupes de cavaliers hadjoutes.

Vers le mois de septembre 1836, nous descendions de Douéra à Bouffarich, d'où nous faisions des courses nombreuses dans la plaine, en compagnie du régiment de spahis. Ces coups de main exécutés soit pour nous défendre, soit pour attaquer, donnaient lieu à des épisodes dont quelques-uns m'ont laissé de bien tristes souvenirs.

Les spahis, à cette époque, étaient bien autrement composés qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'élément français y dominait, et il

n'était pas rare de voir sous le turban et la chachia, une élégance de formes et une distinction de manières, qui ressemblait peu à la gravité lourde, qui est le propre des indigènes.

Plusieurs beaux noms de France figuraient comme sous-officiers, brigadiers et même simples cavaliers, sur les contrôles des spahis que commandait le colonel Marey Monge : ceux qui les portaient étaient venus en Algérie, les uns pour y chercher de la gloire, les autres pour s'y faire une position, d'autres enfin pour se faire oublier d'un monde où ils avaient trop brillé. On comprend ce que ce régiment devait faire avec une pareille composition d'hommes. C'étaient tous les jours des prodiges de bravoure, mais aussi quelquefois des imprudences dont l'ennemi savait profiter et qui nous coûtaient cher. J'en saisis un exemple entre cent.

A moitié chemin à peu près, entre Bouffarick et Blidah, coule le ruisseau de Beni-Mered, venant de la montagne de Beni-Salah. Il est encaissé dans la plus grande partie de son cours et couvert sur ses deux rives d'un bois de tamarins et de lauriers-roses. Au

delà du point où il coupe la route, était un blockhaus gardé par une trentaine d'hommes. Ce blockhaus avait pour consigne d'observer le pays et de signaler à Bouffarick les mouvements des Arabes. Déjà trois fois, en très–peu de jours, des groupes de cavaliers ennemis s'étaient montrés en avant de l'Oued-Beni-Méred.

Signalés aussitôt par le blockaus et la vedette de Bouffarick, ils avaient cédé devant un escadron de spahis envoyé à leur rencontre, lorsqu'un jour l'homme placé à l'observatoire de Bouffarick, avertit que ces mêmes cavaliers se présentaient au même point que précédemment.

Aussitôt, 160 spahis montent à cheval et se dirigent sur Beni-Méred sous les ordres du capitaine Lamorose, de deux lieutenants et de l'adjudant Goër du Hervé. On croit d'abord que tout se passera comme les jours précédents; mais au lieu de fuir, l'ennemi tient bon, quoiqu'il soit en petit nombre (deux ou trois cents cavaliers au plus), il fait tête aux spahis et engage l'affaire d'assez près pour se faire charger. En effet, tous les spahis s'ébranlent à la fois et s'élancent dans le ravin sur les pas

des Arabes qui les conduisent dans le guet-apens le plus habilement préparé.

Tout à coup, les fuyards font volte-face, et, de droite, de gauche, de derrière les spahis, sortent 2,000 cavaliers ennemis. Le cercle de fer et de feu se ferme sur notre escadron, qui ne peut ni avancer ni reculer, et une lutte suprême s'engage sur ce terrain coupé de petits ravins, couvert de ronces, de broussailles, de touffes de laurier-rose et dominé par les berges à pic de l'Oued-Méred. On se bat corps à corps à coups de sabre et de crosse de fusil. Les Arabes ne font plus feu que contre ceux qui parviennent à faire une trouée et à leur échapper; car en tirant, ils risqueraient de tuer les leurs, tant la mêlée est terrible et serrée.

La fuite n'était possible que par un étroit sentier; encore fallait-il passer sur le ventre des Arabes. Cette issue se trouva malheureusement fermée pendant quelque temps par le cheval d'un de nos cavaliers, qui s'était mis en travers et, ne voulant ni avancer ni reculer, fut ainsi la cause de la mort de plusieurs spahis. Sur les 160 hommes si imprudemment engagés, 80 seulement échappèrent à ce massacre; encore étaient-ils tous blessés ou fortement contusionnés. Les uns trouvèrent un refuge

au blockhaus, les autres regagnèrent Bouffarick.

Pendant ce terrible combat, le général Brossard, qui commandait à Bouffarick, était à son déjeuner. On vint le prévenir qu'un engagement sérieux avait eu lieu à Méred; et qu'autant qu'on pouvait en juger de l'observatoire, les spahis étaient compromis. Il ne se leva même pas de table et répondit tranquillement : « Tout à l'heure, on enverra un escadron à leur secours. » On n'analyse pas de pareils faits, on ne les qualifie pas, on se contente de les citer.

Après que les débris de l'escadron Lamorose furent arrivés au camp, on fit partir tout ce qu'il y avait de cavaliers et un bataillon d'infanterie pour Méred, où ces troupes arrivèrent pour enlever les cadavres. Bien que ceux-ci fussent en partie mutilés et presque tous décapités, on les reconnaissait les uns à une chose, les autres à une autre : on retrouva ceux des lieutenants ; mais celui dont la vue causa la plus douloureuse impression fut celui de l'adjudant Goër du Hervé, sur la poitrine duquel on lisait ces mots écrits avec la pointe d'un poignard : *Moncel, 2 novembre*

1837. Tout un drame était dans cette affreuse inscription.

L'adjudant Goër du Hervé, entré au service après 1830, par récompense nationale, en qualité de maréchal des logis, était un sujet très-distingué; mais ses airs importants l'avaient rendu peu sympathique à ses supérieurs et détestable à ses subordonnés. Ceux-ci, d'après ce que j'en ai dit ailleurs, reconnaissaient à la vérité l'autorité que le règlement donnait aux officiers; mais en dehors du service, ils avaient trop bonne opinion de leur mérite pour se croire inférieurs à aucun de leurs chefs.

Parmi les brigadiers de l'escadron, se faisait remarquer Moncel, homme d'un caractère exalté et énergique, en rapport avec sa taille colossale et sa force herculéenne. A tort ou à raison, il était l'objet des taquineries de l'adjudant, qui ne le ménageait dans aucune occasion. De là une haine terrible de Moncel contre cet adjudant, dont il jura de se venger.

Pour accomplir son serment, il prit la résolution de déserter, et il l'exécuta en passant aux Hadjoutes. D'abord, il fut naturellement suspecté; on l'observa, on l'espionna; mais il montra tant de haine contre les Français,

tant de bravoure dans les combats, tant d'adresse dans les embuscades, que les Hadjoutes le prirent pour guide et pour chef. Il exécuta plusieurs coups de main très-heureux pour les Arabes, et ceux-ci jugèrent dès lors qu'il méritait leur confiance, puisqu'il était irrévocablement compromis aux yeux de son pays. L'un des chefs des Beni-Salah lui donna sa fille en mariage.

Il se plaisait à écrire à ses anciens chefs, après chacun de ses exploits, les raillant et les menaçant avec un cynisme incroyable. D'autresfois il s'adressait à des brigadiers ou à des maréchaux des logis avec lesquels il avait été bon camarade; il fut jusqu'à demander à l'un deux, détaché à Méred, un entretien en avant du blockhaus.

C'est ce Moncel qui avait préparé de longue main l'embuscade de Méred, et il l'avait fait avec une adresse infernale. Ces groupes de cavaliers venant de temps en temps se montrer en avant du ravin, tiraillant contre nous et fuyant dès qu'on les chargeait, devaient inspirer une confiance dont il profiterait, ainsi que nous l'avons vu. C'est encore lui qui, jugeant ses projets assez mûrs, fixa le jour de leur exécution et en ordonna le détail; lui qui

commandait et dirigeait les deux mille cavaliers ennemis et qui se signala par les coups les plus furieux. Après le massacre, il inspecta toutes les victimes, les reconnaissant et les nommant. Quand il arriva au cadavre de l'adjudant Goër, de son ennemi personnel, de celui dont il avait juré la mort, une joie infernale se peignit sur son visage. Après avoir insulté, foulé aux pieds ce corps inanimé, il le dépouilla, et, avec la pointe de son poignard, il grava sur sa poitrine son nom et la date du 2 novembre 1837; afin que nous sussions bien qu'il avait assouvi sa vengeance et que c'était lui qui avait dirigé cette embuscade si fatale à nos spahis.

Après l'établissement des blockhaus dans la plaine et les nombreux échecs que nous avions fait subir aux Arabes, après de malheureuses et vaines tentatives pour conclure avec le bey de Constantine un traité qui assurât le tranquille développement de notre puissance, le gouvernement s'était décidé à diriger une expédition contre cette ville, afin d'en chasser le bey Achmet et de lui donner pour successeur le commandant Yussuf, dont on apprécia mieux chaque jour la bravoure et l'intelligence.

M. le maréchal Clausel se montra tout disposé à exécuter les plans du gouvernement; mais, en homme qui connaissait le pays, il demanda un renfort de troupes et de matériel.

Pendant ces pourparlers avec le ministre, le gouverneur général ne restait pas inactif. Pour mettre, autant que possible, un terme aux courses des Hadjoutes, il prescrivit la construction d'une redoute avec blockhaus à Sidi-Cliffa, dans la direction ouest de Bouffarick et d'une autre au pied de la montagne des Beni-Salah, sur le torrent qui passe à Méred.

La première de ces deux redoutes fut terminée en peu de jours, sans que les Arabes songeassent à nous inquiéter. Il n'en fut pas de même de celle de la montagne. A peine les parapets s'élevaient-ils au-dessus du sol, que les Soumata, unis aux Beni-Salah, vinrent interrompre nos travailleurs et engager une vive fusillade avec les pelotons qui les protégeaient. Le lendemain, ils revinrent plus nombreux et plus acharnés. Alors, le général lança le 2e léger contre eux, avec ordre de les châtier vigoureusement. Ses intentions furent parfaitement remplies; l'ennemi chassé

de ses positions, se dispersa dans toutes les directions, et bientôt le feu s'éleva sur cinquante points à la fois. Le soir, nous avions détruit et brûlé tous les villages et haouchs de Beni-Salah. Nous pûmes, dès lors, travailler tranquillement à notre blockhaus.

Cette besogne durait depuis 2 ou 3 jours, lorsque nous vîmes arriver un groupe de quatre ou cinq personnages, en bourgeois, escortés par un escadron de chasseurs; ils venaient faire visite au général. Nous reconnûmes bien des militaires; mais ce ne fut que le lendemain que nous apprîmes ce qu'ils étaient réellement. L'un d'eux était le général Damrémont, porteur de la réponse du gouvernement relative à l'expédition de Constantine. Le maréchal devait la faire avec les moyens qu'il avait sous la main. S'il n'y consentait pas, un autre général devait l'entreprendre, et cet autre général était M. Damrémont. Mais on ne disait pas au maréchal que, dans ce dernier cas, des troupes et un matériel convenable étaient rassemblés à Marseille et à Toulon, prêts à se rendre à Bone. Le maréchal, placé dans une si pénible alternative, n'écouta que la voix de l'honneur et accepta la mission dont il ne se dissi-

mulait ni les difficultés ni la responsabilité.

A Dieu ne plaise que j'accuse le général Damrémont d'avoir trempé dans le complot qui fut ourdi pour perdre l'illustre maréchal! Ce complot fut l'œuvre d'un parti qui, pour servir des rancunes particulières, n'hésita pas à compromettre la gloire d'un homme éminent et l'honneur du drapeau français. C'était une des mille conséquences désastreuses de ce parlementarisme pour lequel nous avons eu pendant trente ans un si déplorable penchant.

M. le maréchal Clausel a payé de sa réputation militaire, de son repos, de sa vie même, le triste honneur d'être un des chefs de l'opposition à la Chambre. Son histoire mérite d'être méditée par toute l'armée; et, cependant, cette leçon n'a pas empêché d'autres généraux de courir les mêmes hasards et d'en subir les conséquences à peu près semblables. Ils ont oublié que les soldats ne doivent être que du parti du devoir et de la discipline, et demeurer toujours étrangers aux arguties de la tribune et aux disputes des coteries.

Cet oubli leur a coûté trop cher, pour que nous puissions faire autre chose que les plaindre.

Le Bey nommé de Constantine, n'avait pas perdu son temps. Non-seulement il avait organisé un petit noyau de troupes indigènes, qu'il devait amener avec lui, mais il avait étudié le pays, noué des relations secrètes avec cette ville, fatiguée des cruautés d'Achmed, et créé une faction qui devait être avec lui, si la fortune souriait à nos armes.

CHAPITRE VII

—

1836 **Première expédition de Constantine. — Le 62e de ligne. — Le carré du 2e léger. — Le général de Rigny.**

La colonne expéditionnaire se mit en marche, forte à peu près de 7,000 hommes, ayant à sa tête le maréchal Clausel et le duc de Nemours, qui avait obtenu de son père la permission de venir se faire connaître de l'armée, en partageant ses fatigues et ses dangers à Constantine, comme son frère le duc d'Orléans les avait partagés à Mascara.

Le duc de Nemours, à cause d'une certaine raideur naturelle, était moins sympathique à l'armée que son frère d'Orléans; mais il était doué d'excellentes qualités qu'on appréciait en

le voyant plus longtemps. Pendant cette première expédition de Constantine et la seconde, il fit preuve de beaucoup de bravoure au feu et d'une grande fermeté dans les misères sans nombre dont elles furent marquées; et les larmes qui coulèrent de ses yeux, à la vue de nos souffrances, témoignèrent d'une sensibilité que son abord froid et sévère ne laissait pas deviner.

Nos traverses commencèrent presqu'au sortir de Bone. Il pleuvait, et la terre était si détrempée, qu'en quittant le camp de *Dréan*, on fut obligé d'y abandonner des prolonges, et, avec elles, une partie du matériel de siége. Le temps fut meilleur le lendemain et les quatre jours suivants. Cependant, pour faire franchir le col de *Mouelfa* à l'artillerie, on dût atteler jusqu'à 20 chevaux aux pièces de campagne, et pour passer le *Raz-el-Akbah*, on dût s'ouvrir un chemin à la pioche. Arrivés à *Sidi-Tamtam*, le mauvais temps recommença. L'eau tombait à torrents, poussée par une bise aiguë. La nuit fut affreuse; trente mulets, de ceux qui portaient les munitions, désertèrent le camp, avec leurs conducteurs arabes. En arrivant à *Soumah*, un rayon de soleil brilla un instant, et montra à la colonne

le haut quartier de Constantine. Avec ce rayon de soleil, un rayon d'espoir s'était glissé dans nos cœurs ; mais l'un et l'autre s'effacèrent bientôt.

Le soir même, la pluie reprit avec plus de force. Elle était mêlée de neige qu'un vent glacial poussait contre ce malheureux bivouac, où les soldats passèrent la nuit debout et serrés les uns contre les autres ; car, depuis 3 jours, on n'avait pas de bois, et ce plateau n'offrait pas un abri, pas une herbe pour faire du feu. Quelques malheureux se couchaient dans la boue, mais plusieurs pour ne plus se relever. Au jour, on les retrouva morts et glacés. Les chevaux épuisés et affamés mouraient après s'être entre-dévoré la crinière et la queue et avoir rongé le bois des prolonges auxquels on les avait attachés.

Le lendemain, on passa le *Bou-Merzoug*, cours d'eau insignifiant en temps ordinaire, et roulant, ce jour-là, des flots impétueux entre les roches aiguës qui le bordent. Une douzaine de cavaliers, cherchant à le traverser, sont entraînés par le courant, et par une espèce de miracle, tous parviennent à se sauver; les chevaux seuls sont noyés.

Enfin, on découvre un gué; les soldats du

génie, avec un courage et un dévouement admirables, se jettent dans le torrent, établissent un cordage de l'une à l'autre rive, se suspendent aux deux extrémités, formant un treuil vivant; puis d'autres groupes se placent en amont pour rompre le courant. Enfin nous passons tous, nous tenant à la corde et ayant de l'eau jusqu'aux aisselles.

Une partie de l'infanterie, l'état-major général et la cavalerie s'établirent sur le *Mansourah*. De ce plateau, on avait à ses pieds Constantine dont on était séparé par l'abîme au fond duquel coule le *Roumel*. L'autre portion de l'armée avait été dirigée sur le *Coudiat-Aty*, sous les ordres du général de Rigny. Les flancs et les sommets de ces mamelons étaient couverts de cimetières et de marabouts, où les Arabes s'étaient retranchés. Le bataillon d'Afrique, ayant sa compagnie franche en tête enleva vigoureusement toutes ces positions et refoula les défenseurs dans la ville. Il y serait entré pêle-mêle avec eux, si, par je ne sais quelle fatalité, on ne lui avait sonné la retraite. Dans la même nuit, les assiégés tentèrent deux sorties, qui furent repoussées avec de grandes pertes pour eux.

L'artillerie et les bagages étaient restés en

arrière dans un vallon entre le Boumerzoug et Sidi-Mabrouck, sous la garde du 62e de ligne. De tous les corps de l'armée, c'est celui qui eut le plus à souffrir. Pendant trois jours et trois nuits, ce malheureux régiment dut endurer tout ce que le froid et la faim ont de plus rigoureux; c'est à lui qu'était échue la rude tâche d'arracher le matériel de ce lac de boue épaisse et tenace dans lequel il était, en quelque sorte, enfoui, en même temps qu'il avait à repousser les attaques continuelles de la cavalerie ennemie. Jusqu'à la veille de la retraite, il fit ce rude métier avec une constance qu'on ne saurait assez admirer.

Enfin, le maréchal se décida à abandonner le convoi pour sauver les mulets et les chevaux qui, le soir même, gagnèrent le *Mansourah*. Alors, les hommes du 62e, soumis aux angoisses de la faim depuis trois jours, défoncèrent ces caisses de biscuits et ces tonneaux d'eau-de-vie qu'on abandonnait; heureux s'ils se fussent contentés de bourrer leurs sacs de la première de ces denrées! Mais l'alcool agissant comme un véritable poison sur ces estomacs vides, les plongeait dans une telle ivresse que ne pouvant plus opposer au-

cune résistance, ils tendaient, en quelque sorte, le cou au yatagan arabe.

Que n'a-t-on pas dit et écrit sur ce sujet, non-seulement dans les casernes et dans les chambrées, mais encore dans les salons? Que des soldats grossiers aient lancé quelques sots quolibets contre leurs compagnons du 62e, on en gémit sans s'en étonner; mais que des officiers, que des généraux même, aient fait de ces malheureuses circonstances, un sujet d'attaque contre de braves gens, c'est ce qu'on ne s'expliquerait pas, si on ne savait que quelques-uns de ces puritains criaient beaucoup pour qu'on n'entendît pas les voix qui auraient pu s'élever *contre eux*. Il a même fallu qu'un conseil de guerre prononçât, après ample information, que le 62e n'avait pas manqué à l'honneur. Que durent penser de nous les nations voisines et jalouses de notre gloire? Nous leur avons appris, si elles ne le savaient déjà, que nous sommes faits de telle sorte en France que, sur le moindre soupçon, nous foulons aux pieds et la gloire acquise et les services rendus; qu'il y a beaucoup de gens dans l'armée toujours prêts à monter sur la tête de leurs amis pour gagner un échelon de la hiérarchie, et chez lesquels

l'orgueil et l'ambition étouffent la mémoire du cœur.

En 50 heures, le 62ᵉ avait perdu 8 officiers et 116 soldats morts de froid. Quel est le régiment qui peut accuser de pareilles pertes? Les hommes du 62ᵉ ont fait, à l'égard du convoi abandonné, ce que nous avions fait à Mascara, ce que tout autre corps eût fait à leur place : personne n'avait le droit de leur jeter la pierre.

Tout le monde sait que la nature a pourvu aux fortifications de Constantine, mieux que l'art des indigènes n'aurait pu le faire.

La ville n'est accessible que par un seul point; celui de *Coudiat-Aty*; partout ailleurs, elle est entourée d'un ravin de 60 mètres de largeur et d'une profondeur immense, au fond duquel le *Rumel* bondit en mugissant. Il était donc évident que c'était par le *Coudiat-Aty* que l'attaque sérieuse devait avoir lieu. Mais il était impossible d'y conduire l'artillerie, enfoncée dans les boues. Ce n'est qu'après des efforts inouïs, qu'on parvint à y mener deux pièces de huit.

Dans la journée du 23, le maréchal résolut de tenter une attaque de vive force simultanément par les deux points de *Coudiat-Aty*

et de la porte d'*El-Cantara*, et il en fixa l'exécution au milieu de cette nuit. Il fallait faire parvenir l'ordre d'attaque au général de Rigny, qui, comme nous l'avons dit, commandait sur le *Coudiat-Aty*; et, pour cela, traverser le Rumel, sous le feu de la mousqueterie de la place. Cette mission fut confié à des cavaliers qui se jetèrent hardiment à l'eau, mais, aussitôt, le torrent les entraînait eux et leurs chevaux, pêle-mêle avec les blocs de rochers que roulaient ses flots tumultueux. Ils durent renoncer à leur entreprise et regagner le bord où ils ne parvinrent qu'à grand-peine.

Le maréchal désespérait de pouvoir communiquer avec son lieutenant, lorsqu'un carabinier du 2e léger, nommé Mouramble, sort des rangs et s'offre pour porter le message. Il se déshabille, on lui suspend au cou une bouteille dans laquelle on a renfermé la précieuse dépêche, et il se met à la nage.

La lutte fut longue et pénible : tous les cœurs battaient, tous les yeux étaient fixés sur cet intrépide soldat; et, au milieu d'un silence plein d'angoisses, on entendait le maréchal regretter d'avoir ainsi sacrifié cet homme. Cependant, après des efforts inouïs,

le nageur réussit à rompre le courant; il approche de la rive opposée. Enfin, il l'atteint au grand soulagement de toutes les poitrines.

Mais, à l'instant où il surgit de l'eau, une vive fusillade part des murs de la ville et une grêle de balles tombe autour de lui. A ce nouveau danger, le carabinier prend sa course vers le *Coudiat-Aty* où il arrive sain et sauf. Le général de Rigny reçut la dépêche, et un officier de son état-major jeta son manteau sur le messager. Ce brave soldat échappa à tous les dangers et reçut la croix qu'il avait si bien gagnée.

Comment parlerai-je de cette funeste nuit du 23 au 24 novembre? Comment dirai-je ce que les historiens officiels ont caché avec tant de soin? Il faut cependant qu'on sache quelles fautes furent commises et par qui elles le furent, afin que la responsabilité ne pèse pas toujours sur les innocents.

Dès qu'il eut résolu la double attaque contre la ville, le maréchal donna au colonel Mercier, commandant le génie, l'ordre de tout préparer pour l'escalade de la porte d'*El-Cantara*. Déjà, quelques dissentiments avaient eu lieu entre le maréchal et le colo-

nel; ils prirent un caractère plus sérieux dans cette circonstance. Le colonel, en quittant le maréchal, réunit ses officiers et leur fit part de l'ordre qu'il venait de recevoir. Il était de fort mauvaise humeur, et ses instructions s'en ressentirent; c'est-à-dire qu'il n'en donna que de très-sommaires, se bornant à désigner les compagnies d'escalade et à prescrire de préparer les échelles, sans indiquer les dimensions qu'elles devaient avoir, ni d'où l'on tirerait le bois nécessaire.

A l'heure prescrite, les troupes s'acheminent en silence vers la porte d'El-Cantara et couvrent le pont très-étroit qui y conduit. Les Arabes ne bougent pas; les échelles sont appliquées, et le génie, ayant ses officiers en tête, y monte avec une rare intrépidité, mais les échelles sont trop courtes; dès lors, chuchotements, hésitations; tout à coup, les angles et la face de la porte s'illuminent; une fusillade vive et serrée éclate sur la muraille; les hommes atteints roulent sur leurs camarades; quelques-uns sont précipités au fond du ravin; les échelles se rompent; la confusion se met en cet étroit espace où nous sommes entassés; bref, il faut battre en retraite. Elle s'opère immédiatement, et l'on

constate une grande perte en hommes et en officiers. Parmi ceux-ci se trouvaient le chef d'escadron Richepanse et le capitaine Grand du génie. Le général Trezel avait une balle au cou.

Notre attaque était donc manquée à la porte d'El-Cantara; voyons ce qui se passait à celle de Coudiat-Aty.

Une colonne, ayant le bataillon d'Afrique en tête, descend de ses positions et s'élance vers la porte, où elle arrive, se serrant aussitôt dans l'espèce de carrefour que forment, à droite et à gauche, les remparts de la ville.

Mais, alors, nouvel embarras! Comment forcer cette lourde porte en chêne, couverte de lames de fer? On y est; on y touche, mais ce n'est pas avec les mains qu'on peut espérer la renverser. Les haches! les sacs à poudre! demande-t-on d'abord à voix basse, puis à grands cris.

Hélas! le détachement du génie, qui marchait avec la tête de colonne, n'avait reçu ni haches ni sacs à poudre. Pendant ce temps-là, les Arabes faisaient un feu des plus vifs, et les balles arrivaient de tous les côtés sur cette masse serrée dans un si petit espace. On

ne pouvait rester plus longtemps dans une pareille position; force fut donc de regagner le *Coudiat-Aty*, en emportant les morts et les blessés. Cet échec complétait celui du pont. Le maréchal ordonna la retraite sur Bône; l'ordre fut transmis au général de Rigny, et l'on s'occupa de rallier tout le monde, ce qui n'était pas chose très-facile.

Il existe dans les flancs du *Mansourah* des grottes, ou plutôt des galeries, dans lesquelles on pénètre par plusieurs ouvertures qui sont à la partie supérieure du plateau. Nos soldats s'y glissaient pour se dérober à la rigueur du temps; puis, une fois blottis, bien à l'abri de la pluie et de la boue, ils y oubliaient bien vite leurs devoirs, de sorte que lorsqu'un bataillon devait marcher, il lui manquait un tiers de son monde. Les officiers couraient aux grottes; on faisait sonner la marche du régiment à l'entrée de ces refuges des découragés; alors beaucoup en sortaient, mais quelques-uns préféraient y demeurer.

Tout le restant de la nuit fut employé à faire évacuer ces grottes, et on n'y réussit pas complétement, car on sut plus tard que quelques malheureux y avaient été égorgés après le départ de la colonne.

Ce fut donc le 24 novembre au matin que commença cette retraite devenue célèbre par les difficultés qu'elle présentait et par l'habileté avec laquelle elle fut conduite.

Le mouvement s'exécuta simultanément par les deux colonnes. Celle de *Coudiat-Aty* passa le *Rumel* aux aqueducs romains, et le *Bou-Merzoug* près du point où elle l'avait traversée en marchant sur Constantine.

La division et le quartier général quittèrent le *Mansourah*, se dirigeant sur le gué de *Bou-Merzoug* et amenant les blessés sur les prolonges auxquelles on avait attelé tous les chevaux qui pouvaient encore marcher.

Le 2e léger restait en colonne sur le plateau et les voltigeurs du 59e commandés par le capitaine d'*Autemare* d'*Hervillé*, aujourd'hui général, formaient l'extrême arrière-garde, déployés en tirailleurs sur l'arête qui fait face à la ville. Lorsque ces troupes jugèrent le mouvement bien prononcé, elles s'ébranlèrent à leur tour : les voltigeurs du 59e passant au delà du marabout de *Sidi-Mabrouch*, et flanquant ainsi la gauche de la colonne, le 2e léger suivant le même chemin que le gros de l'armée, auquel il devait se rallier,

car, d'après l'ordre de marche, c'était le..... qui devait faire l'arrière-garde.

Nous nous attendions à trouver ce régiment en position au-dessous du coteau; mais, hélas ! c'était un bien plus cruel spectacle qui s'offrit à nos yeux, en débouchant sur ce lieu maudit appelé par les soldats *le camp de la boue*, et témoin des souffrances du 62e ! Les prolonges qui portaient les blessés s'étaient embourbées dans ce cloaque, et la faiblesse de leurs attelages était telle que, malgré tous les efforts des conducteurs, on ne pouvait les en arracher. Au même instant, une nuée d'Arabes s'abattit sur ces malheureux comme des vautours sur un cadavre.

Dès qu'ils avaient été certains que nous battions en retraite, ils étaient sortis en foule de Constantine : les Kabyles s'étaient élancés des crêtes rocheuses qu'ils occupaient au nord de la ville, et le bey, qui se tenait en observation sur les deux rives du Rumel, était accouru pour prendre part à la curée. Ils arrivaient tous ivres de fureur et affamés de notre sang.

Pendant que le train des équipages s'efforçait, avec un courage digne de tout éloge et d'un meilleur sort, d'arracher les prolonges

de la boue, tout le monde marchait le plus vite possible, sous prétexte de serrer la colonne. Les divers bataillons passaient à côté des prolonges sans s'y arrêter, sans leur donner secours; chacun semblait dire : ce n'est pas mon affaire ! de sorte que les Arabes trouvèrent l'ambulance sans garde, sans défense sans protection.

C'est une chose horrible que de se rappeler ce qui se passa dans ce moment, et de se figurer ces milliers d'arabes fauchant les têtes de nos malades et blessés !

Ils étaient tout entiers à ce hideux triomphe, lorsque le bataillon *Changarnier* apparut à la hauteur qui dominait ce champ de carnage. En un clin d'œil, il fut au bas de la rampe et se précipita, la baïonnette en avant, sur ces égorgeurs. C'était une grande pitié que d'entendre nos malheureux camarades appeler au secours et tendre leurs mains suppliantes en criant : *A nous le 2e léger !* Oh ! le 2e léger ne fut pas sourd à leur appel déchirant.

En un instant, le terrain fut déblayé tout autour des prolonges, les arabes repoussés au loin, et tout ce qui survivait acheminé vers le *Bou-Merzoug*. Au même instant, deux escadrons de chasseurs venaient compléter

la délivrance des blessés dont le triste convoi passait le torrent sous leur protection.

Mais se dira-t-on, où était donc le..... qui devait faire l'arrière-garde ?... Il continuait tranquillement sa route, comme s'il ne connaissait pas l'ordre de marche. Le commandant Changarnier chargea son adjudant-major M. de Lacharrière, tué, général, pendant le siége de Paris par les Prussiens, d'aller le rappeler au colonel de ce régiment; mais ce colonel, devenu depuis un général célèbre par ces travaux sur l'habillement, ne tint aucun compte de cette démarche et de cet appel à ses devoirs.

La mission de couvrir la retraite restait donc à la charge du bataillon du 2e léger, qui ne comptait alors que 240 baïonnettes et qui disparaissait au milieu des masses d'Arabes, dont le cercle allait se rétrécissant, de manière à l'étouffer dans une seule étreinte. Mais ces 240 soldats étaient commandés par des officiers à hauteur de leur position, et ayant eux-mêmes pour chef un homme qui les surpassait tous en énergie.

Voyant que ses tirailleurs étaient complétement inutiles, M. Changarnier les fit rentrer

dans la colonne et continua sa marche en retraite.

Alors, les Arabes, comme s'ils n'eussent attendu que ce moment, poussant de grands cris, s'élancèrent en masse sur le bataillon. Au même instant, les commandements de « Bataillon, halte ! formez le carré ! » se fait entendre; et quand l'ennemi est à quarante pas, retentit celui de : « Commencez le feu ! »

Aussitôt, la fusillade éclate sur trois faces du carré ; les cris cessent; les cavaliers s'arrêtent, roulent d'un côté et d'autre et s'enfuyent bride abattue, en laissant les faces du carré jonchées de cadavres d'hommes et de chevaux. Le 2e léger avait peu de monde hors de combat; mais il avait perdu un de ses officiers, le capitaine Falret, atteint d'une balle à la tête.

Le bataillon reforma la colonne et se remit en marche. « Mes amis, disait le commandant » à ses soldats, nous ne sommes que 240, et » ils sont de 8 à 10,000. Eh bien ! ils ne sont » pas encore assez nombreux pour nous ! » Les soldats, en voyant cette noble assurance de leur chef, relevaient la tête, serraient la crosse de leur fusil et oubliaient que, depuis

trois jours, ils n'avaient pour toute nourriture qu'une jointée d'orge crue.

Cependant, les Arabes, après s'être concertés, voulurent tenter une nouvelle charge. Ils s'avancèrent en s'excitant par de véritables hurlements; mais le bataillon leur présenta de nouveau ses terribles faces; et quelques coups de fusil suffirent pour les arrêter. Depuis lors, ils marchèrent à distance respectueuse, ayant l'air de servir d'escorte à cette poignée de braves gens.

Le bivouac du gros de l'armée était déjà établi au *Summah*, lorsque le bruit de ce magnifique combat y parvint. Le maréchal, après avoir vu avec douleur la division de Rigny arriver dans une sorte de débandade, était consolé par la pensée qu'il s'était trouvé un officier supérieur à hauteur des événements. Il témoigna sa surprise et son mécontentement de ce que le régiment désigné pour l'arrière-garde n'était pas à sa place de bataille; et il ordonna à son colonel de se reporter immédiatement en arrière pour soutenir et remplacer le bataillon du 2e léger. C'était peine inutile; il n'y avait plus rien à faire.

Lorsque le commandant Changarnier ar-

riva au bivouac avec son bataillon, tout le monde accourut au-devant de lui; le maréchal et le prince l'embrassèrent en l'appelant *colonel*; les officiers pressaient les mains des simples soldats. Dans ce moment, nous étions tous des héros. Un mois après, le 2e léger n'avait rien fait; il n'avait couru aucun danger, ni rendu aucun service. Et sait-on quels étaient ses plus grands détracteurs? Ceux-là précisément qui auraient dû faire l'arrière-garde. Faut-il s'en étonner? N'est-ce pas là l'histoire de tous les temps et de tous les hommes?

On a dit: «Le 2e léger n'a pas formé le carré et s'est massé; voilà tout.» Il est probable que les guides de la dernière division n'ont pas mis la crosse en l'air au commandement de «Formez le carré!» et que l'adjudant-major et l'adjudant n'étaient pas à leurs places, derrière les guides de droite et de gauche de la première division; il est possible même que le commandant n'ait pas dit : «A droite et à gauche en bataille;» mais il est certain que les commandements essentiels furent faits et exécutés avec le même sang-froid que sur un terrain de manœuvre. Et puis, comment savent-ils si bien ces choses-là, eux qui étaient à

6 kilomètres en avant. On a fait à M. Changarnier le singulier reproche d'avoir tenu l'arrière-garde sans qu'il en eût reçu la mission.

Non; il n'y était pas obligé par l'ordre de marche, mais les circonstances l'y contraignirent. Et qui donc l'eût tenu à sa place, lorsque tout le monde était si pressé de gagner la tête de la colonne ? Que serait-il arrivé sans sa noble initiative? Pas un seul blessé n'eut été sauvé; les bataillons venant de Coudiat-Aty eussent été coupés avant leur jonction avec ceux de Mansourah (et l'on sait dans quel état ils étaient !), les bagages enlevés, le désordre complet et la retraite changée en une déroute dont pas un fantassin ne serait revenu. Il fut heureux pour tous que M. Changarnier commit cette infraction à l'ordre de marche.

La journée du lendemain fut marquée par un fait qui restera parmi les plus tristes de notre histoire militaire.

C'est pendant la nuit du bivouac au Soummah, que parut l'ordre du jour flétrissant le général de Rigny.

Les rapports qu'avait reçus le maréchal étaient-ils vrais?

Ce général était-il vraiment coupable d'avoir provoqué ses soldats à la débandade et à la fuite? Je me garderai bien de le dire, surtout quand un conseil de guerre s'est prononcé sur ces questions. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette journée vit de bien grandes faiblesses. Ce n'est pas toutefois chez les soldats qu'on put les remarquer; elles éclataient sur les visages et dans les gestes de certains hauts personnages. Plus d'un aurait voulu avoir des relais jusqu'à Bone; et l'on m'a assuré qu'il s'en trouva d'assez malheureux pour oser donner d'ignobles conseils au maréchal, dont la grande âme dut se soulever de dégoût. Le prince rivalisait de bravoure et de calme avec le chef de l'armée; il s'oubliait lui-même pour ne s'occuper que des soldats. Le 25, on campa sur l'Oued-Talaga, le 26, à Sidi-Tamtam. Le lendemain, il se passa un fait qui procura un véritable divertissement à toute l'armée.

On avait quitté le bivouac, et l'infanterie était déjà tout entière sur les coteaux qui les dominent, tandis que les chasseurs d'Afrique restaient en bataille au pied de la colline, séparés des Arabes d'Achmed-Bey par le terrain où nous avions passé la nuit. Suivant

ses habitudes, l'ennemi se répand dans notre camp abandonné, en poussant de grands cris, avec l'espoir d'y trouver quelques malheureux retardataires et de ramasser quelque objet oublié.

Tout à coup, l'escadron du capitaine Morris s'ébranle et marche droit à ce troupeau de chacals. Il allait à peine au trot, tant ses pauvres chevaux étaient épuisés. N'importe ; sa marche seule produisit un effet magnifique ; toute la fourmillière d'Arabes, effrayée à la vue de cet uniforme redouté, s'enfuit en tourbillonnant comme une volée d'étourneaux au milieu desquels un chasseur aurait tiré un coup de fusil. Peut-être aussi avaient-ils reconnu la figure de ce capitaine Morris qui les avait si souvent et si vigoureusement sabrés, et qui prélndait à cette série d'actions d'éclat qui devait faire de lui un des plus beaux et des plus solides généraux de cavalerie qui soient sortis de l'armée d'Afrique. Ce fut une véritable comédie, après laquelle l'escadron revint au pas, n'ayant sabré que quelques Kabyles assez mal avisés pour être venus se fourrer dans ce guêpier.

CHAPITRE VIII

Dans la Mitidja. — Le général Damrémont. — Le général de Lamoricière.

Les trois bataillons du 2e léger réunis à Alger dans les premiers jours de 1837, furent destinés, après quelque temps de repos, à coopérer à une expédition que le gouvernement méditait contre les tribus placées entre le Boudouaou et l'Isser. A cet effet, le régiment partit d'Alger pour l'Est de la Mitidja avec le 48e de ligne récemment arrivé de France, et la cavalerie disponible; M. le colonel de Schawmbourg, du 1er chasseurs d'Afrique, commandait cette colonne. Arrivé sur la rive gauche du Boudouaou, le colonel y fit tracer une redoute à laquelle on mit tout

aussitôt des travailleurs. Elle était à peine ébauchée, que nous reçûmes l'ordre de départ pour l'expédition dont j'ai parlé plus haut, et dont le but était de châtier les tribus de l'Est, de leurs courses continuelles dans le Mitidja. Pour cela, nous devions, par une marche de nuit, nous porter au cœur de leurs pays, tandis qu'une autre colonne, embarquée à Alger sur des bateaux à vapeur, devait aborder à l'embouchure de l'Isser et mettre ainsi les Arabes entre deux feux.

A l'entrée de la nuit, nous nous mîmes en marche; mais, bientôt, nous nous trouvâmes assaillis par un orage épouvantable; les éclairs se succédaient avec une telle rapidité qu'ils illuminaient les tristes ravins dans lesquels nous étions engagés et causaient comme un vertige aux hommes et aux chevaux. La cavalerie s'égara; les bataillons avaient de la peine à suivre ceux qui les précédaient; nous marchions dans un torrent, pendant que nous recevions des flots de pluie sur la tête; c'était une nuit affreuse. Dès que le jour parut, on se rallia et on doubla de vitesse pour réparer le temps perdu; mais, en arrivant au point désigné pour y allumer un feu de signal à l'autre colonne, nos regards se portèrent en

vain sur la mer qui s'étendait devant nous de l'Isser au cap Matifou : il n'y avait pas un seul navire en vue; l'orage de la veille avait empêché le général Perrégaux de quitter le port.

Que fera le brave colonel Schawmbourg ?

Déjà, toutes les populations sont sur pied; les mamelons, les rochers, les broussailles, fourmillent de Kabyles; et une ligne imposante de cavaliers s'étend dans la vallée, perpendiculairement à la rive gauche de l'Isser. Nos chasseurs et spahis se déploient en bataille et s'avancent au pas, mais la cavalerie ennemie se garde bien de se laisser prendre à cette allure calme, et bat en retraite pour ne pas être chargée. Pendant ce temps-là, nous soutenions le choc des Kabyles, qui nous tuèrent quelques hommes, entre autres deux officiers. La nuit mit fin à ce premier combat; nous la passâmes dans la plaine couverte de broussailles qui s'étend entre la montagne et la mer. Le bivouac fut tranquille; les arabes se préparaient pour le lendemain. Placés sur les collines, ils surveillaient les deux seules routes par lesquelles nous pouvions regagner le Boudouaou. L'une était celle que nous avions suivie la veille, l'autre longeait la mer.

Bien que celle-ci passât par un défilé si dangereux que les Arabes l'ont nommé *Cherop-eub-Ro* (bois et va t'en), le colonel la choisit de préférence à l'autre, par la raison que, nous appuyant à la mer, nous étions sûrs de ne pas être débordés par notre flanc droit, ce qui doublait nos moyens de résistance.

A la pointe du jour, nous nous mîmes en route, et dès que nous quittâmes la plaine, la cavalerie et les bagages prirent la tête de la colonne, sachant bien que c'était à l'arrière-garde, que se porterait l'effort de l'ennemi. Cette journée fut une des plus rudes et des plus périlleuses de celles dont j'ai gardé le souvenir; nous nous battîmes pendant 12 heures sans boire ni manger. Afin de laisser reposer le 2e léger qui avait beaucoup souffert la veille, le 48e fut désigné pour faire l'arrière-garde; mais c'était la première fois que ce régiment allait au feu, et, l'on a beau dire, contre un ennemi tel que celui que nous avions sur les bras, il faut plus que du courage; il faut de l'habitude. Tout en se battant très-bravement, le 48e faisait de la mauvaise besogne, il tiraillait comme s'il eût été à l'exercice, il servait de cible à l'ennemi, qui était insai-

sissable et presque invisible, et il perdait inutilement beaucoup de monde.

Ajoutons que le 48e profita de ces rudes leçons, et, qu'en peu de temps, il sut prendre parmi les régiments les plus solides, une place honorable qu'il a toujours conservée. Quoiqu'il en soit, ce jour-là, le colonel Schawmbourg le fit d'abord soutenir par quelques compagnies du 2e léger; puis, enfin, tout ce régiment se trouva engagé à l'arrière-garde et sur le flanc gauche. Nous étions soutenus par deux pièces de montagne que commandait le lieutenant Bosquet : mais on ne trouvait pas toujours des positions convenables à l'artillerie dans cet horrible pays de chèvres, et les quelques gargousses, qui formaient l'approvisionnement de ces pièces, furent bientôt épuisées. Nous mêmes, à midi, nous avions vidé nos gibernes et exécuté plusieurs retours offensifs à la baïonnette; de tout côté s'élevait ce cri sinistre : des cartouches ! des cartouches ! Le colonel fit prendre celle de la cavalerie; et des sous-officiers de chasseurs et de spahis nous les apportèrent dans des musettes sur la ligne de tirailleurs. Nous nous les disputions; nous les arrachions des mains des sous-officiers. Ceux d'entre

nous qui les connaissaient particulièrement, réclamaient une plus large part comme preuve d'amitié; puis le feu redoublait d'intensité; car, si les Arabes montraient un grand acharnement, nous leur opposions une résistance des plus vigoureuses. Enfin, au coucher du soleil, nous atteignions l'embouchure du Boudouaou, et nous campions sur l'emplacement de notre ancien bivouac.

Là, nous apprîmes tout ce que le brave colonel Schawmbourg avait dû souffrir pendant ces deux jours de combat, à l'émotion que son flegme germanique ne pouvait maîtriser, lorsque, le soir, il parcourait nos compagnies, nous exprimant dans les termes les plus dignes, son admiration pour la manière dont nous avions rempli notre rude tâche. Comme nous étions fiers en entendant ce vieux et bon colonel dire à nos officiers : « Messieurs, avec votre régiment et mes chasseurs, je me fais fort de traverser toute l'Afrique ! » Plus tard, dans ses loisirs, il consacra ses talents en peinture à la composition d'un tableau dont il fit cadeau au régiment.

Il avait choisi pour sujet, un épisode des plus brillants de la journée de Cherop-eub-Ro,

celle d'une charge à la baïonnette et d'une lutte corps à corps dans laquelle un homme du régiment, doué d'une force remarquable, avait assommé cinq ou six arabes à coups de crosse de fusil. Je pense que le 77e doit avoir conservé dans ses archives ce tableau qui constate sa gloire.

Le lendemain, on arrêta dans le camp un Arabe sale, déguenillé, se livrant à mille gambades, à mille extravagances et que les spahis indigènes déclarèrent être fou. Le colonel, avec son expérience des hommes de ce pays et son scepticisme à l'endroit de leur folie, eût bien vite deviné que ce prétendu fou n'était qu'un espion. Il le fit saisir, l'interrogea ; et comme il ne pouvait en rien tirer ni par la menace ni par la douceur, il employa le moyen énergique de la bastonnade. Elle fut administrée par deux spahis armés de longues baguettes flexibles qui frappaient alternativement, pendant qu'un brigadier comptait les coups sur les grains de son chapelet. Nous étions douloureusement impressionnés par la vue de cette exécution et le silence que gardait le patient nous intéressait déjà en sa faveur, lorsqu'au trentième coup de baguette,

il se décida à avouer qu'il était vraiment un espion.

La bastonnade suspendue, cet homme raconta que toutes les tribus du haut et du bas Isser se réunissaient, et viendraient dans deux ou trois jours nous attaquer. Le colonel réfléchit un instant, puis ordonna de lâcher le prisonnier. Nous croyions tous que ce malheureux serait incapable de se remuer; mais qu'est-ce que trente coups de bâton pour des gaillards pareils ? Le nôtre se leva tout d'un bond et s'enfuit en franchissant les broussailles comme un cerf.

Que se passa-t-il dans l'esprit du colonel ? Nul ne le sait : mais sa conduite prouva qu'il n'ajoutait pas foi au dire de l'Arabe et qu'il regardait l'annonce de ce rassemblement comme une fable inventée par cet homme pour se tirer de nos mains. La preuve que telle fut sa pensée, c'est que, le lendemain, il partit pour Alger, ne laissant à la redoute qu'une pièce de montagne avec cinq ou six obus, un peloton de 15 chasseurs, un bataillon du 2e léger et un autre du 48e de ligne; encore celui-ci avait-il une compagnie à la ferme de la Regaïah.

Après le départ du colonel, nous reprîmes

le travail de la redoute, et, au bout de deux jours, nous ne songions plus aux menaces de l'espion, lorsque tout à coup nous fûmes troublés dans notre sécurité par des masses innombrables d'Arabes qui nous entouraient de toutes parts. Le ban et l'arrière-ban des tribus étaient là, à pied, à cheval, armés de fusils, de serpes, des hachettes, ou de simples bâtons; les femmes elles-mêmes avaient accompagné les guerriers et les excitaient de leurs cris furieux. Cette masse énorme d'ennemis formait un cercle qui, se rétrécissant autour de nous, devait bientôt nous étreindre et nous étouffer.

Nous sautâmes sur nos faisceaux, et notre chef de bataillon, M. de la Torre, qui commandait le camp, prit à la hâte quelques dispositions urgentes. Le bataillon du 2e léger fut formé en carré et défilé autant que possible par des plis de terrain; les grenadiers du 48e se jetèrent dans un ancien douar entouré de figuiers de barbarie, qui formaient une barrière redoutable aux assaillants.

A peine étions-nous ainsi placés, que l'ennemi était déjà à demi-portée de fusil. Le feu commença de part et d'autre : chez les Arabes avec une sorte de frénésie, chez nous, avec

le calme d'hommes que le nombre des ennemis ne saurait effrayer. Notre pièce de canon fut bientôt réduite au silence, faute de munitions ; notre peloton de chasseurs tenta quelques charges ; mais que pouvait-il faire contre des masses si profondes ? C'était donc un combat d'infanterie. L'ennemi traversa notre bivouac derrière lequel nous étions rangés, renversant, brisant tout sur son passage ; nous fîmes plusieurs charges pour nous dégager, mais la multitude qui avait cédé devant nos baïonnettes revenait toujours plus compacte et plus acharnée. Tout à coup, nous recevons la fusillade sur notre flanc gauche jusque-là protégé par le carré des cactus. O douleur ! Nous sommes débordés. Par je ne sais quelle fausse manœuvre, le 48e s'était laissé enlever cette position et les Arabes s'y étaient enfermés. Alors, il y eut un moment de doute sur l'issue de cette affaire, le commandant de la Torre avait perdu la tête ; on le cherchait partout pour lui demander des ordres, on ne le trouvait nulle part. Quel parti prendre ? Entrer dans la redoute ? Elle était à peine ébauchée et trop petite pour nous contenir. Se frayer un chemin à la baïonnette et marcher vers Alger ? Mais il

aurait fallu pour cela que chacun de nous pût tuer vingt Arabes.

En l'absence du commandant, le capitaine Chaspoul, cet adjudant-major dont j'ai parlé à l'occasion de M. Changarnier, s'inspire de son courage, donne rapidement des instructions énergiques et, se mettant à la tête de nos carabiniers, il s'élance le sabre à la main sur le carré des cactus, point capital de notre position. Après une lutte corps à corps, les cactus restent à nos camarades. Alors un cri formidable sort de toutes nos poitrines : d'instinct, sans nous être concertés, sans commandement, nous courons sur les Arabes, qui plient, se rompent, et, bientôt, se retirent précipitamment, car ils ont entendu le tambour sur leurs derrières. Or, ce tambour qui faisait une si heureuse diversion, était celui de la compagnie du 48e cantonnée à la Régaïah.

Son capitaine, au bruit de la fusillade, accourait avec une section pour se mêler au combat. Par une inspiration cent fois bénie, il ordonna à son tambour de battre la charge à tour de bras, de sorte que les Arabes, croyant que c'était toute la division d'Alger qui arrivait, s'enfuirent sur les hauteurs, laissant de

nombreux cadavres, non-seulement dans notre camp, mais dans un rayon considérable autour de nous. Notre perte était d'à peu près 150 hommes hors de combat.

Pendant cette lutte de près de six heures, où moins de 800 hommes avaient résisté à 10,000 Arabes, les soldats n'hésitèrent pas un seul instant. Sans se préoccuper de l'issue du combat, ils se battirent comme des gens résolus à vendre chèrement leur vie. Nos officiers qui voyaient mieux les choses, les considérèrent sous un aspect plus sombre; mais ils firent leur devoir noblement et sans nous laisser connaître leurs appréhensions. Le chef de bataillon seul ne se montra pas à hauteur de sa position, et cependant le rapport officiel de cet officier lui attribua l'honneur du combat, bien qu'il revînt tout entier au capitaine Chaspoul. Mais cet officier était-il le premier qui pût dire le *sic vos non vobis* ? A-t-il été le dernier? Demandons-le à certains personnages qui doivent leur position au dévouement de leurs subordonnés, et qui aujourd'hui non-seulement l'ont oublié, mais se fâcheraient encore tout rouge si on le leur rappelait.

Pendant quelque temps, on regarda notre

position comme si critique qu'on chercha le moyen de la faire connaître à Alger, afin que le gouverneur général pût savoir comment nous étions morts. Il fallait pour cela traverser les rangs nombreux et serrés des Arabes et arriver au plus vite à Alger. Un cavalier pouvait seul tenter cette périlleuse entreprise, et ce cavalier, on le trouva dans notre petit peloton de chasseurs : c'était un brigadier. Il demanda le cheval de son lieutenant, puis, prenant le burnous et le fusil d'un Arabe tué dans l'intérieur du bivouac (il n'avait que l'embarras du choix), il se mit à trotter, à galoper à droite et à gauche, faisant mine de tirer sur nous en se rapprochant insensiblement des Arabes. Il était déjà parvenu jusqu'à leurs derniers rangs en manœuvrant de la sorte, sans être reconnu, lorsque le vent, ou un mouvement qu'il fit, souleva son burnous et montra son uniforme.

A l'instant un cri s'élève, et cinquante Arabes galopent après lui mais son cheval est vigoureux et frais : non-seulement il ne se laisse pas atteindre, mais il les distance à vue d'œil, et bientôt il est hors de portée de leurs balles. Le brave cheval fournit sans s'arrêter cette longue course de Boudouaou

à Alger; mais en arrivant sur la place du Gouvernement, il tomba raide mort. Son cavalier remit au gouverneur un billet écrit au crayon, et un instant après, la générale retentissait dans la ville, les ordonnances galopaient dans toutes les directions, et trois heures ne s'étaient pas écoulées, que le général Perrégaux se mettait en route pour le Boudouaou, à la tête d'une colonne imposante d'infanterie et de cavalerie.

Ceux-là qui ont traversé des épreuves semblables à celle que je viens de raconter, comprendront avec quel sentiment de joie et quel légitime orgueil nous vîmes arriver nos camarades et reçûmes les félicitations officielles qu'on nous adressa. Le lendemain, nous partîmes pleins d'ardeur pour rendre aux Arabes la visite qu'ils venaient de nous faire. On les atteignit sur les collines de l'Isser. Chargés vigoureusement en flanc par la cavalerie, de front par l'infanterie, ils s'enfuirent, en laissant 100 à 150 des leurs sur le terrain. Le général nous ramena ensuite à notre redoute du Boudouaou où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour en compléter les travaux.

Quinze jours après, nous étions à Mustapha, prêts à repartir pour une nouvelle direction.

Cela ne se fit point attendre. M. le général Damrémont qui avait succédé au maréchal Clauzel dans le gouvernement de l'Algérie, résolut d'en finir avec les Hadjoutes et de détruire leurs retraites du Massafran. A cet effet, il réunit une forte colonne à Bouffarick; et, s'étant mis à sa tête, il se dirigea vers l'ouest de la Mitidja. En apprenant nos préparatifs, les Arabes, suivant leur tactique, se hâtèrent de mettre leurs familles et leurs troupeaux en sûreté, et nous attendirent pour combattre. Mais ce n'était plus une simple course, une razzia, une pointe qu'ils avaient à repousser; c'était une expédition sérieuse. Ils le virent bien à notre manière de procéder, et, dès le second jour de poudre, le nombre de leurs combattants avait diminué ainsi que leur ardeur. Ils avaient compris que nous ne quitterions pas leur pays que tout n'y fût détruit ou brûlé. Aussi cherchaient-ils à faire filer ce qu'ils avaient de plus précieux sur Cherchell, en passant par derrière le lac Alloula.

Le général en chef conduisait parfaitement les choses, et déjà nous avions pénétré dans les fourrés du Massafran, lorsque tout à coup on nous sonna : *Cessez le feu!* sur toute la

ligne; puis, un instant après : *En retraite.* Nous nous regardions tout ébahis, nous demandant les uns aux autres ce que cela voulait dire. Arrivés au bivouac, nous eûmes la clé de l'enigme. Le général avait reçu pendant le combat, notification du traité de la Tafna, et c'était pour nous conformer aux clauses de ce traité, que nous abandonnions une besogne si bien commencée.

M. Damrémont était plus que triste, il était affligé de ce traité qu'il caractérisait en trois mots : *Il n'est pas avantageux, il n'est pas honorable, il n'était pas nécessaire.*

L'expérience n'a pas détruit l'impression du premier moment. Il est positif que le traité de la Tafna a été tout simplement une seconde édition de celui conclu quelques années auparavant par le général Desmichel, et si fortement blâmé. On ne peut s'expliquer la conduite du général Bugeaud à la Tafna, qu'en reconnaissant qu'il s'était laissé circonvenir par les intrigues de l'Emir, aussi fin diplomate que guerrier habile.

Quoi qu'il en soit, nous reprîmes la route de nos cantonnements à la grande satisfaction des Hadjoutes qui avaient pu croire avec raison leur dernière heure venue.

Quelque temps après, l'on commença à parler d'une expédition nouvelle contre Constantine, et chacun était dans l'impatience de savoir s'il serait assez heureux pour faire partie des troupes appelées à prendre une revanche éclatante de l'échec de 1836.

Au mois d'août, tout était prêt pour cette campagne, et le 2e bataillon du 2e léger fut désigné pour former avec les zouaves, un régiment de marche sous les ordres du lieutenant-colonel de Lamoricière.

Nous nous embarquâmes à Alger sur des bateaux à vapeur qui nous déposèrent à Bône d'où nous gagnâmes Mjez-Amar, point de concentration des troupes de l'expédition et base des futures opérations.

Le régiment de marche du lieutenant-colonel de Lamoricière, était naturellement appelé à jouer un rôle brillant dans la nouvelle expédition de Constantine. La réputation des deux corps qui le composaient, établissait entre eux une noble émulation, qui se traduisait non par des rivalités mesquines et haineuses, mais, au contraire, par une confraternité touchante; car, chose digne de remarque, jamais régiments ne furent plus liés entre eux, que les chasseurs d'Afrique, les

zouaves et le 2e léger, et cela malgré la rivalité des chefs de corps qui donnèrent quelquefois à leurs subordonnés de bien tristes exemples.

Nous avions pour chef de bataillon M. Leblanc de Sérigny, nouvellement promu, et qui nous apportait du 48e une belle réputation que devait bientôt couronner une mort glorieuse, sur la brèche de Constantine. Mais, il faut l'avouer, nous étions si flattés de marcher sous les ordres du lieutenant-colonel des zouaves, que notre chef de bataillon disparaissait complétement devant lui. C'est à peine si nous nous rappelions que nous avions pour lieutenant-colonel un homme qui s'appelait Changarnier, et que les hasards de la guerre retenaient à Alger, lorsqu'il eût tant désiré marcher à notre tête.

C'est que M. de Lamoricière était, à cette époque, la figure la plus populaire de l'armée d'Afrique. Depuis lors, cette figure prit tous les jours des proportions plus grandes, et aujourd'hui, elle apparaît à la société toute entière, comme illuminée par les sublimes clartés du sacrifice.

Jeune encore, il avait quitté l'arme du génie, à l'exemple de son ami le général Duvivier,

et était entré, à l'organisation, dans les zouaves dont il devait être le commandant, le jour où M. Duvivier les quitterait par avancement. Ses débuts furent des actions d'éclat marquées au cachet de la valeur la plus intelligente. A Bougie, il se fait débarquer sur la plage pour lever le plan de la place. Sa besogne finie, il salue les balles qui pleuvent autour de lui, et vogue vers Toulon pour y presser l'embarquement d'un corps expéditionnaire. A quelque temps de là, on le trouve à Arzew juste pour protéger la rentrée des débris du désastre de la Macta. Partout où il y a un grand danger à courir, une entreprise hardie à tenter, un service signalé à rendre, on le voit surgir comme le *Deus ex machina*.

Jusque-là, son influence s'exerce sur les zouaves auxquels il semble avoir mis le diable au corps, et qui se feraient tous hacher pour lui, tant il a su trouver le tempérament qu'il faut garder avec des hommes chez lesquels les dispositions aventureuses, les goûts indépendants, sont entretenus par une vie de bivouacs, de marches, de combats, de dévouements éclatants et de ruses ténébreuses qui leur ont valu le nom de *chacals*.

Mais laissons le monter en tête de sa colonne

sur la brèche de Constantine et sortir brûlé et blessé de l'explosion; puis, enlever les redoutes du col de Mouzaïa et arriver ainsi, par des échelons héroïques, aux étoiles de général. Nous le verrons grandir avec son rôle, se rendre multiple comme ses devoirs, paraître sur vingt théâtres à la fois, étonner, épouvanter les Arabes par la rapidité de ses coups, et recevoir dans chacune des trois provinces un surnom différent : ici Bou-Aroua (le père au bâton), là, Bou-Chachia (le père à la calotte); tant les Arabes ont peine à croire que ce soit le même homme qui puisse accomplir de si nombreux exploits.

C'est surtout à Mascara qu'il déploya les ressources inépuisables de son activité, de sa bravoure, de sa science et de son intelligence. En huit jours, d'une garnison bloquée et réduite aux abois, il fit une colonne expéditionnaire portant la terreur à 30 lieues de son centre d'opération; et, en quinze jours, il rendit tout le pays entre la mer et Mascara, aussi sûr que les environs d'Oran. C'est lui qui le premier a pratiqué le fameux système de *nourrir la guerre par la guerre*, et nul autre ne pouvait mieux le faire que lui. C'était fort bien d'avoir des moulins à bras par compa-

gnie quand il y avait dans les champs et dans les silos, du grain à mettre entre les deux pierres; mais le général faisait quelquefois certaines extensions de son système, où il avait besoin de tout le prestige qu'il exerçait sur ses troupes, pour ne pas exciter des explosions de mécontentement.

Je citerai un exemple de l'élasticité de ce principe. Dans l'hiver de 1841 eut lieu l'expédition de Frenda, pendant laquelle on eut du froid et de la neige comme dans les plaines de la Flandre, sans que cela empêchât le général de faire faire à sa colonne des marches de 10 à 12 lieues. Un certain jour, après avoir traversé un long défilé, l'avant-garde déboucha dans une grande plaine couverte de ces chardons qui donnent des artichauts sauvages, et elle fut arrêtée pour donner le temps à la colonne de sortir de ce passage difficile. Au fur et à mesure que les bataillons arrivaient, ils se massaient sur l'avant-garde; les hommes mettaient sac à terre et s'amusaient à couper des artichauts sauvages qu'ils mangeaient.

Le général est d'abord intrigué de voir ses soldats occupés à une besogne qu'il ne comprend pas trop : il s'informe, regarde avec

soin ces légumes dont la plaine est littéralement couverte, et fait prévenir tous les corps qu'on restera une heure sur cet emplacement, afin que chacun puisse faire provision d'artichauts sauvages. Aussitôt voilà qu'on se répand dans la plaine en riant, chantant, faisant mille plaisanteries; et, une heure après, tous les chardons étaient fauchés à une lieue à la ronde.

Mais voici la contre-partie, le revers de la médaille. Le soir, en arrivant au bivouac, un ordre de la division prescrivait que les hommes ayant récolté une provision d'artichauts sauvages, cette provision tiendrait lieu de pain pendant un jour. Je le répète, avec tout autre général, cette mesure eût fait éclater un mécontentement unanime; mais, avec M. de Lamoricière, ce ne fut qu' une surprise, peu agréable d'abord, et qui bientôt se changea en une source de plaisanteries, de jeux de mots, de *lariflas sur l'artichaut pain.*

J'aurai cent occasions de parler du général Lamoricière; car, à partir de ce jour, il occupe une grande place dans l'histoire des opérations de l'armée d'Afrique. Hélas! pourquoi ne l'a-t-il pas conservée cette place, au lieu d'accepter un mandat à la Chambre et

d'aller se mêler aux révolutions de Paris! Il a manqué à sa destinée et à la gloire de l'armée; car personne ne saurait douter que les grandes guerres de Crimée et d'Italie ne lui eussent valu le bâton de maréchal.

Mais, du moins, il n'a rien perdu de son individualité remarquable; et l'illustre battu de Castelfidardo et d'Ancône est toujours le héros de Constantine, de Mascara et du Maroc.

Le dévouement qu'il a montré à une cause auguste et malheureuse, complète cette vie remarquable. Il a fait preuve d'un grand cœur et d'une grande intelligence politique; je ne doute pas qu'il n'ait vu le danger que peut faire courir un jour à la France le voisinage d'une forte unité italienne; car si la reconnaissance des hommes est douteuse, celle des états est plus que problématique.

Une portion de la presse l'a fortement attaqué dans ces derniers temps; mais quoiqu'en disent certains esprits exaltés, les gens de cœur, de quelque opinion qu'ils soient, se réunissent dans un même sentiment d'admiration pour ce général dont la prudence et la fermeté ont forcé un Etat que nos armes ont fait puissant, à jeter le masque dont il se couvrait depuis plus d'un an, et à dévoiler

ses projets. M. deLamoricière aurait tenu la parole qu'il avait donnée au Saint-Père; il aurait préservé ses Etats de la révolution, mais il n'était pas préparé à lutter contre une armée d'envahisseurs. En combattant un contre dix, M. de Lamoricière a fait plus que son devoir, mais il ne l'a fait qu'autant que sa conscience le voulait; et du jour où il est allé, seul, offrir son épée au chef auguste de la chrétienté, il a mis le sceau à sa grande et noble réputation et mérité qu'on dise de lui : *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

CHAPITRE IX

—

Deuxième expédition de Constantine. — M. de Garderens.

– 1837 –

Le camp de Mjez-Amar était placé sur la rive gauche du confluent de la Seybouse et de l'Ouest-Cheerf. De l'autre côté, c'est-à-dire dans le delta formé par le confluent des deux rivières, au point où s'élèvent les premiers contre-forts du Raz-el-Akhba, fut établi le régiment de marche, de manière à occuper tout d'abord sa place à l'avant-garde et à couvrir l'établissement qui se formait à Mjez-Amar. Chaque jour arrivaient à ce camp des troupes et des approvisionnements de toute nature, annonçant que la leçon de 1836 n'était pas perdue et que Constantine devait succomber. Nous étions fort inoccupés à notre camp

avancé, et notre oisiveté commençait à nous peser, lorsque, le 12 septembre au matin, nous vîmes le Raz-el-Akhba se couvrir d'hommes et de chevaux, ce qui promettait une diversion à notre ennui. En effet, nos avant-postes annoncèrent que le bey Achmet arrivait à la tête de ses goums et de ses réguliers, avec l'intention d'enlever le camp Mjez-Amar. Mais, comme il voulait y mettre des formes, il écrivit au général qu'il eût à partir au plus vite, en abandonnant nos armes, nos munitions et nos approvisionnements. Ce n'était qu'à cette condition qu'il consentait à nous laisser la vie sauve.

Il ne fut sans doute pas satisfait de la réponse du général, car, vers midi, il s'avança sur nos postes en déployant ses drapeaux et en faisant jouer toutes ses musiques. M. de Lamoricière avait eu tout le temps de faire ses préparatifs pour répondre convenablement à l'honneur de cette visite. Aussi, dès que les Arabes eurent ouvert le feu, ils reçurent celui de deux pièces de montagne placées au centre de la petite chaîne de mamelons qui nous servait de ligne de bataille. Ce combat ne fut qu'une fusillade vive, serrée, opiniâtre et qui dura plus de quatre heures, au bout desquel-

les le Bey, voyant que décidément nous ne voulions pas nous en aller, nous abandonna à notre entêtement, et se retira avec ses 6 ou 8,000 hommes diminués de ceux que nos balles, nos obus et notre mitraille avaient couchés par terre au nombre de deux ou trois cents.

Ce chiffre n'a rien d'exagéré, car les Arabes étaient venus trois fois en masses serrées jusqu'au pied de nos positions, et nous avions tous brûlé nos soixante cartouches. De notre côté, nos pertes furent insignifiantes : nous nous étions établis derrière des rochers et des arbres, de manière à être défilés autant que possible, nous eûmes peu d'hommes atteints, mais presque tous à la tête. M. de Lamoricière qui était resté constamment à côté des pièces, reçut une balle morte, qui lui fit lâcher une expression très-énergique et ce fut tout. Si nous avions eu trois ou quatre escadrons de chasseurs, on aurait pu charger très-avantageusement cette multitude sur les premières pentes de la montagne : mais notre cavalerie n'était pas encore arrivée, elle ne nous rejoignit que quelques jours après, avec le gouverneur général et le duc de Nemours.

Dès que tout le monde fut réuni, on fit les

diverses distributions. Le général chef d'état-major général, voulut peser plusieurs sacs afin de se rendre compte de la charge des hommes, et il trouva une moyenne de 45 livres par sac, auxquelles il fallut ajouter un petit fagot de bois de deux à trois kilogrammes. C'était bien lourd, mais nous en étions dédommagés par l'absence des buffleteries et de la grande giberne, déjà remplacée par une sorte de cartouchière qui fut un acheminement à l'excellent système d'aujourd'hui.

Enfin le 1er octobre, l'armée s'ébranla, forte de 16,000 hommes dont 5,000 cavaliers, et de 60 pièces d'artillerie, y compris le parc de siége ! Elle laissait à Mjez-Amar un fort détachement commandé par un chef de bataillon de zouaves, M. Vanier, aujourd'hui en retraite à Céret. Le régiment de marche faisait partie de la première division sous les ordres du duc de Nemours, et elle gravit, dès la pointe du jour, le Raz-el-Akhba dont la raideur s'augmenta de tout le poids de notre sac. Avant le coucher du soleil, tout le monde était parvenu au sommet de la montagne où nous eûmes un violent orage qui dura une grande partie de la nuit. Le reste de notre marche n'offrit rien de remarquable, et le 5, nous étions

au Soumah. Le lendemain, l'ennemi se montra pour la première fois. Chargé vivement par nos chasseurs, il se retira en laissant plusieurs morts sur la place. Nous campâmes sur le Bou-Merzoug. Pendant la nuit, le temps se mit à la pluie ; aussi pressa-t-on le départ, et le 6, à 8 heures du matin, nous étions sur le plateau qui domine la ville. Le parc s'établit à Sidi-Mabrouck, sous la garde de la brigade Trezel, et la brigade de Nemours à Mansourah. Les Arabes étaient en position pour en défendre les approches ainsi que le ravin qui conduit à El-Cantara ; mais le prince lança sur eux le régiment de marche qui les refoula dans Constantine malgré l'appui que leur artillerie leur prêtait. Nous nous établîmes sur la corniche, regardant tout à notre aise cette ville dont plusieurs d'entre nous conservaient un si triste souvenir : le drapeau rouge était arboré sur plusieurs points, et les Muezzins appelaient à la prière du haut de leurs mosquées. Vers les deux heures, nous prîmes les armes, et, descendant par le ravin à notre droite, nous marchâmes sur la porte d'El-Cantara. Aussitôt, les cris redoublèrent dans la ville, un grand concours d'Arabes se porta vers le point menacé, la fusillade com-

mença et la batterie de la porte nous envoya ses bombes et ses boulets. Après une marche de 4 à 500 mètres en avant, nous battîmes en retraite, en suivant les défilements du ravin pour venir nous masser dans un terrain formant entonnoir.

Le but du général en chef était atteint : car cette attaque avait été dirigée sur El-Cantara, pour faciliter le passage du Roumel à la brigade Rhulière qui s'empara du Coudiat-Aty et s'y établit fortement. Nous avions, tout bonnement, distrait l'attention de l'ennemi, en l'attirant vers le point opposé à celui qu'on voulait occuper. Pendant tout le temps que nous restâmes ainsi massés, nous fûmes défilés des boulets qui passaient par-dessus nos têtes, mais nous n'étions pas à l'abri des bombes que l'ennemi ne nous ménageait pas. L'une d'elles causa un petit incident que je dois relater ici, car souvent les petits événements servent à juger les hommes, mieux que les grands.

J'ai dit que nous étions massés et les faisceaux formés, les hommes assis ou couchés au pied de leurs armes, et les officiers sur le flanc d'où l'on apercevait la ville. Le duc de Nemours était à cheval au milieu d'eux, quand

une bombe vint tomber entre le dernier faisceau de la gauche et le groupe des officiers, à quatre pas du cheval du prince qui se cabra et faillit renverser son cavalier. Le cri : Couchez-vous ! se fit entendre et nous nous couchâmes tous, attendant que la bombe eût éclaté. Les officiers firent comme nous, excepté un seul, le capitaine de Garderens des zouaves, qui resta debout, regardant fumer la mèche, qu'il pouvait toucher en allongeant le pied. La bombe fit son explosion, nous entendîmes ses éclats siffler au-dessus de nous, un faisceau fut brisé et, par un hasard providentiel, pas un éclat n'atteignit le capitaine de Garderens. Celui-ci s'attendait sans doute à des compliments sur sa bravoure, mais il ne reçut qu'une verte réprimande du colonel et du prince ; de plus, le soir même, M. Leflo alla lui demander si c'était une leçon de courage qu'il avait voulu donner à ses camarades. Il eut le bon esprit de décliner une pareille prétention, et cette affaire en resta là. Ceux qui connaissent M. de Garderens le retrouveront tout entier dans cet épisode : une bravoure, éclatante gâtée par le défaut de jugement, et une grande jactance.

Le même soir, un ordre du jour apprit à

l'armée que le duc de Nemours prenait le commandement du siége, et l'on s'occupa d'établir des batteries sur le Mansourah. Je ne les décrirai pas, et pour cause; je dirai seulement les incidents qui en marquèrent la construction. L'une d'entre elles, dite *batterie d'Orléans*, fut terminée et armée dans la journée du 7. Comme celle du *Roi* n'avançait pas assez vite et qu'on avait besoin d'éteindre le feu à la porte d'El-Cantara, on fit avancer une batterie de campagne qui s'établit à découvert sur l'extrêmité du Mansourah comme un terrain de manœuvre. Cette batterie fit merveille. Comme on ne pouvait pas bien distinguer les embrasures de la batterie ennemie, en quelque sorte enfoncées dans la maçonnerie de la place, nos canonniers attendaient que l'une d'elles s'illuminât par l'explosion d'une pièce pour pointer et faire le feu; et, chose admirable! presque tous nos boulets entraient dans la batterie par ces trous que nous distinguions à peine. Au bout de deux heures, toutes les pièces de l'ennemi étaient à terre, et nous n'avions eu que deux ou trois chevaux tués et un affût brisé.

Sur le Coudiat-Aty, l'artillerie travaillait

également à l'établissement des batteries, de sorte que les ouvrages de la place devaient se trouver pris de face et de revers. Pendant la matinée du 7, les assiégés firent une sortie contre le centre de la position du Coudiat-Aty. Nos troupes, abritées par des épaulements en pierres sèches, les reçurent d'abord par un feu des plus vifs; mais, les Arabes ayant planté un drapeau en face de la légion étrangère, le commandant Bedeau s'élança à la tête de quelques compagnies, le drapeau fut renversé, et les Arabes dispersés. Une autre attaque avait eu lieu presque en même temps en arrière du Coudiat-Aty; elle était faite par la cavalerie d'Achmet-Bey qui, comme l'année précédente, n'avait pas voulu s'enfermer dans la ville et tenait la campagne avec ses goums; mais cette attaque avait eu le même sort que celle de la ville; le 47e et les chasseurs l'avaient repoussée d'une manière brillante. Pendant ce temps-là, les coffres des batteries se terminaient, et la nuit fut employée à les couvir. On réussit pour presque toutes excepté à celle du *Roi*, située à mi-côte du Mansourah. Le génie avait dû faire une rampe pour le passage des pièces; mais, les pluies ayant détrempé

ces remblai, les terres s'éboulèrent, et deux pièces de 16 et une de 24 furent versées dans le ravin. Les deux premières furent relevées dans la journée du huit; et celle du 24 dans la nuit du même jour. L'honneur de ce travail revint au régiment de marche qui s'était offert pour l'exécuter. On se fera une idée des difficultés qu'il y avait, quand on se représentera qu'il pleuvait à verse depuis trois jours, que les pièces étaient au fond du ravin, et que, depuis notre arrivée devant Constantine, nous ne vivions que de biscuit. La misère devenait telle, que les hommes découragés prenaient déjà le chemin de ces fameuses grottes que j'ai décrites lors de notre première expédition, que quelques-uns mouraient de froid et que les chevaux succombaient par dizaines dans une journée. Cependant, malgré la pluie, malgré le terrain glissant et détrempé, malgré la faim, ces deux bataillons travaillèrent toute la journée et toute la nuit sans s'inquiéter de la mousqueterie ni de l'artillerie de la place. Ils ne furent distraits de leur rude labeur qu'une seule fois et ce fut par une sortie des assiégés, tentée par le ravin du Mansourah, vers la droite de notre position. Le bataillon

du 2e léger fut envoyé contre eux; et, en moins d'une heure, les Arabes étaient rentrés dans les rochers ou refoulés dans la ville.

Le 9, à sept heures du matin, toutes nos batteries éclataient à la fois sur le Mansourah et sur le Coudiat-Aty. L'artillerie accorda au plus ancien carabinier du 2e léger, l'honneur de mettre le premier le feu à la pièce de 24 que le bataillon avait relevée; nous applaudîmes à ce concert de canons auquel l'ennemi répondit par le feu d'une quarantaine de pièces ou mortiers. Ses batteries essayèrent de soutenir le combat; mais que pouvaient-elles contre l'habileté de nos artilleurs? Leurs embrasures furent successivement renversées, leurs pièces démontées, et, à midi, leur feu était partout éteint, excepté à une batterie casematée à droite de la porte du Coudiat-Aty, batterie qu'aucune des nôtres ne pouvait prendre de face. Le côté de Coudiat-Aty ayant été naturellement choisi pour l'attaque sérieuse et réelle, on s'occupa d'y transporter les pièces des batteries du Mansourah en passant le Roumel gonflé par les pluies, pour remonter les berges détrempées et glissantes de l'autre rive et atteindre

enfin les hauteurs du Coudiat-Aty ; tout cela sous le feu de la ville, qui avait relevé et réarmé une partie de ses batteries.

La colonne d'artillerie commença son mouvement à cinq heures du soir et n'arriva de l'autre côté du Roumel qu'à cinq heures du matin. Elle avait mis 12 heures pour faire trois kilomètres ; pendant ce trajet, elle avait eu quelques chevaux tués et une pièce de 24 versée.

Il y eut à midi une nouvelle sortie de la place contre le Coudiat-Aty. Le gouverneur général, qui s'y trouvait dans ce moment, défendit de tirailler, et ordonna d'attaquer les assaillants à la baïonnette. Aussitôt les troupes franchirent le parapet en pierres sèches qui les couvraient et abordèrent l'ennemi avec la plus grande résolution. Les Arabes culbutés s'enfuirent et ne durent leur salut qu'aux escarpements du terrain. Dans ce combat fut blessé le capitaine d'état-major de Mac-Mahon, aide-de-camp du gouverneur ; je le cite ici, car c'est la première fois que je trouve dans mes souvenirs ce nom qui a pris, depuis lors, une si grande place. Ce jour-là même fut décidée la construction de trois nouvelles batteries sur le Coudiat-Aty

et d'une quatrième au pied de ce mamelon, à 55 mètres de la ville.

A cette distance de la porte, et à l'extrémité d'une sorte de grand glacis, s'élevait un marabout surmonté d'un minaret. A 250 mètres plus bas, vers la droite, était un bâtiment semblable à un caravansérail et qu'on appelait le *Bardo*. On allait du marabout au Bardo par un sentier encaissé, présentant une sorte d'épaulement du côté de la ville. Comme on le voit, le général avait fait un choix très-judicieux, et la nature, qui avait tant favorisé Contantine contre nous, nous offrait, à notre tour, un avantage contre la ville. Cette batterie qu'on se proposait de construire devait être assez grande pour être une place d'armes destinée à contenir la garde de tranchée et à servir en même temps de point de ralliement aux colonnes d'assaut. Les trois batteries du sommet du mamelon furent construites dans la journée du 10. Le soir du même jour, le régiment de marche reçut l'ordre de quitter le Mansourah pour se rendre sur le Coudiat-Aty. Nous traversâmes le Roumel sans être inquiétés par la place, et, arrivés près du Bardo, les zouaves continuèrent à monter droit devant eux, tandis que notre bataillon prit à

droite vers le Bardo, où se trouvaient quatre compagnies d'élite du 47e sous les ordres du commandant Leclerc. Nous apprîmes alors que nous étions destinés à établir la batterie de brèche.

L'on se mit aussitôt à l'œuvre, et voici en quoi elle consistait. Nos faisceaux étaient formés le long du sentier, leur droite un peu au delà du Bardo. A ce point, une compagnie du génie, munie de pelles et de pioches, remplissait les sacs à terre au talus que formait un grand escarpement ; les sapeurs nous passaient les sacs remplis, et nous les portions à l'emplacement marqué pour l'établissement de la batterie. Nous trouvions là d'autres sapeurs qui nous les prenaient et les plaçaient sur une ligne qui, partant du marabout, aboutissait à la tête du petit ravin conduisant au Bardo. Comme on le pense bien, ce travail se faisait dans le plus grand silence, et le général Trezel veillait à ce qu'il n'y eût pas de confusion dans le double trajet que nous faisions, chargés en allant, à vide en revenant. Cependant, quelques précautions qui fussent prises, nous fûmes découverts par les assiégés.

Soit que les coups de pioche eussent retenti jusqu'au cœur de la ville, ce qui n'est pas im-

possible à si petite distance, soit que la lune qui se montrait de temps en temps à travers les nuages, nous eût trahis, quelques cris partirent de différents points du rempart et furent immédiatement suivis d'un feu terrible de mousqueterie, auquel se mêla celui du canon tirant à boulet et à mitraille. Les travaux cessèrent. Tout le monde courut aux faisceaux et s'y accroupit, de sorte qu'il n'y eut qu'un seul homme tué. Après une demi-heure de ce feu violent, la place se tut de nouveau, et nous recommençâmes notre travail. Mais, dès ce moment, on prit plus de précaution. Dès que nous arrivions à des points de notre route non défilés, nous marchions à quatre pattes, portant les sacs à terre sur notre dos; puis l'on fit garnir toutes les lacunes dans le défilement par des sacs. Dès-lors, nous pûmes marcher plus librement et conséquemment aller plus vite en besogne. A minuit, la batterie dépassait la genouillère; le plus difficile était fait. Alors on fit venir la garde de trauchée, et nous nous trouvâmes préparés contre tout événement.

Ce fut une bonne précaution de la part du général Trezel; car, quelques temps après les assiégés tentèrent une sortie, qui fut repoussée

à la baïonnette et sans tirer un coup de fusil.

Le 11, à six heures du matin, les parapets furent terminés, et les habitants de Constine purent voir, à leur réveil, le magnifique ouvrage que nous avions fait pendant la nuit. Notre bataillon remplaça le 47e dans la garde de la tranchée et passa toute cette journée dans la nouvelle batterie. Heureux, ceux d'entre nous qui avaient quelques brides de biscuit à grignoter ! Je cite cette particularité insignifiante par elle-même, parce qu'elle me rappelle les émotions que nous éprouvâmes, placés comme nous l'étions à égale distance de nos batteries et de celles de la place. C'était un roulement continuel de coups de canon, au milieu duquel la mousqueterie ne s'entendait même pas.

Les projectiles passaient en sifflant au-dessus de notre tête ; la terre tremblait sous nos pieds. Quand vint la nuit, le spectacle prit un caractère plus grandiose, et nos yeux se fatiguaient à suivre les courbes lumineuses des obus et des bombes qui se croisaient dans les airs. Enfin les zouaves nous relevèrent à 8 heures du soir.

Dans la nuit du 11 au 12, la batterie de brèche fut armée de trois pièces de 24 et d'une de 16,

et elle commença son feu dès le matin. Comme on n'avait pas pu y établir de magasin, les munitions devaient lui être apportées du Coudiat-Aty où était le dépôt de tranchée. Il fallait, pour cela, parcourir un espace de 300 mètres environ, à découvert sous le feu de la place avec un boulet de 16 ou de 24 entre ses bras. On voit que ce n'était pas une petite affaire; et cependant elle fut faite par 200 hommes d'infanterie sur lesquels cinq ou six au plus furent blessés

Ce même jour, vers les 9 heures du matin, notre digne général en chef fut emporté par un boulet de canon. Il s'était rendu sur le Coudiat-Aty en compagnie du prince et de de son état-major, pour juger de l'état de la brèche, qui était déjà indiquée. Le chef de l'artillerie lui démontrait que la nature de la muraille faisait craindre qu'elle ne fût moins facile à renverser qu'on ne l'avait pensé jusqu'alors. Son épaisseur était de deux mètres, et elle s'appuyait contre de vieilles constructions, qui en augmentaient considérablement la solidité. Le revêtement de l'escarpe était de pierres calcaires très-dures, en forme de cubes de 0m80 de côté; de plus, il lui indiquait un ou deux points de la ville, où nos bombes

avaient mis le feu la veille. M Damrémont l'écouta très–attentivement ; et, pour mieux juger les choses par lui-même, il se porta en avant sur la ligne de la batterie de Nemours. Or, entre cette batterie et celle des mortiers, existait un petit col par lequel descendaient les hommes portant les gargouses à la batterie de brèche, et où se croisaient les projectiles adressés par la Place à nos batteries. Nous connaissions bien le danger : aussi tremblions-nous en voyant le général s'engager dans ce sentier ; et quelques soldats mêlèrent leur voix à celle des officiers et du chef de l'artillerie, qui l'engageaient à prendre un autre chemin. Mais il ne s'arrêta pas à leurs représentations ; et à peine avait-il fait quelques mètres en avant sur ce fatal sentier, qu'un boulet l'atteignit en pleine poitrine et lui enleva tout le côté du cœur. Le général Perrégaux, son chef d'état-major général, se précipita à son secours, et reçut lui-même une balle au front entre les deux yeux.

Le général Perrégaux survécut quelque temps à sa blessure. Embarqué plus tard à Bone pour Alger, le bateau qui le portait fut battu par une horrible tempête et jeté sur les côtes de la Sardaigne. Le général mourut pendant

la traversée et fut enterré à Cagliari, où les troupes sardes et les marins français lui rendirent les honneurs dus à son rang.

Peu de généraux ont réuni à un degré aussi éminent que M. Damrémont les qualités requises pour le commandement ; aussi la nouvelle de sa mort fut-elle un sujet d'affliction pour toute l'armée. Son corps, couvert d'un manteau, fut placé sur une prolonge d'artillerie; la compagnie de carabiniers du 2e léger l'entoura, et le triste cortége prit le chemin de Sidi-Mabrouck, où était le quartier général. A l'instant où nous nous mettions en marche, le duc de Nemours, les yeux remplis de larmes, ôta sa casquette et dit d'une voix émue : «chapeau bas, Messieurs, c'est notre général en chef qui passe!..» et tous les fronts s'inclinèrent.

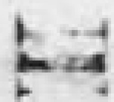
Nous traversâmes le Rumel aux aqueducs, sans recevoir un seul boulet de la Place, et nous gravîmes les pentes de Sidi-Mabrouck. La triste nouvelle nous y avait précédés; aussi les scènes les plus attendrissantes éclatèrent-elles à notre arrivée : les sanglots du personnel de la maison et de l'état-major du général proclamaient bien haut l'amour qu'on lui portait et qu'il méritait si bien par ses qualités de cœur et d'esprit.

En rentrant au bivouac, un ordre du jour nous apprit que le général Vallée prenait le gouvernement général de l'Algérie, et que l'assaut aurait lieu le lendemain. Nous nous y préparâmes en mettant nos armes en état, et ce n'était pas un soin snperflu, après les 4 jours de pluie que nous venions d'avoir et nos fréquents voyages à travers les rivières. La mort du général en chef était le sujet de la conversation de tous les bivouacs : mais un autre fait, qui eut plus de 200 témoins, occupait aussi les esprits et faisait un contraste humiliant avec la fin glorieuse de notre chef d'armée.

Quelques heures après la mort du général, le duc de Nemours remarqua qu'une fusillade très-vive partait de la gauche de nos positions et que pas un coup de fusil arabe ne se mêlait aux nôtres. Il demanda quel était le détachement qui occupait ce poste, et sur la réponse qu'il appartenait à un régiment arrivé tout récemment en Afrique, il se tourna vers le groupe d'officiers qui l'entourait et s'adressant à un capitaine de ce même régiment : « Allez, lui dit-il, faire cesser cette » fusillade ridicule ; prévenez bien que je ne » veux pas entendre un seul coup de fusil à

» moins que l'ennemi ne soit à demi-portée.» Le capitaine salua et partit dans la direction de la compagnie en question. 20 ou 30 minutes après, la fusillade était tout aussi vive, et cependant, on ne voyait pas un seul Arabe hors de la Place. « Qu'est-ce que cela signi-» fie, dit le prince impatienté, ce capitaine ne » peut donc pas se faire obéir? ou peut-être » a-t-il été tué en route. » Et s'adressant à un chef d'escadron d'état-major : « Allez voir, ajouta-t-il, ce que c'est. » Celui-ci prend le même chemin qu'avait pris le capitaine; et, à 100 mètres de là, il le découvre blotti derrière un rocher. Je ne dirai pas l'impression que causa un pareil acte de faiblesse, commis au milieu de tant d'actions d'éclat accomplies tous les jours par de simples soldats; et je m'estime heureux d'avoir oublié le nom du malheureux qui s'en rendit coupable.

CHAPITRE X



Assaut de Constantine. — Le commandant de Sérigny. — Le colonel Combes.

J'ai dit que nous passâmes une partie de la nuit à préparer nos armes pour l'assaut. Je dois ajouter que d'autres soins tout aussi importants tinrent le plus grand nombre d'entre nous éveillés pendant de longues heures. Plusieurs écrivirent à leur famille des lettres qu'on devait trouver dans leur sac et faire parvenir à leur adresse en cas de mort des auteurs. Tous pensaient à leur mère ; quelques-uns élevèrent leur cœur plus haut et offrirent à Dieu et à la patrie le sacrifice de leur vie. Personne ne se dissimulait la grandeur du péril que nous allions affron-

ter; l'opiniâtreté de la résistance, le refus qui avait accueilli les propositions faites par le général Damrémont aux assiégés, ne nous permettaient pas la moindre illusion. Ces préoccupations et cette disposition des esprits annonçaient un de ces courages comme on en a besoin dans de pareilles circonstances; c'est à dire bien convaincu du danger et résolu à le braver et à le surmonter. A quatre pas derrière moi, notre commandant M. de Sérigny était aussi occupé à faire ses dispositions pour la journée du lendemain. Je ne perdais pas un mot de ce qu'il disait à son valet de chambre. Car sa fortune lui permettait d'en avoir un, ce qui est un luxe insolite parmi nos officiers supérieurs.

M. de Sérigny écrivit des lettres et un testament, il avertit son valet de chambre qu'il lui donnait sa montre et qu'il le chargeait de remettre d'autres menus objets à telle et telle personne de sa famille et de ses amis. Tout cela était dit d'une voix tranquille que troublaient seuls les gémissements de son vieux domestique. M. de Sérigny avait le pressentiment de sa mort, et s'y préparait en soldat et en chrétien.

Entre quatre et cinq heures du matin, un

mouvement se fit dans le bivouac; un mot circula à voix basse, et nous descendîmes dans le chemin couvert, non sans avoir essayé le feu de la mousqueterie, qui n'atteignit que cinq ou six hommes. Nous trouvâmes dans la batterie de brèche le général Vallée et le prince; bientôt toute la première colonne d'assaut fut massée dans la place d'armes, tandis que les autres se serraient dans le chemin couvert. Les Arabes envoyaient quelques pots à feu, que suivaient plusieurs décharges d'artillerie, et un boulet enleva la tête d'un canonnier, dont le cadavre fut aussitôt emporté sur les derrières.

La première colonne d'assaut se composait d'un détachement du génie et de 3000 zouaves, ayant à leur droite les carabiniers du 2e léger et à leur gauche les voltigeurs de ce régiment. Chaque compagnie avait reçu ses instructions et savait ce qu'elle avait à faire. Les carabiniers, dont j'étais fourrier et que commandait le capitaine Leflo, devaient, en arrivant sur la brèche, tourner à gauche et se jeter dans la batterie casematée qu'on n'avait jamais pu démonter; les zouaves devaient marcher droit devant eux; les voltigeurs, à droite, et s'emparer d'un grand bâti-

ment percé de nombreuses fenêtres toujours garnies de tirailleurs, et que nous supposions être la caserne des réguliers. On avait demandé des hommes de bonne volonté pour marcher en avant, monter sur les toits et éclairer la colonne; pour trente qu'on en voulait, il s'en présenta plus de cent.

Pendant que nous attendions le signal de l'assaut, un groupe d'officiers s'était formé. J'y distinguai le lieutenant-colonel de Lamoricière, sous les ordres duquel était la première colonne; et le colonel Combes, du 47e, qui commandait la seconde. La conversation de ces messieurs était moitié sérieuse, moitié badine. Le colonel Combes disait en riant: « Un vendredi, un treize, un mois d'octobre et une année impaire! Quel singulier concours de circonstances dites néfastes! Plus d'un pauvre diable qui aura la tête cassée leur attribuera sa mauvaise fortune.» Quelques instants après, le prince demanda s'il n'y avait pas encore de l'eau-de-vie au parc des subsistances, et, sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il ordonna d'en aller chercher pour la distribuer « à ces braves gens qui avaient froid. » Mais l'heure avançait, le parc des subsistances était loin, et probable-

ment ce furent ceux qui ne montèrent pas à l'assaut qui burent cette eau-de-vie. A sept heures moins un quart, le général Vallée donna l'ordre aux pièces de ne plus tirer à boulets et d'envoyer de la mitraille sur les toits pour en balayer les défenseurs. A sept heures, le duc de Nemours, se tournant vers nous, commanda: «En avant!» et, franchissant aussitôt le parapet de la batterie, nous nous élançâmes au pas de course vers la brèche.

La distance qui nous en séparait n'était que de soixante pas ; aussi fut-elle si rapidement franchie que la batterie casematée qui nous prenait en écharpe, ne put nous envoyer qu'une volée de mitraille, encore mal dirigée, parce que les artilleurs n'avaient pas pu rectifier leur tir. Parmi ceux qui furent atteints, se trouvait un jeune sergent-major de zouaves nommé Adam, qu'on croyait perdu, tant sa blessure était grave, mais qui eut si bien l'esprit d'en guérir, qu'il est aujourd'hui colonel de je ne sais quel régiment. Comme on le pense bien, nous n'avions pas conservé un odre parfait dans cette course au clocher; mais, arrivés sur le sommet de la brèche, nous nous reformâmes à peu près. Le colonel Lamoricière prit un drapeau des mains

du capitaine de Garderens et le planta sur les décombres, aux cris de : *Vive le Roi !* Nous nous trouvâmes alors dans une position des plus critiques : aucune issue devant nous; c'était un labyrinthe de constructions de toute espèce, les unes debout, les autres détruites; des amas de rues, des entrées sans sorties; des rentrants, des saillants, et tout cela dominé de tous les côtés, sillonné dans tous les sens par le feu d'un ennemi nombreux, acharné, invisible. Nous enragions de ne pouvoir sortir de ce trou maudit. Les hommes montés sur les toits en éclaireurs, étaient presque tous morts ou blessés. Cependant, ils avaient indiqué un passage à droite ; nos voltigeurs et des zouaves s'élancèrent dans ce débouché. Le capitaine Sanzai tombe frappé mortellement; mais les hommes avancent toujours ; ils trouvent une batterie découverte, dont les canonniers se font hacher sur leurs pièces,et atteignent le grand bâtiment que nous appelions la caserne. Un assaut lui est immédiatement donné, et il reste au pouvoir des nôtres, qui, dès lors, cheminent de maison en maison vers la porte d'El-Cantara.

Les carabiniers cherchaient toujours leur

passage à gauche; enfin on croit le trouver; mais, au même instant, le commandant de Sérigny se jette dans un couloir plus au centre, le pistolet au poing et criant: « A moi le 2e léger! » En vain M. Leflo lui dit: « Par ici, commandant! » Le commandant avance toujours, suivi d'une vingtaine de carabiniers. Alors nous eûmes un spectacle navrant: celui de tous ces braves soldats et de notre digne commandant ensevelis sous les décombres, sans pouvoir les sauver.

Un côté du couloir où ils s'étaient engagés était formé par un des murs latéraux d'une maison dont les deux faces avaient été démolies par notre artillerie. Ce mur conservait son aplomb, mais il était évident qu'un choc un peu violent le renverserait. Or, il arriva qu'un paquet de mitraille tiré par notre batterie de brèche sur les toits, le toucha en passant et le renversa. Il s'abattit lentement, tout d'une pièce, comme une planche mise sur son extrémité et qu'on laisserait tomber de sa hauteur. On a cherché la cause de cet éboulement, il n'y en a pas eu d'autre que celle que je viens de relater. Nous avons entendu le bruit de la mitraille passant par-dessus nos têtes ainsi que son

choc en ricochant sur la paroi du mur. Je n'essayerai pas de peindre la terrible agonie de ces malheureux enterrés ainsi tout vivants; c'est un souvenir qui, à vingt trois ans de distance, n'a rien perdu pour moi de ce qu'il avait ce jour-là de douloureux et d'horrible.

Ayant enfin trouvé un chemin sur la gauche, nous nous y jetâmes carabiniers et zouaves pêle-mêle, et nous arrivâmes ainsi à la batterie casematée, dont les canonniers se défendirent jusqu'à la mort. Quand nous voulûmes recommencer notre pointe à gauche, nous nous trouvâmes dans une impasse où une troupe considérable d'Arabes et de Turcs nous chargèrent vigoureusement, le tromblon et le yatagan au poing. Après les avoir repoussés nous nous mîmes sur la défensive en attendant qu'il nous vînt du renfort. Un capitaine du génie, nommé, je crois, M. Haquet, organisa une sorte de barricade avec quelques débris, et reçut, pendant ce travail de dévouement, une balle à la gorge, qui le jeta sans vie à nos pieds. Tout à coup la terre tremble et se soulève, les maisons chancellent, une explosion épouvantable a lieu, le ciel est obscurci, et nous nous trouvons ensevelis sous une pluie de pierres, de tuiles et de morceaux de bois. Nous

gardions le silence; mais nos regards nous disaient assez notre mutuelle inquiétude. Les Arabes s'étaient un peu éloignés ; la fusillade avait même cessé sous l'impression de ce cataclysme inconnu; mais bientôt elle reprit avec une nouvelle force. Notre petite troupe s'affaiblissait à chaque nouvelle charge de l'ennemi ; le moment était solennel, quand soudain nous entendons battre la charge et nous voyons les Arabes se retirer en toute hâte. C'étaient les compagnies d'élite du 47e que le colonel Combes venait de lancer au secours de la colonne. Cette heureuse intervention nous dégagea, et nous apprîmes alors ce qui s'était passé au centre de l'assaut.

Après avoir longtemps cherché une issue, le colonel de Lamoricière s'était décidé à lancer ses soldats sur les toits. Il avait fait appliquer des échelles contre les maisons et y était monté le premier. Les hommes découvrirent alors une rue relativement assez large, des deux côtés de laquelle étaient percées des boutiques comme on en voit encore dans les vieux quartiers d'Alger. En un clin d'œil, ils l'eurent envahie; mais ils se trouvèrent presque aussitôt arrêtés par une grande porte pratiquée dans une arche allant d'un côté de la rue à l'autre,

et dont les battants étaient recouverts de plaques de fer. On la crut d'abord fermée solidement; mais, en la secouant, on s'aperçut qu'elle n'était pas fixée par ses fermetures, et on l'ouvrit en appuyant fortement sur les battants. Au même instant, il partit des boutiques et du milieu de la rue une décharge de coups de tromblons, et une troupe nombreuse d'Arabes s'élança sur les assaillants le yatagan à la main. On se hâta de refermer la porte; mais grand nombre des nôtres étaient blessés ou tués, et parmi ces derniers, on remarquait les capitaines Leblanc, du génie, et Démoyen, des zouaves. Le colonel ordonna alors aux tirailleurs montés sur les toits de faire feu sur la multitude arabe entassée dans la rue, afin d'en faciliter le débouché. Ce système réussit à merveille, et, le capitaine Tixador ayant de nouveau ouvert cette funeste porte, le torrent des zouaves se précipita sur les défenseurs, qui battirent en retraite.

A cet instant tous ceux qui étaient sur la brèche ou alentour, se sentirent soulevés de terre et frappés violemment sur tout leur corps; le sol s'entrouvrit sous leurs pieds, donnant passage à des volcans qui les engloutissaient; les maisons chancelèrent et s'écroulè-

rent sur leurs têtes; une détonation terrible se fit entendre; un nuage de pierres, de bois, de débris humains fut lancé dans les airs, qu'il obscurcit pendant plusieurs minutes. Un long cri d'agonie sortit de la poitrine de centaines de malheureux enterrés vivants. Le feu avait pris aux sacs à poudre que portaient les sapeurs sur leurs épaules, aux cartouchières qui ceignaient le flanc des soldats. Ces malheureux n'offraient que le spectacle hideux de cadavres calcinés. Trois heures après, on voyait encore leurs entrailles brûler; une fumée âcre et épaisse, une odeur infecte et nauséabonde s'exhalaient de ce lieu de désolation. Parmi les officiers, le colonel Lamoricière, le capitaine Richepanse, frère de celui qui avait été tué en 1836 à El-Cantara, notre capitaine Leflo, M. Repons, des zouaves, et vingt autres furent retirés des décombres dans un état pitoyable, noirs, brûlés de la tête aux pieds et couverts de contusions.

On a fait plusieurs versions sur cette explosion. La plus probable, c'est que les Arabes avaient sous la brèche des dépôts de poudre et que le feu y prit plutôt par hasard que par un dessein prémédité. C'est après ce terrible événement que le duc de Nemours fit marcher

le colonel Combes avec la deuxième colonne, et pendant que les uns s'empressaient de secourir ce qui pouvait être sauvé des blessés, les autres avançaient vers le centre de la ville.

La colonne de gauche était sur la meilleure voie; après quelque temps de cheminement de maison en maison, elle arriva à un bâtiment considérable et de belle apparence, où l'on entendait un grand bruit de voix. Les sapeurs enfoncèrent à coups de hache la porte qui s'ouvrait sur une cour mauresque ; et, tout aussitôt une grêle de balles tomba sur nous des galeries supérieures. Il se fit un mouvement en arrière, la porte fut vite refermée, et l'on y pratiqua des trous, par lesquels on fusilla les défenseurs. Lorsque, après quelque temps de ce genre d'attaque, on vit le nombre de ceux-ci diminuer, la porte fut de nouveau jetée en dedans, et l'on s'élança à l'assaut des galeries et des chambres.

La lutte fut vive et sanglante, tous les Arabes se firent tuer; nous trouvâmes même des femmes parmi les cadavres ; elles avaient encore le pistolet ou le yatagan à la main. Cette maison était celle de Ben-Aïcha et répondait à l'importance de ce personnage, kalifa d'Achmet-bey. Les appartements, pro-

pres et bien décorés, étaient vastes et remplis de meubles arabes précieux, entre autres de magnifiques peaux de lion, de tigre et de panthère. Mais une de ces chambres mérite surtout d'être citée : nous y trouvâmes plusieurs bahuts de diverses grandeurs, remplis de pièces d'or et d'argent de tous les pays. L'un d'entre eux était ouvert, et des pièces répandues sur le sol prouvaient qu'à notre arrivée, les défenseurs se munissaient d'argent dans l'espoir de nous échapper.

Alors (pourquoi faut-il jeter un ombre sur un tableau si éclatant?), alors des hommes oublièrent leur devoir, se jetèrent sur ces coffres, y puisant à pleines mains; et, chose plus triste à dire, des officiers se ruèrent sur cet or, luttant d'avidité avec les soldats et faisant même le coup de poing avec eux.

Cependant quelques officiers et un grand nombre de soldats, comprirent qu'il y avait mieux à faire que de piller les trésors de Ben-Aïcha, et continuèrent le cheminement par l'intérieur des maisons. On s'aperçut bientôt qu'une face de bâtiment longeait la rue dans laquelle les Arabes se trouvaient réunis en nombre, et d'où ils faisaient le plus grand mal à notre colonne du centre. Aussitôt des

ouvertures furent pratiquées au mur, et l'ennemi reçut une grêle de balles, de pierres, de meubles même, qui le força à se disperser. Nous redescendîmes alors dans la rue, où nous eûmes une véritable mêlée. Je n'oublierai jamais le rôle qu'y joua un capitaine d'état-major, taillé en hercule : son sabre décrivait des courbes terribles pour s'abattre sur la tête des Arabes, il ressemblait à un chevalier des légendes. Je demandai plus tard son nom, quelqu'un me répondit qu'il s'appelait Paris; je crois qu'il a été depuis intendant de la garde impériale.

Le rayon de notre action s'était considérablement agrandi, au prix de nombreux sacrifices, lorsque nous entendîmes sonner : *Cessez le feu!* et paraître le général Rhulières, l'épée à la main, criant : « Ne tirez plus! Ils se sont rendus! » En effet, la Djemmah avait réussi à faire arriver jusqu'au général un Maure porteur de la reddition de la place.

Le général, escorté de tout ce qu'il avait trouvé sous sa main, se dirigea sur la casbah, pour l'enlever si elle offrait de la résistance; mais nous la trouvâmes déserte. Après l'avoir visitée dans tous les sens, nous arrivâmes au bord des précipices qui l'entourent

du côté ouest, précipices taillés à pic, pour la plupart, et si profonds qu'ils nous donnaient le vertige. Ayant remarqué, sur le bord, des piquets enfoncés dans la terre et des cordes attachées à ces piquets, la curiosité nous fit nous pencher sur le bord de l'abîme, et les plus endurcis reculèrent effrayés du spectacle qui s'offrit à leurs yeux.

Au pied de ces rochers immenses gisaient des corps d'hommes, de femmes, d'enfants entassés les uns sur les autres, mutilés, brisés, sanglants, du milieu desquels on voyait encore quelques bras s'agiter, on entendait quelques gémissements monter jusqu'à nous. Alors ces cordes et ces piquets nous furent expliqués.

Au moment où nous pénétrions dans la ville, une partie de la population avait voulu fuir par ces précipices, sur les flancs desquels les chèvres et des bergers Kabyles ont tracé d'étroits sentiers. Elle s'y était engagée lentement d'abord; mais, le flot des derniers arrivés grossissant toujours et la peur les aiguillonnant, les uns et les autres, entraînés par la rapidité de la pente, avaient roulé jusqu'au fond de l'abîme, laissant des

lambeaux de leurs cadavres aux pointes des rochers. D'autres avaient planté sur le bord de l'escarpement des piquets munis de cordes le long desquelles ils se laissaient glisser. Mais, soit que les piquets fussent mal plantés, soit que les cordes fussent mauvaises, soit qu'elles eussent un trop grand poids à supporter, les piquets s'étaient arrachés, des cordes s'étaient cassées, et les malheureux qui leur avaient confié leur vie avaient été précipités au fond du ravin.

Le général prit les mesures les plus promptes et les plus énergiques pour assurer la tranquilité de la ville; il s'acharna surtout après ceux qui avaient fait quelque butin. Il était bien temps vraiment! C'est pendant le combat qu'il eût fallu fustiger les pillards. Quels objets pouvaient prendre les hommes après la soumission de la ville? Des matelas, des couvertures? N'était-il pas naturel que de pauvres diables qui depuis plusieurs jours vivaient de privations et de misère, saisissent l'occasion de se pourvoir d'un meuble qui pouvait les dédommager de leurs souffrances et qu'ils devaient nécessairement laisser à Constantine au moment de leur départ de cette ville? est à remarquer

que ceux qui faisaient parade de la plus sainte indignation étaient ceux-là précisément qui avaient le moins fait pendant le siége. Un poste était établi sur la brèche, arrachant impitoyablement aux soldats ce qu'ils essayaient d'emporter à leur bivouac.

Les diverses compagnies se rallièrent enfin tant bien que mal, et les carabiniers se comptèrent. Nous étions partis au nombre de 2 officiers et 96 sous-officiers et soldats; nous n'avions plus d'officiers, et nous n'étions que 32 dans les rangs; encore avions-nous tous des contusions ou des balles dans nos habits et de nombreux coups de yatagan sur nos fusils. Nous nous rendîmes sur la brèche pour en retirer le corps de notre commandant et ceux de nos camarades. En remplissant ce pénible devoir, nous reconnûmes avec indignation que le cadavre de M. de Sérigny avait été pillé : sa montre, un brillant qu'il portait au doigt, tout, jusqu'aux boucles en argent de ses bretelles, avait été enlevé. Un misérable voleur avait accompli ce sacrilége pendant que nous nous battions; mais un hasard, qu'on peut dire providentiel, le fit découvrir quelque temps après, et nul doute qu'il n'ait reçu le prix de son infamie.

Un homme se présenta un mois après chez un officier, lui offrant une montre en or à acheter. L'officier fut naturellement surpris de voir un bijou d'aussi grand prix entre les mains d'un *zéphyr*. Tout en y réfléchissant, il tournait la montre entre ses doigts, l'examinant comme pour lui demander une révélation, lorsque, il en ouvrit le boîtier. La révélation demandée arriva tout aussitôt; car, dans l'intérieur, était gravé le nom du pauvre commandant *Leblanc de Sérigny*. Bien sûr d'avoir devant lui le voleur qu'on avait tant cherché, l'officier appela son ordonnance; tous deux l'arrêtèrent et le remirent entre les mains de la justice.

Nous bivouaquâmes sur notre emplacement de Coudiat-Aty, et là, j'appris bien des détails que je n'avais pu connaître dans la journée. Ce qui me frappa le plus, ce fut la mort du colonel Combes, que toute l'armée vénérait et dont j'ai rapporté la singulière réflexion un moment avant l'assaut.

Après avoir remplacé M. de Lamoricière sur la brèche, le colonel Combes avait tout disposé pour marcher en avant dans la rue de la porte que nous connaissions déjà.

Comme les Arabes se tenaient à une certaine distance de cette porte, derrière une barricade formée de débris de toute sorte et même de cadavres, il lança sur eux une compagnie avec ordre de les en débusquer. Cette attaque fut reçue par une décharge de coups de tromblons; mais l'élan était donné et la barricade fut enlevée. C'est à ce moment que le digne colonel Combes reçut deux balles en pleine poitrine. Il resta cependant ferme à sa place; puis, quand il fut certain que l'obstacle était surmonté, il se retira à pas lents, descendit le talus, en s'appuyant sur deux grenadiers, et arriva à la batterie où se tenaient le prince et le général Vallée. Il rendit compte du succès avec calme et modestie et, ayant ajouté quelques mots bien simples, marquant qu'il était blessé mortellement, il se retira pour aller mourir sous sa tente au milieu du respect, de l'affection et des regrets de l'armée entière. Près de lui fut blessé un jeune capitaine dont le nom est devenu des plus chers à l'armée et à la France : M. Canrobert teignit ce jour-là de son sang un des échelons qui devaient le conduire à la dignité de maréchal. Le même soir mourut le général Caraman, commandant de l'artillerie. Il

avait succombé à une maladie dont il avait pris le germe dans les fatigues sans nombre auxquelles il s'exposait avec un zèle et un dévouement au-dessus de ses forces.

Le général Caraman fut enterré au pied du minaret; près de lui furent placés le colonel Combes, un lieutenant-colonel de je ne sais plus quel corps, un chef de bataillon du génie et M. de Sérigny. Leur tombe regarde encore cette brèche qu'ils avaient si glorieusement conquise.

Le soir même, le général en chef et le prince firent leur entrée dans la ville et se logèrent au palais du bey. Le lendemain ce fut le tour de notre bataillon d'aller occuper une rue de Constantine, et les débris des deux compagnies d'élite furent chargés de la garde du palais.

Ce palais ressemblait à toutes les maisons des riches Maures: une cour intérieure avec jardin, des jets d'eau, des dalles, des colonnes en marbre; sur les murs, des peintures comme j'en avais vu à la casbah d'Alger; toujours Constantinople, le Bosphore, des milliers de vaisseaux dont on voit l'ancre au fond de la mer, le tout sans la moindre idée de la perspective: l'enfance de l'art, en un

mot. Le prince et le général occupaient le rez-de-chaussée; la partie supérieure était habitée par les femmes, dont le harem donnait sur la cour et sur le vestibule. Elles étaient bien une centaine de tout âge et de toute couleur, avec leurs enfants et leurs esclaves. Nous avions des sentinelles à l'entrée de leur galerie, et lorsque, sous prétexte de service,nous allions satisfaire notre curiosité, elles nous donnaient des dattes délicieuses et des fruits confits excellents. Mais leur voisinage devenait insupportable à nos généraux; elles se tenaient constamment à leurs fenêtres grillées, et, dès qu'elles apercevaient un képi plus ou moins galonné, c'étaient des *you, you!* à étourdir les oreilles les plus robustes. Un beau jour, le général donna la clé des champs à tout ce monde, dont l'intéressante caravane défila devant notre poste. Deux jeunes filles seulement restèrent jusqu'au jour de notre départ de Constantine; elles voyagèrent dans un fourgon de l'artillerie, soit qu'elles eussent demandé à être conduites à Bone, soit que, n'ayant pas de famille, elles se fussent remises, comme on le disait, entre les mains du prince, qui devait les envoyer en France.

Trois jours après la prise de Constantine, le prince de Joinville arriva parmi nous avec le 61[e] de ligne, qui menait le convoi. Le jeune capitaine de frégate avait espéré arriver assez tôt pour partager les dangers et la gloire de son frère; et c'est pendant sa route qu'il apprit la prise de la ville. Il n'en continua pas moins son voyage et passa quelques jours avec le duc de Nemours avant de retourner à bord de son vaisseau en rade de Bone. Pendant son séjour à Constantine, il y eut une grande revue des troupes expéditionnaires; les princes s'arrêtèrent devant notre compagnie de carabiniers, et le duc de Nemours dit à son frère en nous désignant du geste: « Voilà ce qui reste de plus de cent grenadiers. »

Après cette revue, tout rentra dans le calme. Les divers corps étaient casernés dans des rues auxquelles on avait donné des noms rappelant les morts illustres de la journée du 13, ou les régiments qui y avaient pris la plus grande part. Les cadavres étaient enlevés des rues et des maisons, les immondices transportées au loin; la brèche déblayée et des ouvriers occupés à la relever. La population, affaiblie par la fuite ou la mort de 7 à

8000 individus, se rassurait; chaque jour voyait rentrer les habitants par centaines; les boutiques se rouvraient, les indigènes nous vendaient leur café tout en causant avec nous des événements qui venaient de s'accomplir, et dans lesquels ils avaient eu sans doute des rôles très-actifs; les femmes mêmes couraient la rue à l'entrée de la nuit, si bien que la police dut s'en mêler.

Nous avions trouvé un immense magasin de blé et de pain. Ce dernier était bien mauvais et contenait plus d'orge que de blé; il avait la forme d'une boule noire et la dureté d'un caillou. On ne nous le distribua pas moins comme ration; mais nous avions une compensation dans la quantité considérable de figues et de dattes que nous trouvions partout, ainsi que dans d'énormes jarres remplies de tranches de mouton confit, qui, bien lavé et ajouté à notre viande de distribution, améliorait considérablement l'ordinaire des compagnies.

La grande maison de Ben-Aïcha avait été convertie en hôpital, où officiers et soldats étaient couchés sur d'excellents matelats et enveloppés dans de chaudes couvertures; rien ne leur manquait; aussi leur rétablisse-

ment avançait-il à grands pas, lorsque le choléra se déclara dans la ville. Toutes les précautions furent prises pour combattre le fléau; et après avoir désigné les corps qui devaient rester à Constantine, on en fit partir les brigades les unes après les autres.

Nous quittâmes Constantine les derniers, avec le prince et le général en chef, et nous eûmes le bonheur de revoir M. de Lamoricière à la tête des débris de son régiment de marche. Rentré à Bone dans les premiers jours de novembre, un ordre du jour daté de Mjez-Amar, le 1er novembre, adressa des félicitations à l'armée sur son courage et sa résignation pendant cette campagne mémorable. Quelques communications nous apprirent le chiffre de nos pertes, qui, autant que je puis m'en souvenir, furent de trois généraux, parmi lesquels le général en chef, cinq officiers supérieurs, quatre-vingt onze subalternes et huit cents sous-officiers et soldats.

CHAPITRE XI



(1839)

Les camps.— Les bilans. — Abd-el-Kader.— Le général Daumas.

Il semblait que l'année 1837 en finissant, avait fermé le temple de Janus, comme on disait autrefois, et que 1838 inaugurait une ère de paix profonde; mais les esprits clairvoyants faisaient peu de foi sur le présent et sondaient d'un œil inquiet les mystères de l'avenir.

Après la paix de Constantine, Achmet-Bey n'avait conservé qu'un millier de cavaliers avec lesquels il se proposait de tenir la campagne jusqu'au jour où se présenterait une occasion favorable de ressaisir la puissance.

Mais il acquit bientôt la conviction qu'un pouvoir basé, comme l'était le sien, sur la terreur, ne saurait reprendre sur le sol d'où il a été arraché. En peu de jours, trente et une tribus avaient fait leur soumission à la France, et la défection des hommes les plus influents, dont nous eûmes la sagesse de nous faire des auxiliaires, lui porta le dernier coup. Bientôt il se vit réduit à une escorte de deux cents cavaliers à peine, avec lesquels il erra dans l'Aurès jusqu'au jour où, à bout de ressources, las d'une vie errante et toujours exposé aux coups d'un assasin avide, il vint demander l'aman et implorer de ses vainqueurs les moyens de subsister dans un coin obscur de l'Italie.

Tout était donc calme à l'est, et nous pouvions nous y développer tranquillement. On eût pu en dire autant du centre et de l'ouest, en ne considérant que la surface; mais sous cette cendre froide, en apparence, couvait un feu violent. Le malencontreux traité de la Tafna avait grandi Abd-el-Kader plus que n'auraient pu le faire vingt victoires remportées sur nos armes. Tout lui était soumis, des frontières du Maroc à celles de la province de Constantine, des portes de Blidah à celles

d'Aïn-Madhi, dont une insigne fourberie l'avait rendu maître. La chute d'Achmet-Bey, loin de le décourager, l'avait au contraire animé d'un nouvel espoir et d'un orgueil plus grand. Il n'avait plus de compétiteur, il pouvait seul jouer le rôle de sultan des Arabes et de vengeur de l'islamisme. Il annonça lui-même ce grand événement aux tribus, leur disant que Dieu s'était servi de la main des Français pour abattre le dernier reste des Turcs, ces tyrans du pays; et il leur prescrivit, en même temps, d'avoir toutes à le reconnaître pour leur maître et seigneur.

Médéah, Milianah et Mascara se remplissaient de Kabyles et d'aventuriers qui étaient organisés en bataillons, armés de fusils anglais et exercés au maniement des armes et aux manœuvres de l'infanterie. Thaxa, Tegdem, Saïda, Dayah, Bogar retentissaient du bruit des forges et des ateliers où se fabriquaient des armes et se fondaient des canons. Les meilleurs chevaux des tribus leur étaient enlevés pour monter les cavaliers rouges, troupe d'élite dont nous devions souvent éprouver le courage. Toutes les montagnes de la Kabylie fabriquaient de la poudre, qui, si elle était inférieure à celle des Anglais,

avait aussi l'avantage d'être moins chère; et, comme si nous eussions été aveuglés par la Providence, c'est nous qui fournissions à notre ennemi des architectes pour ses forteresses, des mécaniciens pour ses ateliers, des ouvriers d'art pour ses manufactures, des instructeurs pour ses troupes.

Abd-el-Kader était sans doute l'homme le plus remarquable parmi ses coreligionnaires et le premier parmi eux. Il était le meilleur cavalier, le guerrier le plus habile, comme le plus savant docteur et le plus fin politique; mais, malgré ses qualités de guerrier et d'organisateur, il n'aurait jamais pu soutenir la lutte dans laquelle il a balancé pendant dix-sept ans la fortune de la France, si nous n'avions travaillé de nos mains imprudentes à son exaltation; si, par des traités tout à son avantage, par la reconnaissance officielle de ses titres d'émir et de sultan, nous ne lui avions fourni les moyens de former un seul faisceau de cette grande féodalité arabe qui, divisée, faisait notre force, et, réunie entre les mains d'un ennemi très-habile, devait devenir un instrument redoutable contre nous. Jamais enfin il n'eut pu venir insulter la France jusqu'aux portes d'Alger, si,

en l'aidant dans l'organisation de ses batail-fons réguliers, nous ne l'avions mis en position de lancer contre nous ces tribus que nous devions protéger et que nous n'étions même pas en état de défendre.

Les faits survenus dernièrement en Syrie ont présenté Abd-el-Kader sous une nouvelle lace; les services qu'il a rendus à l'humanité lui ont attiré un concert d'éloges de l'Europe entière; l'Empereur lui a conféré la plus grande dignité dans l'ordre de la Légion d'honneur; c'est très-bien ! Mais qu'on permette à un homme qui pendant quinze ans a couru à la poursuite d'Abd-el-Kader, de se demander si ce n'est pas là une nouvelle métamorphose de ce Protée, si l'esprit sagace qui a si bien joué deux de nos généraux et le gouvernement français, n'a pas cédé moins à un sentiment d'humanité qu'à cette conviction que le triomphe des assasins de Damas ne pouvait être que momentané; et que se commettre dans cette échauffourée, c'était perdre l'exil doré que nous lui avions fait. Peut-être ai-je tort; mais les vieux soldats sont méfiants à l'endroit de leurs ennemis.

Le maréchal Vallée, ayant été confirmé dans les fonctions de gouverneur général,

voulut profiter de cette paix fardée pour appliquer son système d'occupation excessive; et comme prélude, il ordonna une reconnaissance du terrain compris entre le Tell et la mer. Je n'en dirai rien ici, parce que le corps auquel j'appartenais n'y prit aucune part, et surtout parce que M. le général Daumas n'a rien laissé à dire à personne sur les Arabes tant du désert qne de la montagne. Je m'arrêterai seulement un instant sur ce nom, que j'ai vu naître et grandir dans ce pays.

Les livres de M. le général Daumas sont le reflet de leur auteur, c'est-à-dire qu'ils sont loyaux. La manière dont ils ont été faits est un modèle de patience intelligente. M. Daumas consacrait à l'étude tout le temps que ne lui prenait point la guerre; et lorsque le vertige nous poussait à faire un potentat d'Abd-el-Kader, il fut envoyé comme consul à Mascara. Il avait donné déjà de nombreuses preuves de sa merveilleuse aptitude aux choses sérieuses. Plus tard, étant chef des affaires arabes, il profita de sa position pour créer quelque chose qui devait être utile à tout le monde, c'est-à-dire un livre qui fit connaître à tous le pays et les mœurs des Arabes. Pour cela, il interrogea tous les

voyageurs indigènes, principalement ceux qui venaient du sud, leur faisant les mêmes questions; leur traçant les routes avec tous les accidents qu'elles présentent; faisant répéter à chacun le nombre des maisons des ksours, le chiffre de leur population, celui des dattiers, des jardins, des sources, des puits, des redirs; inscrivant leurs réponses; les contrôlant les uns par les autres; traçant et effaçant vingt fois dans un jour un trait, un point sur sa carte. Si on se représente que trois mille individus ont été interrogés de la sorte et qu'il a fallu ensuite classer, trier tous ces documents, on pourra se faire une idée de ce rude labeur d'où est sorti le livre précieux intitulé : *Le Sahara algérien.*

Tout est vrai, simple, exact dans cet ouvrage. Ces qualités, nous les avons constatées en 1847, dans notre course aux ksours sous les ordres du général Cavaignac. Notre chef de colonne n'avait pu trouver que deux mauvais guides, ne connaissant que très-imparfaitement le pays; mais il avait la boussole et, de plus, le livre de M. Daumas. En allant, nous prîmes par la pointe orientale du Chott-Guerbi, et en revenant, par la pointe occidentale; et pendant les deux mois que nous mî-

mes à parcourir ce grand cercle, le livre ne fut pas une seule fois en défaut : tout y était exact, à dix palmiers, à cent mètres près.

Je ne dirai rien des autres ouvrages de M. le général Daumas, même de celui qu'il a consacré au cheval arabe. Ce livre a conquis sa place non-seulement dans les bibliothèques militaires, mais encore dans les salons les plus élégants, tant son style gracieux et les détails piquants qui y abondent en ont fait un livre à la mode. Je ne parlerai pas non plus de ses talents comme chef de colonne; les expéditions qu'il a dirigées ont été conduites comme on devait l'attendre d'un homme qui a fait vingt ans la guerre dans ce pays; mais je ne saurais terminer cette courte esquisse sans dire combien ses aimables qualités de cœur et d'esprit lui ont valu d'affection, de respect et de dévouement de la part de ceux qui ont servi sous ses ordres, et de ceux-là même qui ne l'ont connu qne dans la vie privée.

Le maréchal Vallée était déjà une illustration de l'armée, lorsque la mort du général Danrémont, en lui laissant l'honneur d'enlever Constantine, lui mérita la dignité de gouverneur général de l'Algérie. A une capacité

remarquable, il joignait un bon vouloir que personne ne saurait nier ; mais sa supériorité militaire était basée sur une spécialité, celle de l'artillerie, tandis qu'il faut, dans ce pays, moins un savant qu'un homme pratique. Aussi les intentions du maréchal, tout en témoignant d'une haute capacité, étaient-elles généralement irréalisables. Son système était, comme je l'ai dit, celui d'une occupation successive ; mais pour l'appliquer il eût fallu avoir une puissante armée dans chaque province ; et encore eût-il été sans grands résultats politiques, tant qu'Abd-el-Kader aurait été le maître de faire le vide autour de nous, ou d'occuper, avec ses combattants, ce territoire dont nous avions fait fuir la population agricole. L'expérience a, du reste démontré, combien était peu utile ce système d'expéditions coûteuses, qui se terminaient toutes par un retour à Alger.

Autant pour appliquer ce système que pour veiller à l'exécution du traité de Tafna, l'année de 1838 fut consacrée à l'établissement de plusieurs postes. Dans la province d'Alger, les zouaves quittèrent Mahëlmah pour s'établir à Koléah ; le 2e léger créa les camps de Foudouk et de Kara-Mustapha, avec

le concours de la légion étrangère; d'autres corps fondèrent Larbah, Oued-Lalegh; enfin deux camps furent formés à droite et à gauche de Blidah, et le général Duvivier s'établit dans cette ville.

Dans la province de Constantine, le général Négrier faisait une reconnaissance du pays entre cette ville et Stora, créait Philippeville sur les ruines de l'antique Russicada, et complétait l'occupation définitive de La Calle. La division d'Oran avait moins à faire, car le traité de la Tafna livrait la province presque tout entière à l'émir, de sorte qu'excepté Miserghin, elle n'avait que le littoral à garder.

Au commencement de 1839, un brick français ayant fait naufrage près de Djigelly, les Kabyles en capturèrent l'équipage. Le maréchal résolut alors d'occuper ce point de la côte. A cet effet, un bataillon de la légion étrangère, cinquante sapeurs du génie et quatre pièces d'artillerie y débarquèrent au mois de mai, et s'en emparèrent sans éprouver une grande résistance. Cependant Abd-el-Kader, à qui deux années de paix avaient permis de réaliser la plus grande partie de ses projets d'organisation, annonçait par de

sourdes menaces que l'instant approchait où il pourrait de nouveau déployer le drapeau de la guerre sainte. Déjà, sous de fallacieux prétextes, il ne payait plus la contribution illusoire à laquelle il était soumis ; ses agents travaillaient les tribus. Le général Galbois avait dû tenir la campagne pour s'opposer à son projet de marche sur Bougie. Le maréchal crut nécessaire d'assurer ses communications par terre entre les provinces d'Alger et de Constantine, et l'on prépara tout pour une grande expédition, dont le but n'était pas avoué.

Le 2e léger fut le seul régiment de la division d'Alger appelé à faire partie de cette expédition. Le duc d'Orléans, qui ne manquait pas une seule fois de s'associer à nos dangers et à nos fatigues, était arrivé de Paris dans le courant de septembre, apportant le brevet de général de brigade à notre bon et digne colonel Menne, et celui de colonel à M. Changarnier. Il voulut faire reconnaître lui-même notre nouveau chef, et à la formule réglementaire, il ajouta ces mots : « Je vous confère deux titres à la fois : celui de colonel et celui de colonel du 2e léger ! » Ces paroles étaient plus flatteuses pour le ré-

giment que pour le colonel lui-même, et prouvaient le cas particulier que le prince faisait du 2e léger.

Nous débarquâmes à Philippeville dans les premiers jours d'octobre, et nous trouvâmes cette ville naissante cruellement éprouvée par le typhus. Le prince s'y arrêta le temps nécessaire pour visiter tous les malades, dont le plus grand nombre étaient du 61e de ligne. Les compagnies d'élite servaient d'escorte au maréchal et au duc d'Orléans. Les Arabes accouraient leur offrir la *diffa*, et le prince s'amusait beaucoup de voir comment les carabiniers et voltigeurs faisaient honneur à ces énormes plats de *couscoussou* et de viandes rôties qui, chaque soir, étaient étalés devant sa tente. Nous revîmes Constantine, que nous ne fîmes que traverser; nous trouvâmes à Milah le 17e léger ainsi que la cavalerie, et à Djémilah, la division Galbois, qui devait se joindre à nous. Le souvenir des beaux combats qui avaient eu lieu dernièrement sur ce point, fut effacé par la vue des magnifiques ruines romaines que nous foulions sous nos pieds. Un temple, des mosaïques, un cirque et surtout l'arc de triomphe excitèrent notre admiration. Ce dernier mo-

nument captiva tellement le prince, dont chacun connaît le goût exquis, qu'il conçut l'idée de le faire transporter en France. Par son ordre, toutes les pierres en furent numérotées, et un artiste de talent devait le reconstruire sur une des places de la capitale avec cette inscription : *L'Armée d'Afrique à la France.* Mais cette pensée si digne de celui qui l'avait conçue ne reçut pas d'exécution. Les avocats de la Chambre auraient fait opposition à ce projet propre tout au plus à exciter la fibre nationale par le spectacle des grandes fondations de nos prédécesseurs sur cette terre, et par leur comparaison avec nos tristes établissements.

Le 28 octobre, les deux divisions se rendirent à Sétif. Ce point n'offrait alors qu'un vaste parallélogramme formé par de vieilles constructions romaines. Tout autour, dans un cercle n'ayant pour limite au midi que l'horizon immense des plaines de la Medjanah, et au nord, les montagnes de Kabylie, le terrain était entièrement nu ; un arbre dominait seul cette vaste plaine. Il s'élevait près du vieux rempart, étendant ses branches robustes et touffues sur une magnifique source jaillissant de ses pieds. On nous parla

bien d'antiquités qu'on trouvait en grattant la terre sous laquelle dort la capitale de l'ancienne Mauritanie Sétifienne; mais d'autres soins nous enlevaient toute curiosité archéologique.

Sétif était occupé par un bataillon d'indigènes, le premier qu'on ait vu en Afrique et celui qui a servi de type aux régiments actuels. Ce bataillon avait été créé et organisé par un ancien officier de zouaves, M. de Molières, mort général en laissant les meilleurs souvenirs à l'armée, particulièrement à l'Algérie.

La pluie avait commencé à tomber le matin du jour de notre arrivée à Sétif; elle dura 48 heures : ce fut bien dur pour le 2e léger; car, seul de tous les régiments, il n'avait pas ses couvertures. Le colonel l'avait ainsi ordonné, afin d'avoir son régiment plus alerte.

Le prince, qui s'occupait sans cesse des soldats, s'en aperçut tout aussitôt, et en demanda l'explication au colonel. Je ne sais ce que celui-ci lui répondit; mais nous vîmes bien, au ton et au geste du duc d'Orléans, que la semonce était vive. C'était là un des traits distinctifs de M. Changarnier; il se serait peu

soucié de sacrifier la moitié de son régiment, pourvu qu'avec le reste il pût faire quelque belle action de guerre. Il est bon d'ajouter qu'il ne s'épargnait pas plus qu'il ne ménageait les autres et qu'il n'y a pas aujourd'hui un adjudant, qui soit mieux équipé pour faire campagne que ne l'était alors le colonel du 2e léger.

Le lendemain, on prit la route à l'ouest sur Aïn-Turco, et le bruit circula que nous allions à Bougie. Les officiers le disaient à haute voix. Les généraux eux-mêmes n'en faisaient pas mystère. On disait que nous couchions à Zamora, petite ville occupée par des Turcs que nous devions organiser et emmener avec nous comme un renfort : mais le 26, nous cessâmes tout à coup de marcher sur Zamora et faisant un crochet au sud, nous nous dirigeâmes sur Bou-Areridj où nous campâmes en vue du fort de la Medjamah. Le 27, la colonne s'achemina de l'allure la plus vive possible vers les montagnes dont nous voyions les cimes à l'ouest. Les mots : *Bibans, porte de fer*, circulèrent pour la première fois dans nos rangs, et nos imaginations s'exaltèrent à ces noms mystérieux.

Ainsi tous ces bruits de Bougie, de Zamora

avaient été répandus afin que, se propageant parmi les Arabes, ils détournassent leur attention du but réel de notre entreprise. Le soin avec lequel ce secret fut gardé prouva quelle était son importance. En effet, s'il s'était répandu plus tôt, les agents d'Abd-El-Kader, qui travaillaient le pays que nous devions traverser, auraient eu le temps d'armer les montagnards contre nous, et il ne fallait qu'une dizaine d'hommes et un quartier de rocher pour nous arrêter, lors même que notre colonne eût été dix fois plus forte.

Le 27, pendant notre marche, le maréchal apprit qu'Omar, lieutenant d'Abd-El-Kader, cherchait à nous devancer aux *Portes de fer*. Notre cavalerie fut aussitôt détachée contre lui. Elle ne nous rallia que fort tard, au bivouac de l'Oued-Bou-Bhetoum, sans avoir pu rejoindre Omar qui avait levé son camp en toute hâte dès qu'il avait eu connaissance du mouvement dont il était le but. Nos braves chasseurs trouvèrent leur bivouac installé par nos soins, leurs marmites garnies et leurs feux allumés. C'est ainsi que nous en usions avec eux toutes les fois que les opérations de la guerre les entraînaient au loin, afin qu'à leur retour, ils n'eussent à s'occuper

que de leurs chevaux et à manger une soupe aussi bonne que la nôtre. Ces choses se faisaient spontanément de la part des soldats tant était grande la confraternité de ces vieux compagnons de fatigues et de dangers.

Dans cette même soirée, les Kabyles étaient descendus en foule à notre camp, nous apportant une grande quantité de lait, de raisin, d'orge et de paille. Les chefs qu'on surnomme les *Gardiens des portes de fer* s'offrirent pour nous guider le lendemain. [Tout présageait une heureuse issue à notre entreprise; le général Galbois reçut l'ordre de retourner sur ses pas, de passer par Zamora pour organiser cette ville, la placer sous l'autorité provisoire de notre Kalifat El-Mokrani et terminer les travaux nécessaires à l'établissement de Sétif.

Le lendemain, 28 octobre, la division d'Orléans, forte de 3,000 hommes, s'engagea dans les montagnes qui nous séparaient encore des Bibans. Le prince avait formé une avant-garde composée du 2e léger, deux obusiers et 120 chasseurs, laissant le reste de la colonne et les bagages sous les ordres du colonel Gueswiler du 23e de ligne. La pluie tombait le matin, et nous suivions le lit d'un torrent.

Cependant la vallée se rétrécit sensiblement, et bientôt elle n'est plus qu'un profond ravin; le sentier devient plus âpre, le torrent plus encaissé, et après une heure de marche, nous voyons se dresser devant nous deux immenses murailles de rochers escarpés et taillés à pic. On cherche vainement du regard une issue, une échancrure, on ne voit rien qu'une sorte d'embrasure par laquelle s'écoule le torrent. C'est sublime, mais on a le cœur serré, en songeant qu'une trahison, que la moindre résistance peut nous faire tous périr au fond de cet entonnoir, le maréchal et le prince sont en tête de la colonne, ils font déployer le drapeau du 2e, les tambours battent aux champs et la musique fait retentir de ses sons guerriers les innombrables échos des *Portes de fer*. Trois autres murailles succèdent à la première, avant que l'ouverture dans laquelle nous nous sommes engagés s'élargisse assez pour donner passage à deux hommes de front. Un grand cri de *Vive le Roi*! est poussé par tout le régiment, quelques hommes s'arrêtent pour graver leur nom sur le granit avec la pointe de leur baïonnette, d'autres vont couper des branches de palmier. La colonne met près de trois heures pour fran-

chir ce redoutable défilé, puis elle débouche enfin dans une magnifique vallée, riche d'arbres fruitiers, de jardins et de nombreux villages. Sa joie était grande et mêlée d'une sorte d'enthousiasme qu'augmentait encore le sourire de bonheur que nous voyions sur les lèvres du prince qui nous était si cher. Quelques coups de fusil furent tirés sur l'extrême arrière-garde; le duc d'Orléans s'y porta aussitôt; mais, voyant que ce n'était qu'une sorte de protestation de la part d'une poignée de Kabyles, il se borna à leur faire envoyer quelques balles, et la colonne continua sa route.

Cependant Ben-Salem, bey de Sébaou et kalifa de l'émir, avait jeté le cri de guerre dans la vallée de l'Isser et s'avançait pour nous barrer le chemin de Hamza, vieux fort qui commande la route d'Alger à Bougie. Le 30, à la diane, le prince marche contre ce fort à la tête des compagnies d'élite de la division, de toute la cavalerie et de deux obusiers de montagne. Le maréchal part une heure aprés lui avec le reste de la colonne et prend la même direction. Trois heures après, nous étions de nouveau réunis, et le duc d'Orléans rendait compte au maréchal qu'il avait trouvé Hamza sans défenseurs et renfermant, pour tout ar-

mement, onze pièces de canon pour la plupart enclouées et gisant à terre.

Après la halte du matin, on revint dans la vallée de l'Isser qu'on avait abandonnée pour faire cette pointe, et tout aussitôt les Arabes se montrèrent sur nos derrières et sur nos flancs. Le prince cherchait une occasion favorable pour en finir avec eux, et, un instant, il crut l'avoir trouvée. De nombreux cavaliers s'étaient rassemblés sur un plateau à notre droite, comme gens disposés à nous attendre. Le duc d'Orléans les fit charger, et nous étions tout surpris de ne pas voir les Arabes tourner bride comme c'était leur coutume : c'est qu'entre eux et nous existait un ravin profond que la déclivité du terrain nous empêchait de voir, et sur la berge duquel les ennemis se tenaient comme sur le bord d'un fossé. Nos chasseurs sabrèrent bien tous ceux qui s'étaient aventurés en deçà ; mais arrivés sur le bord de l'obstacle, ils durent s'arrêter, demeurant exposés au feu des Arabes. Heureusement que la compagnie de carabiniers du capitaine Forey arrivait au pas de course, et que le prince, qui avait compris tout aussitôt ce qui se passait, avait lancé deux autres compagnies au secours des chasseurs. Nos

fantassins franchissant rapidement le ravin, firent tourner bride aux Arabes, que les obus dispersèrent complétement. Le reste de la journée se passa en combats de tirailleurs, et le soir nous bivouaquâmes au pont de Ben-Hini, ouvrage d'un dey d'Alger nommé Omar-Pacha, et que les affouillements des piles ont en grande partie renversé.

Nous avions à gravir le lendemain, les hautes montagnes qui séparent la vallée de l'Isser de celle de l'Oued-Kadrah et tout faisait présumer que nous aurions une journée de poudre. Aussi, dès le matin, le prince prit-il toutes les mesures les plus propres à assurer notre marche. L'avant-garde fut arrêtée à Aïn-Sultan, sur un plateau à mi-côte, tandis que les bagages et la cavalerie, inutile dans ce pays, suivaient l'âpre sentier qui franchit la montagne, et que le colonel Corbin, avec le 17e léger, 50 chasseurs et deux obusiers, restait en position sur notre bivouac de Ben-Hini. Dès que le mouvement de cette arrière-garde se prononça, les Kabyles, excités par des cavaliers, dont beaucoup, à burnous rouge, attaquèrent avec impétuosité.

Le duc d'Orléans redescendit aussitôt à travers les difficultés du terrain et, ayant dis-

posé quatre compagnies en embuscade, dans un pli de la montagne et deux obusiers sur un petit plateau, d'où leur tir enfilait la ligne de retraite des Arabes, il laissa ceux-ci s'engager assez avant sur nos traces; puis, faisant sonner la charge au 17e léger, il jeta sur eux le bataillon d'arrière-garde et les compagnies d'embuscade. Les Arabes, poussés par nos baïonnettes, s'enfuirent par le point que l'artillerie avait en vue et quelques obus tirés sur leur masse achevèrent de les disperser.

De ce moment, notre route se continua paisiblement. Arrivés à la belle fontaine nommée Aïn-Agah, qui jaillit sur le sommet de la montagne, notre vue embrassait au loin la mer, Alger, la Mitidja. On fit halte sur ce point, et nos fanfares témoignèrent du plaisir et du légitime orgueil que nous inspirait l'accomplissement de l'expédition.

Quelques heures après, nous trouvâmes, à l'Oued-Kadrah, la division Rhuldière envoyée sur ce point pour faire une diversion. Le prince en passa la revue pendant que nous arrivions au Fondouck, où notre bivouac fut installé.

Le 2 novembre, nous traversions gaiement la plaine, et nous nous arrêtions à la Maison

Carrée pour y faire la grande halte. Le duc d'Orléans réunit tous les officiers au centre, et il nous fut permis de nous serrer tous autour du cercle. Que ne puis-je rapporter les nobles paroles d'adieu que nous entendîmes sortir de la bouche du prince ! Tous les journaux les ont redites ; cinquante ouvrages sur l'Algérie, écrits par des gens qui n'y sont jamais venus, les relatent, et moi je ne puis me rappeler que leurs sens, car mon cœur est plus fidèle que ma mémoire.

Le cercle rompu, les régiments se formèrent en colonne, et le prince, mettant l'épée à la main, défila devant le maréchal-gouverneur. Il lui témoignait par là, non-seulement son respect pour sa dignité, mais encore sa reconnaissance de ce qu'il lui avait laissé le commandement des troupes expéditionnaires et l'initiative la plus absolue dans les quelques petits brillants combats livrés ou soutenus depuis la sortie des Bibans. Ce fut quelque chose de touchant que ce défilé pendant lequel la noblesse de race s'inclinait devant l'illustration militaire.

Alger était en habits de fête pour recevoir l'armée, et c'est au milieu d'une foule immense faisant retentir l'air de ses acclama-

tions, que nous traversâmes la ville pour nous rendre à nos quartiers respectifs. Deux jours après eut lieu une véritable fête de famille : de longues tables, chargées de pain, de viandes froides et de vin, couvraient l'esplanade Bab-el-Oued ; c'était un banquet offert par le duc d'Orléans aux troupes de sa division. Tous les corps étaient mêlés et présentaient le tableau le plus piquant. Au dessert, après une salve d'artillerie, le maréchal porta la santé du roi, et le prince, s'élançant sur une table, fit entendre, d'une voix vibrante et émue, une de ces improvisations qui partaient de son cœur pour aller se graver dans celui de ses auditeurs.

Quelques jours après, le duc d'Orléans rentrait en France. A peine était-il de retour aux Tuileries, que la guerre sainte éclatait sur tous les points de l'Algérie.

CHAPITRE XII

(1839)

—

La guerre sainte. — Le maréchal Vallée. Le général Duvivier.—Mazagran.—Tem-Salmet.

Les temps étaient venus pour Abd-El-Kader, ses projets étaient mûrs, ses approvisionnements au complet, son matériel de guerre réparé, ses places en bon état, ses bataillons réguliers organisés. Depuis longtemps, il nous provoquait par ses refus d'impôts et par une propagande impudente faite jusqu'aux portes d'Alger. Lassé de notre patience, qu'il tournait en dérision, il allait se ruer sur nos possessions sans déclaration de guerre, lorsque l'expédition des Bibans le servit à souhait pour colorer son invasion d'un prétexte quelconque.

Il écrivit au maréchal en lui reprochant d'avoir violé le traité de paix. Bien que les articles additionnels du 4 juillet 1838 nous eussent donné Hamza, l'émir prétendait que nous n'avions pas le droit de nous en emparer avant qu'il eût ratifié les clauses arrêtées entre le maréchal et Miloud-Ben-Harach, son plénipotentiaire, sans se donner, néanmoins, la peine de se disculper des griefs sans nombre que nous avions contre lui. C'était odieux et ridicule, et cependant il s'est trouvé des écrivains pour le justifier et nous accuser de mauvaise foi. Il est vrai que ces écrivains pouvaient n'avoir de français que le nom, et n'avoir publié leur livre que pour saisir une occasion de blâmer ce que nous sommes habitués à respecter et à aimer.

Le maréchal s'attendait sans doute à une attaque régulière de l'émir auquel il opposerait les ressources de la stratégie, car il ne prit aucune de ces mesures préservatrices que l'expérience commande. Cette erreur de sa part fut cause d'une infinité de revers.

A un signal donné, l'invasion déborda sur nous de tous les côtés à la fois : toutes les tribus que nous croyions soumises prirent les armes, enlevant nos convois, attaquant nos

camps. massacrant nos colons, ravageant nos récoltes, incendiant nos fermes, couvrant nos plaines de leurs goums innombrables.

Dans la Mitidja, un convoi, qui se dirigeait de Bouffarick sur Blidah, fut attaqué près de Beni-Mered. Il tint ferme jusqu'à l'arrivée des spahis qui accouraient, bride abattue, du camp d'Erlon, et l'officier qui les commandait fut seul tué. Au même instant, un autre petit détachement qui allait au camp d'Oued-Lalegh, fut assailli à mi-chemin et massacré en entier ; un seul homme fut trouvé respirant encore au milieu des cadavres mutilés. Le commandant Rafel était attiré dans un guet-apens et assassiné. Deux jours après, un drame plus sanglant que les premiers s'accomplissait à Oued-Lalegh même.

Un détachement, allant à Blidah, tombe dans une embuscade dressée non loin du camp. Les sentinelles ayant donné l'alarme, le commandant de Galand, qui y commandait, envoie une compagnie au secours du détachement attaqué, et cette compagnie n'arrive sur le lieu du combat que pour assister à l'agonie de ses camarades et être massacrée comme eux. Un troisième peloton est encore

lancé et tombe à son tour sous les balles et le yatagan des Arabes.

Ce n'est que, lorsqu'à force de reculer, les combattants se trouvent à portée de fusil du camp, que les ennemis se retirent emportant 144 têtes françaises, comme trophée de leur victoire. C'est ce jour-là que le capitaine Grandchamp, aujourd'hui général, reçut 15 ou 20 coups de yatagan qui sillonnent sa figure dans tous les sens et le rendent si respectable pour tous ceux qui connaissent ses beaux services de guerre et ses charmantes qualités de cœur.

M. de Galand, tout en montrant une bravoure personnelle éclatante, commit, en ces circonstances, la même faute qui devait causer en 1845 la perte de la petite colonne de M. de Montagnac à Sidi-brahim.

S'il avait conduit ses compagnies réunies au secours du détachement attaqué, il aurait sauvé les hommes et fait du mal aux Arabes; tandis qu'en envoyant successivement ces mêmes compagnies par petits pelotons, il les fit détruire les unes après les autres, malgré des prodiges de valeur. C'est à cela qu'il a dû de voir sa carrière bornée au grade de chef

de bataillon, et nous trouvions qu'on avait été très- indulgent envers lui.

Toutes les fermes de la Mitidja étaient ravagées; Baba-Ali était en cendres, les camps de l'Arach, du Fondouck serrés de très-près, Blidah ne pouvait plus communiquer avec ses camps; toute la population de Sahel se réfugiait à Alger; les cavaliers Arabes se montraient à Hussein-Dey et portaient la terreur jusqu'au sein de la métropole.

Dans la province de Constantine, le frère d'Abd-El-Kader et Ben-Salem s'étaient jetés sur la Medjanah, et Achmet Bey accourait du fond du désert.

A l'ouest, les plaines d'Oran et de Mostaganem étaient envahis par 20,000 fanatiques; un cercle de fer et de feu nous étreignait; Abd-El-Kader dut croire son triomphe assuré; ses cavaliers avaient fait manger l'orge à leurs chevaux aux portes d'Hussein-Dey et de Mustapha. La panique était si grande parmi les chefs de l'armée, que l'un d'eux fit couper les grands arbres des abords du fort l'Empereur, pour ne pas gêner la défense de cette place.

En même temps, et comme pour narguer la mauvaise fortune, on chansonnait le maré-

chal sur tous les tons; tant il est vrai que rien ne saurait abattre notre esprit léger et satirique. Il y avait surtout une certaine complainte où, par allusion au massacre du petit convoi du 23e de ligne, on faisait dire au maréchal :

Un fourgon, pas davantage,
Composait tout le convoi,
Pour le mettre en carré, moi
Je me serais mis en nage;
Mais mon gendre, plus profond,
Dit qu'il l'aurait mis en rond.

Or, ce gendre de M. Vallée, c'est M. de Salles, alors lieutenant-colonel d'état-major, et qu'on associait au maréchal, le rendant ainsi solidaire des imprévoyances qui marquèrent cette funeste époque.

Pour faire face aux dangers les plus pressants, le gouverneur-général confia (trop tard, il est vrai), au colonel Changarnier, la mission de couvrir le Sahel avec son régiment, deux escadrons de chasseurs et une section d'artillerie de campagne. Cette colonne se portait rapidement sur tous les points menacés, et sa présence faisait se disperser des nuées d'Arabes. Le chef avait communiqué son ardeur à ses soldats, que rien ne fatiguait, que rien ne rebu-

tait si ce n'est le désappointement de ne pouvoir atteindre cet ennemi que le nombre ne rassurait pas contre notre attitude : il y avait chez tout le monde une sorte d'exaltation que le colonel entretenait avec soin.

Les Arabes, dans une rencontre près de l'Arach, avec un détachement du ...... de ligne, avaient pris un sergent blessé et l'avaient brûlé à la vue des Français. Cet horrible événement, connu de tout le monde, avait rempli nos cœurs d'indignation. M. Changarnier se plaçant au centre de ses bataillons, parla de ce fait dans les termes les plus énergiques, blâmant surtout ceux qui avaient assisté, l'arme au pied, à l'assassinat de leur camarade et s'animant par degrés : « Je jure sur l'honneur, s'écria-t-il, que le 2e léger, commandé comme il est aujourd'hui et comme il le sera si je suis tué, se fera hacher jusqu'au dernier homme, plutôt que de laisser, non pas un soldat, mais une simple courroie de sac au pouvoir des Arabes. »

De pareils sentiments répondaient trop aux nôtres pour que nous ne fussions pas électrisés.

Les mois de novembre et de décembre se passèrent en courses continuelles dans la

Mitidja, sans autre résultat que quelques combats autour de Blidah.

Cette ville était très-étroitement bloquée; les bataillons réguliers s'étaient établis sur un plateau au-dessus de Mimich, avec deux pièces d'artillerie dont ils se servaient quelquefois contre la ville, sans grand dommage pour celle-ci. Les Kabyles se tenaient dans les orangeries et les jardins, interceptant toute communication entre les camps; l'Oued-Kébir avait été détourné, et la disette d'eau ajoutait à la gravité de la situation. Deux fois le colonel Changarnier était allé rétablir le cours du torrent, et chaque fois, cette opération nous avait coûté nombre de morts et de blessés. Les garnisons des camps et de la ville profitaient de notre présence pour remplir d'eau tous les récipients possibles et jusqu'à leurs fossés, sachant bien qu'à notre départ, l'Oued-Kébir serait de nouveau détourné. Enfin les vivres vinrent à manquer, et le maréchal résolut de jeter un convoi dans le grand camp et dans Blidah, le petit camp ayant déjà été abandonné.

Une colonne fut réunie à Bouffarick le 30 décembre. Elle se composait des 2e, 17e, légers, du 23e de ligne, du 1er chasseurs d'Afri-

que et d'une demi-batterie d'artillerie. Le maréchal la commandait en personne, ayant sous ses ordres le général Rostolan. De grands approvisionnements étaient en même temps rassemblés sur ce point.

Le maréchal fit preuve dans cette circonstance de prudence et d'habileté. Prévoyant qu'il n'arriverait pas à Blidah sans avoir quelque rude combat à soutenir, il laissa le convoi à Bouffarick afin de n'en être pas embarrassé, se disant que s'il parvenait à frapper un coup bien vigoureux, il dégagerait ses communications, au moins pour quelque temps.

Le 31 décembre, il se mit donc en route; et faisant un détour, pour se tenir constamment en plaine, il se dirigea sur Oued-Lalegh. Nous n'étions pas hors de portée de canon de Bouffarick, que 1,500 à 2,000 cavaliers se montrèrent, engageant avec nos flanqueurs et notre arrière-garde une de ces fusillades pour lesquelles ils ont tant de goût. Suivant notre mauvaise habitude, on leur avait opposé une ligne de chasseurs d'Afrique; mais voyant que sans leur faire le moindre mal, ils nous mettaient bon nombre de chevaux hors de combat, le gouverneur

envoya le 17e léger à l'arrière-garde, inaugurant ainsi un système qui devait se développer plus tard d'une manière avantageuse. Le régiment de chasseurs fut placé en colonne à une certaine distance sur le flanc gauche. Continuant à marcher dans cet ordre, nous dépassâmes Oued-Lalgeh, d'où, faisant tête de colonne à gauche, nous nous dirigeâmes droit sur le camp.

Nous étions près de la rive droite de l'ancien lit de l'Oued–Kébir, lorsque nous vîmes devant nous une troupe d'infanterie formée en carré. M. Leflo, qui commandait les voltigeurs d'extrême avant-garde, courut en toute hâte en prévenir le colonel. Celui-ci, se portant en avant, crut, à première vue, que c'était la garnison du grand camp, venue à notre rencontre; mais l'erreur ne pouvait pas durer longtemps; il y avait trois drapeaux de diverses couleurs : c'étaient les trois bataillons de réguliers, descendus des hauteurs de Mimich pour nous barrer le passage. Déjà les goums nous serraient de plus près et tout annonçait une chaude affaire. Le colonel Changarnier galopa vers le maréchal et lui rendit compte de ce qui se passait. Celui–ci, après avoir reconnu la position, la force et

l'ordre de bataille des réguliers, faisait avancer la section d'artillerie de campagne pour les canonner, lorsque M. Changarnier, qui craignait de manquer une si belle occasion de combattre, lui représenta que ces bataillons allaient prendre la fuite aux premiers obus qu'ils recevraient, et le supplia de lui permettre de les charger avec son régiment. Il insista tellement, que l'autorisation lui en fut accordée.

Aussitôt, faisant former les divisions et serrer à demi-distance, il s'adresse à nous pour nous annoncer l'honneur qui nous est fait et dont il sait que nous nous rendrons dignes. Puis, l'arme sur l'épaule droite, nous marchons à l'ennemi. Celui-ci nous attend de pied ferme et n'ouvre son feu que lorsque notre tête de colonne est déjà sur la berge opposée à la sienne. Alors la charge retentit, et nous prenons le pas gymnastique. Le maréchal avait mis l'épée à la main; le général Rostolan galopant sur le flanc gauche du régiment, s'évertuait à nous crier : « De l'ordre mes amis! de l'ordre ! la cavalerie va nous charger! On faisait fi de cette cavalerie; on ne voyait que les réguliers. Bientôt la face du carré que nous abordions était enfoncée à coups de

baïonnette, et le désordre jeté dans les rangs des trois bataillons de l'émir.

Au même instant, le colonel Bourjoly, instruit par la fusillade de ce qui se passait en avant, fait prendre le galop à son régiment; et tournant notre colonne ainsi que le carré des réguliers, il charge la face opposée à celle que nous avions abordée. Rien ne peut résister à ce terrible choc; tout fuit à la débandade, jetant armes, bagages et jusqu'aux souliers, pour ne s'arrêter qu'au delà de la Chiffa. Si le colonel Bourjoly ne s'était pas laissé emporter par son ardeur, et si, au lieu de charger en colonne, il avait déployé son régiment, pas un homme ne se serait échappé de ces trois bataillons réguliers. Ce fut l'origine d'une grande animosité entre MM. Changarnier et Bourjoly, animosité qui finit par un cartel, comme je le raconterai en son lieu.

Pendant que nous dispersions cette infanterie, les cavaliers Arabes s'étaient arrêtés suspendant leur feu et demeurant spectateurs stupéfaits de la destruction d'une troupe qu'ils croyaient invincible. Une section d'artillerie, travers ant le ravin presque en même temps que nous, se mit aussitôt en batterie et envoya, coup sur coup, sept à huit volées de mi-

traille à moitié distance, sur ces groupes qui s'enfuirent à bride abattue.

Ce fut une grande joie pour le gouverneur et pour l'Algérie que ce combat du 31 décembre 1839. Depuis deux mois, on vivait dans une telle terreur, qu'un coup pareil était seul capable de relever les esprits. On trouva sur le terrain 400 cadavres, trois petites pièces d'artillerie, trois drapeaux, des caisses de tambour, et une très-grande quantité de fusils. Le sol était couvert des souliers des fuyards, ce qui prêtait aux mille plaisanteries de la colonne. On se félicitait, on se serrait la main, cavaliers et fantassins s'embrassaient au lieu de se jalouser comme le faisaient malheureusement les chefs de corps. Le maréchal était heureux et fier de cette belle journée, et les garnisons qui, depuis huit jours, n'avaient que de l'eau croupie à boire, nous regardaient comme leurs libérateurs.

Le 1er janvier 1840, le convoi arrivait tranquillement à Blidah par la route de Méred, et la colonne se rendait à Koléa, avec le maréchal. Nous y trouvâmes nos amis les zouaves, qui, du haut de leurs parapets, avaient été témoins du combat de la veille et trépignaient de ne pas en avoir eu leur part. Quel-

ques jours après, le colonel Changarnier faisait un nouveau convoi sur Blidah, et le régiment restait au camp supérieur pour l'occuper.

Notre séjour à ce camp fut une longue suite de combats journaliers, dans lesquels le courage individuel joua un plus grand rôle que la tactique et la stratégie.

Les réguliers, après s'être réorganisés, avaient établi de nouveau leur camp au-dessus de Mimich. Nous les voyions tous les jours faire l'exercice, et nous entendions même les batteries de leurs tambours. Les Kabyles s'étaient glissés en grand nombre dans les orangeries, de sorte que nous étions tout aussi bloqués qu'avant le 31 décembre 1839, et que nous ne pouvions pas communiquer avec le 24ᵉ de ligne enfermé dans Blidah sous les ordres du général Duvivier, de qui dépendait également notre camp.

Nous connaissions déjà M. Duvivier, et nous savions que personne n'était plus capable que lui d'améliorer une si fâcheuse position. Il paraissait avoir été taillé tout exprès pour les difficultés à vaincre. Bone et Guelmah avaient mis en relief son instruction, sa capacité militaire, son courage et surtout son

inébranlable fermeté au milieu des maladies, des souffrances et des privations de toute espèce; Blidah et Médéah devaient devenir pour lui d'honorables prisons où il déploierait toutes les ressources de son génie et de son grand cœur. La hardiesse et la nouveauté de ses conceptions le faisaient redouter dans ces régions élevées où l'on aime tant la routine; mais, tout en repoussant ses plans, ou en les laissant mourir dans les cartons ministériels, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître la lucidité et la vigueur de l'esprit qui les avait conçus. Les troupes avaient en lui la plus grande confiance, parce que les soldats aiment par-dessus tout le courage, le dévouement, l'intelligence, et que ces qualités brillaient d'un vif éclat chez notre général.

La première opération de M. Duvivier fut d'assurer le cours de l'Oued-Kébir dont les eaux arrosaient la ville et le camp. Les réguliers descendirent pour s'y opposer, et un combat acharné se livra dans le lit de la rivière. Notre mitraille faisait d'énormes trouées dans les rangs des ennemis ; ils voulaient fuir, mais leurs officiers les ramenaient à la charge à coups de bâton. Quoique sans cesse repous-

sés avec d'énormes pertes, ils ne regagnèrent leurs positions sur Mimich, que lorsque, notre opération terminée, nous reprîmes nous-mêmes la route du camp. Cette partie si importante gagnée, il fallut rétablir les communications entre la ville et le camp : et, pour cela, chasser les Kabyles de leurs innombrables embuscades.

Il devint donc indispensable de percer des routes stratégiques entre ces deux points ; conséquemment, d'abattre grand nombre d'orangers et tous ces petits murs de clôture dont l'ennemi tirait un si terrible parti contre nous. J'ai entendu bien souvent, depuis cette époque, de braves gens se récrier contre le vandalisme du général Duvivier dans cette circonstance. Comment ! avoir détruit tant de jolis petits jardins, avoir coupé deux ou trois mille orangers ! Il est vrai que tous ces phraseurs passaient leur journée à respirer la brise de mer, paisiblement assis sous les galeries des cafés d'Alger, tandis que nous souffrions la faim, la chaleur, la soif à Blidah, et que chaque tonne d'eau qui entrait dans la ville nous coûtait un litre de notre sang. Plus d'une mère, en France, eût désiré que ce vandalisme eût été accompli dès les premiers

jours de l'occupation de Blidah, et a regretté, avec des larmes, que le mur ou l'oranger d'où est parti le coup de feu qui a tué son fils, ne fût pas abattu depuis longtemps.

Je ne sais si le général prévoyait ces clabauderies aussi niaises qu'égoïstes, mais, dans tous les cas, il n'en tint aucun compte, et il eut raison. Le proje t arrêté, on le mit sur le champ à exécution.

Tous les matins, la soupe était mangée de très-bonne heure, et quatre bataillons sortaient : deux du camp et deux autres de la ville. La moitié étaient en armes, les autres portaient des outils de travail. Les premiers avaient un combat à livrer en débouchant des glacis. Les Arabes, parfaitement embusqués, les accueillaient par une fusillade toujours meurtrière. Tous les murs étaient percés de petits trous leur servant d'embrasures, de sorte que nous étions obligés d'enlever ces défenses au pas de course et à la baïonnette. Quand tout le terrain était ainsi déblayé, les bataillons de travail se mettaient à l'œuvre, et les combattants prenaient position tout au tour, sans cesser de tirailler de la journée. C'était un métier que rendaient bien rude et bien difficile la nature du terrain et l'adresse des Arabes.

Nous en avons trouvé jusque dans les arbres; et un, entre autres, qui, perché sur un grand oranger, indiquait aux siens tous nos mouvements, en jetant des oranges à droite et à gauche suivant que nous arrivions par tel ou tel autre de ces côtés.

Nos voies stratégiques assurées par le percement des orangeries et la destruction de tous les murs, nous eûmes un peu plus de repos ; mais il ne se passait pas trois jours que quelque escarmouche n'eût lieu, soit contre les Kabyles, soit contre les réguliers, soit contre les cavaliers qui bloquaient notre camp du côté de la plaine. Elles nous coûtaient toujours quelques hommes, et l'une d'elles nous fit perdre un capitaine de voltigeurs, M. Bouisset, jeune vaillant officier auquel un brillant avenir paraissait réservé.

L'audace des Hadjoutes était vraiment remarquable, et nous tenait constamment en éveil. Un jour, au moment de la soupe du matin, des coups de feu se font entendre : les sentinelles crient aux armes. nous jetons nos cuillers, et du parapet, nous voyons notre troupeau enlevé par des cavaliers. Se glissant très-adroitement dans le lit de l'Oued-Kébir, dont les berges sont généralement assez éle-

vées, ils étaient parvenus jusqu'aux glacis sur lesquels paissaient nos quelques bœufs, sous la garde d'un petit poste que la proximité du camp semblait devoir rendre suffisant. Aussitôt on abandonne la soupe; on court aux fusils ; ceux qui sont en simple pantalon ne se donnent même pas le temps de passer leur capote; ils se précipitent par les portes, franchissent les fossés et courent à la poursuite des ravisseurs. Le troupeau est bientôt repris, mais cela ne nous suffit pas : nous donnons une chasse effrénée aux cavaliers qu'on espère atteindre dans les escarpements de la rivière ou dans la montagne. Cependant le colonel était monté à cheval en toute hâte; mais quand il voulut rassembler son régiment, il le vit tout entier en tirailleurs dans la plaine. Il galopa immédiatement vers l'Oued-Kébir, arrêtant en chemin tout ce qu'il pouvait rencontrer faisant sonner la retraite par les clairons. Ce ne fut qu'après un temps assez long, que ceux qui étaient déjà sur la montagne le rejoignirent. Il était pâle de colère; ses lèvres serrées, ses regards pleins de menaces ne nous prédisaient rien de bon, quelques soldats qui lui présentaient des armes de cavaliers tués, furent reçus par des gour-

mades avant-courières de l'orage qui allait fondre sur nous.

Rentrés au camp, nous entendîmes, un quart d'heure après, retentir la marche du régiment, et nous nous rendîmes avec armes et bagages au lieu ordinaire de nos réunions.

L'appel rendu, le colonel fit former le carré et, se plaçant au centre, il nous adressa les reproches les plus vifs et les plus acerbes, dont la péroraison fut des arrêts pour les officiers, et la garde du camp pour les sous-officiers coupables d'avoir dépassé le lit d'Oued-Kébir. Je ne saurais oublier l'ironie avec laquelle le colonel nous disait : « Allez vous vanter de vos exploits ! Comme c'est beau, tout un régiment pour combattre une centaine de mauvais Arabes contre] lesquels j'aurais envoyé une escouade ! J'en rougis pour notre drapeau. » M. Changarnier avait raison, et nous méritions un blâme sévère : ce que nous avions fait était contraire à la discipline et aux bonnes traditions du régiment ; de plus, nous pouvions tomber dans une embuscade ; mais nul de nous n'y avait songé ; et, ette réflexion nous fût-elle venue, elle ne nous eût pas arrêtés, tant était grand

notre mépris pour cet ennemi que nous étions habitués à vaincre partout et toujours.

Dans la journée du 26 décembre 1836, un brick du commerce, le *Frédéric-Adolphe*, capitaine Jouve, fut pris par les calmes à hauteur de Cherchell ; les habitants de cette ville se jetèrent dans des embarcations et se dirigèrent sur le navire arrêté. Le capitaine Jouve, dans l'impossibilité de résister, mit sa chaloupe à la mer et, y étant entré avec son faible équipage, il gagna Alger, pendant que les pirates pillaient et démâtaient son navire.

Le maréchal résolut, dès lors, de punir les habitants de Cherchell et de s'emparer de leur ville. A cet effet, il se rendit au camp de Blidah dans les premiers jours de mars, et se dirigea à travers la plaine, vers la ferme de Bordj-El-Arbah, située au fond de la partie ouest de la Mitidja.

Le même jour, le colonel Lamoricière partait de Koléah avec ses zouaves, pour opérer sa jonction avec nous au point où nous devions bivouaquer. Nous le suivions du regard aux embrasements qui marquaient sa marche à travers le versant méridional du Sahel, tandis qu'il pouvait lui-même calculer, d'après des indices semblables, le chemin que nous

faisions dans la plaine. Cette journée vit la ruine complète des Hadjoutes, qui se dispersèrent devant nous.

Le 13, les deux colonnes réunies franchirent les contre-forts du Chénouan et entrèrent dans la vallée de l'Oued-Nador. Il y eut, sur les collines qui la flanquent, quelques combats dont les zouaves et le 17e léger eurent tout l'honneur. Enfin, le 15 au matin, après avoir franchi l'Oued-Hachem, nous arrivâmes devant Cherchell dans le petit port duquel deux vapeurs étaient venus s'embosser pendant la nuit. La ville était silencieuse, ses portes étaient fermées; on ne voyait pas un seul habitant, et chacun se demandait s'il n'y avait pas quelque piége sous cette morne tranquillité. Le maréchal ne voulant rien donner au hasard, fit tirer quelques coups de canon contre la porte principale qui vola en éclats. La ville était déserte; Abd-El-Kader en avait entraîné les habitants dans les montagnes des Beni-Ménasser.

Nous demeurâmes quelques jours à Cherchell, bivouaquant dans de délicieux jardins, sous de magnifiques ombrages; et pendant qu'on installait une garnison dans la ville, il nous fut permis de la parcourir et de la visiter.

Elle ressemblait à une de nos petites villes de province : les rues en étaient larges, propres et bien percées : la plus grande semblait exclusivement réservée au commerce et présentait, des deux côtés, une longue suite de petites boutiques appartenant à toutes les industries.

La mosquée méritait une attention particulière; elle se composait de trois nefs supportées par une centaine de colonnes de granit, aux chapiteaux habilement sculptés. Tout autour, régnait une cour intérieure plantée de vieux arbres magnifiques, et arrosée par une eau fraîche et limpide qui tantôt jaillissait en fontaine, et tantôt s'élançait en gerbes gracieuses. Toute l'antique Césarée se montre à fleur de terre : un cirque, un forum, des temples, des bains, sont sortis de leur linceul de terre végétale depuis que nous occupons cette ville, et chaque jour, les archéologues et les numismates y font de précieuses découvertes.

Le 19 mars, nous revînmes sur nos pas, et, le 21, nous avions repris nos cantonnements.

Pendant que, dans la Mitidja, nous luttions avec avantage contre la guerre sainte, les autres provinces avaient aussi leur part de gloire et de dangers. Au sud de Constantine

Cheik-El-Arab, ayant appris que Ben-Azous, kalife d'Abd-El-Kader, se trouvait aux environs de Biskara avec un millier de cavaliers et un bataillon régulier, marche contre lui à la tête des tribus qu'il commande, le rencontre à Selsou, et l'attaque avec tant d'impétuosité, qu'il le met en déroute complète, détruit le bataillon régulier, lui prend ses canons, trois drapeaux, tous ses bagages, et envoie cinq cents oreilles droites au général Galbois comme témoignage de sa victoire. Ce fait est d'autant plus remarquable que notre cheik, Ben-Ganah, ne combattait ce jour-là qu'avec ses Arabes, sans le concours de nos troupes.

La province d'Oran se signalait par deux faits d'armes Mazagran et Tem-Salmet, dont le premier est trop connu et le second pas assez. Je ne diminuerai pas la véritable gloire de la 10e compagnie du bataillon d'Afrique, mais je la rétablirai dans ses véritables proportions, en disant que s'il est vrai qu'elle eut à repousser plusieurs attaques des Arabes et qu'elle le fit vaillamment, sans s'effrayer du nombre des assaillants, il est vrai aussi que tout le reste de cette histoire n'est qu'une broderie, bien propre sans doute à

exalter les bons bourgeois de la rue Saint Denis, mais qui nous faisait sourire, nous qui connaissions le fond des choses.

Ce qu'avait fait les 123 hommes de la 10e compagnie du bataillon d'Afrique, dans un fort entouré d'une muraille élevée, des postes de 15 à 50 hommes l'avaient fait cent fois, dans de misérables blokhaus en bois; et il ne faut pas connaître les combats journaliers des avants-postes de Bougie pour glorifier une défense très-honorable certainement, mais néanmoins inférieure à beaucoup d'autres.

En revanche, le combat de Tem-Salmet eut peu de retentissement, et cependant il est, avec la retraite de Constantine et Boudouaou, celui où les hommes montrèrent la plus grande bravoure unie à la constance la plus inébranlable.

Bou-Hamedi, kalife de Tlemcem, pour Abd-El-Kader, dirigeait l'invasion de la province d'Oran. Il parvint sans beaucoup de peine, à enlever les troupeaux des Douars et des Smala que la rapidité de sa marche surprit dans cette inconcevable sécurité dans laquelle nous nous obstinions.

Averti de ce coup de main exécuté sur nos

fidèles alliés, le colonel Yussuf, qui commandait à Méserghin, se porta à la rencontre de l'ennemi avec ses spahis et quatre compagnies de 1er de ligne, sous les ordres du commandant Mermet.

Il eut bientôt repris le troupeau ; mais, s'acharnant à la poursuite de Bon-Hamedi, il tomba dans une embuscade que celui-ci lui avait tendue aux gorges de Tem-Salmet. Le colonel, avec le coup d'œil qui le caractérise, comprit bientôt le piége ; et n'étant pas encore engagé trop avant dans le défilé, fit demi-tour pour gagner Méserghin. 8,000 cavaliers ennemis ne lui en laissèrent pas le temps ; et, se ruant vigoureusement sur sa petite colonne, ils en compromirent l'infanterie, qui était presque toute déployée en tirailleurs.

Pour donner à la colonne le temps de se reformer, un escadron de 60 spahis, sous les ordres du capitaine de Montebello, fut lancé contre un millier de cavaliers et soutint la lutte pendant que l'infanterie se ralliait en carré. Alors on vit se renouveler la manœuvre du 2e léger à la retraite de Constantine. Le cercle des Arabes se serra autour de cette petite troupe et recula en désordre sous un

feu de deux rangs des mieux nourris; il se resserra encore et s'élargit de nouveau sous la fusillade qui partait des quatre faces du carré jonchant le sol de cadavres ennemis. Sans se laisser entraîner, sans montrer la moindre hésitation, cette poignée de braves qu'animait un chef vigoureux, reculait à pas lents vers Méserghin, lorsqu'arrivèrent enfin les secours que le colonel avait demandés à Oran. Les chasseurs et les spahis chargèrent vaillamment, tandis que l'infanterie reprenait l'offensive et bientôt Bou-Hamedi s'enfuyait dans le plus grand désordre, laissant quatre cents des siens dans les gorges à jamais illustres de Tem-Salmet.

CHAPITRE XIII

—

Campagne de 1840. — MM. de Bourjoly et Changarnier. Le général Bedeau.

Telle était la situation de l'Algérie, lorsque s'ouvrit la campagne de 1840, campagne ayant pour but de jeter Abd-el-Kader au delà de l'Atlas et d'occuper d'une manière définitive Médéah et Milianah.

Dès que les plans du maréchal furent adoptés par le gouvernement, le duc d'Orléans, fidèle à ses nobles principes, revint au milieu de nous, accompagné de son frère le duc d'Aumale, alors chef de bataillon au 4e léger.

Ils étaient suivis d'un renfort de 6,000 hommes dont mille ou douze cents cavaliers; le bataillon de chasseurs récemment créé à

Vincennes, venait aussi faire ses premières armes.

La réunion de l'armée eut lieu à Bouffarick et à Blidah, et les princes restèrent quelques jours dans ces deux camps. C'est là que furent adoptées la tente-abri et la demi-couverture. Je note ce jour parmi les meilleurs pour l'armée ; car c'est à partir de cette époque qu'on a vu la maladie et la mortalité diminuer sensiblement dans nos rangs, et devenir ce qu'elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire aussi peu considérables que dans bien des garnisons de France.

Jusqu'alors, nous portions bien un sac de campement servant à mille usages et dans lequel nous nous glissions la nuit, s'il n'était pas trop mouillé, mais personne ne se serait avisé de le découdre pour s'en faire un abri ; si quelques hommes, plus intelligents et plus audacieux que leurs camarades, ne s'étaient risqués à le faire. Les officiers voyant cela sans rien dire, on s'encouragea de leur silence, et dans tous les régiments, on vit bientôt s'élever une foule de petites tentes où le sac jouait le rôle de ce meuble appelé *turban*, que les zouaves emploient tour à tour comme coiffure, comme habillement, comme corde à puits,

comme lien pour les bœufs de razzia et comme filet pour la pêche.

Le duc d'Orléans fut frappé du parti qu'on pouvait tirer du sac de campement, et ordonna que le lendemain, chaque corps lui présenterait un modèle de tente.

A l'heure du rapport, tous ces abris étaient dressés devant le quartier général, et, après avoir été bien examiné, le modèle des chasseurs de Vincennes fut adopté.

Voilà donc la fameuse tente-abri inventée et faisant son chemin sous un auguste patronage. Des instructions furent données dans tous les corps; les tailleurs des compagnies se mirent à l'œuvre; les hommes se munirent de petits piquets et de bâtons, et l'on n'eut plus qu'à perfectionner.

La demi-couverture eut une origine à peu près semblable.

Le prince vit un jour parmi les punitions graves qui lui étaient soumises, comme général de division, celle d'un sergent du 17e léger, auquel 15 jours de garde de camp avaient été infligés pour avoir coupé sa couverture en deux. Etonné qu'un sous-officier eût commis une pareille faute, le prince vou-

lut l'interroger. Le sergent lui expliqua que la couverture avait tous les inconvénients du volume et du poids, sans offrir un abri plus utile que si elle était plus petite; que convaincu qu'une moitié de couverture lui rendrait la nuit, le même service qu'une grande, tout en le chargeant moins le jour, il avait coupé la sienne en deux, ce qui lui avait attiré la sévérité de son colonel. Le prince se fit apporter la demi-couverture, la fit rouler sur le sac et en sautoir, puis un homme étant couché, il l'en fit envelopper; et, frappé de tout ce qu'elle avait d'avantageux, il en rendit compte au maréchal. Celui-ci fit répéter l'expérience devant lui, et, une heure après, un ordre de l'armée prescrivait qu'une moitié des couvertures serait retirée dans les compagnies, et que l'autre moitié serait coupée en deux, pour être ainsi distribuée aux hommes. J'avais raison de dire, dans un chapitre précédent, que les améliorations qui se sont succédées dans l'armée, sont dues à l'initiative des soldats. Lorsque le prince proposa au maréchal cette mesure, si utile à l'armée, l'intendant, qui était présent à la délibération, s'effraya de sa responsabilité.... Mais le duc d'Orléans coupa court à toute

objection en déclarant qu'il payerait au besoin les couvertures coupées.

Maintenant vienne le café de distribution et nous voyagerons daus tous les pays et par tous les temps, sans avoir à subir les pertes cruelles qui marquèrent les dix premières années de notre occupation.

J'ai entendu attribuer au maréchal Bugeaud le mérite de ces innovations; celle du café lui appartient ainsi que beaucoup d'autres que je me plairai à désigner; mais la tente-abri et la demi-couverture datent du mois d'avril 1840, elles sont dues aux circonstances que je viens de relater et qu'un prince, judicieux et plein de sollicitude pour l'armée, sut comprendre et utiliser.

De Bouffarick, nous nous rendîmes à Blidah où toute l'armée se trouva bientôt réunie au nombre de neuf à dix mille hommes. Pendant les quelques jours employés par le maréchal à terminer les préparatifs de l'entrée en campagne, éclata la querelle entre MM. de Bourjoly et Changarnier.

J'ai dit au chapitre précédent, en parlant du combat du 31 décembre à Oued-Lalegh, le rôle qu'y avaient joué l'infanterie et la cavalerie; et j'ai ajouté que ce fut l'origine d'une

grande animosité entre les deux colonels du 2e léger et du 1er chasseurs.

Nous connaissons déjà M. Changarnier; nous ne parlerons conséquemment que de M. de Bourjoly, pour dire de lui que c'était un homme de cœur et d'esprit, à qui des travers de caractère attirèrent de nombreuses inimitiés, tout en le faisant mal juger. Il commandait dignement le meilleur corps de cavalerie qu'on put trouver, de même que M. Changarnier était à la tête d'un régiment qui avait de bons services de guerre. Chacun d'eux voulait pour son régiment la plus grande part de gloire. Les lauriers de M. Changarnier empêchaient M. de Bourjoly de dormir et réciproquement. Ils auraient voulu l'un et l'autre agir toujours seuls, et c'est ce sentiment qui poussa le colonel du 2e chasseurs à se jeter à corps perdu sur les réguliers, qu'il eût pu enlever jusqu'au dernier homme s'il s'était donné le temps de réfléchir.

Dans son rapport officiel, M. le maréchal Vallée donna l'honneur de la journée au 2e léger, sans taire, toutefois, la part très-grande qu'y avait prise le 1er chasseurs. Ce rapport excita tellement la susceptibilité de M. de Bour-

joly, qu'il en perdit toute prudence au point de publier dans le journal *la Sentinelle de l'Armée*, une lettre où, faisant la critique du rapport officiel, il revendiquait pour lui seul la déroute des réguliers d'Abd-el-Kader. Je me souviens d'un passage de cette lettre où il disait à peu près ceci : «A qui peut-on faire «croire que des fantassins puissent arriver «en même temps que des cavaliers à un but «donné? » Personne, colonel, si cavaliers et fantassins partent en même temps d'un même point; à tout le monde si les fantassins partent avant les cavaliers et s'ils n'ont que 100 mètres en ligne droite à parcourir au pas gymnastique, tandis que les cavaliers auront à suivre une courbe de 2 à 3,000 mètres, ainsi que la chose se passa ce jour-là. Tout le monde connaît la fable du *Lièvre et de la Tortue*.

Ce qu'avait de mieux à faire M. Changarnier dans cette circonstance, c'était de laisser son rival se compromettre par cette protestation contraire aux bienséances et à l'esprit militaire; mais c'eût été demander trop de prudence au colonel du 2e léger; au lieu de laisser juger des choses par le bon sens public, il écrivit à M. de Bourjoly. Sans connaître ce qu'il lui

dit, j'ai lieu de croire que ce n'était rien d'aimable ni même de conciliant; une réponse suivit cette lettre et une polémique aigre, acerbe, violente se trouvait engagée entre les deux colonels, lorsque les événements de la guerre les mirent en présence à Blidah. Charmante occasion de mettre l'épée à la main dans un duel, et ces Messieurs se gardèrent de la laisser èchapper. Rendez-vous fut pris; et déjà l'on allait sur le terrain, lorsque le prince, instruit de ce qui se passait, envoya en toute hâte un de ses généraux à ces Messieurs, avec l'ordre de se rendre au quartier général. Là, il leur reprocha cette conduite si peu convenable : il leur représenta les suites funestes que leur exemple pouvait avoir dans leurs régiments respectifs, et leur fit sentir combien ils étaient coupables d'aller exposer dans un combat singulier une vie qu'ils devaient à leur pays.

L'histoire ne dit pas s'il les fit se donner la main en gage d'amitié, mais si cette formalité fut remplie, ce ne fut que par déférence pour le prince, car les deux antagonistes se séparèrent en se promettant bien de saisir la première occasion de se battre. Heureusement qu'ils furent nommés généraux à la

même époque, et que leur nouvelle dignité, en leur imposant des devoirs considérables, leur fit comprendre le ridicule auquel ils s'exposaient. Je n'ai pas ouï dire qu'une autre rencontre eût eu lieu.

Ce qu'il y avait de plus heureux et de plus singulier dans tout cela, c'était l'union parfaite qui régnait entre les soldats et surtout entre les sous-officiers des deux corps. Pendant que nos deux colonels ne songeaient qu'à se couper la gorge, nous ne pensions, nous, qu'à passer gaiement les quelques jours de repos qui précédaient l'ouverture d'une campagne rude et périlleuse.

Le 27 avril, nous quittâmes Blidah, nous dirigeant sur les bois de Kharésas. La division du prince, dont le 2e léger faisait partie, devait s'établir à la pointe du lac Alloulah, tandis que les autres divisions pénétreraient dans les bois par la partie sud, et que le colonel Lamoricière, venant de Koléah avec les zouaves et le 3e léger, y entrerait par le nord. On espérait trouver les Hadjoutes dans la forêt : mais ils l'avaient abandonnée, et tout se borna à l'incendie de quelques douars.

L'armée s'établit pour le bivouac : la division d'Orléans en avant, conformément à

l'ordre de marche, derrière nous était le lac Alloulah; et, devant notre front, se dressait le camp de l'ennemi dont les tentes occupaient les hauteurs de l'Afroum, compris entre l'Oued-Ger et le Bou-Roumi. Notre campement était établi, notre soupe à demi faite, lorsqu'à quatre heures du soir, les avant-postes signalèrent l'ennemi. Une grande ligne de cavalerie sous les ordres de M. Barrack s'avançant au pas et dans un ordre parfait, venait s'arrêter à grande portée de canons de nos avant-postes.

Le maréchal ordonna de lever le camp et de marcher à l'ennemi; on renversa les marmites, et, en moins d'un quart d'heure, toute l'armée s'ébranlait en ordre de bataille, par bataillons en masse. L'ennemi ne bougeait pas; le maréchal eut l'idée de le canonner, mais le prince le pria de n'en rien faire, dans la conviction que M. Barrack voulait sérieusement combattre. Le drapeau du 2e léger fut tiré de son étui et déployé pour la fête qui se préparait. L'ordre de bataille était imposant; les échelons conservaient leurs distances tout en marchant d'une allure décidée. Une particularité nous charma : ce fut de voir les officiers étrangers qui, au nombre de douze ou

quinze, suivaient nos opérations, se réunir en un peloton, et, le sabre à la main, se placer derrière le prince sous les ordres de l'un d'entre eux. M. Barrack nous laisse approcher à portée de fusil, puis faisant tout à coup demi-tour, il se met en retraite vers les gorges de l'Oued-Ger et celles du Bou-Roumi.

Quel désappointement pour nous tous !

« Allez vite, dit le prince, ordonner à la cavalerie de charger de manière à les couper de l'Oued-Ger. » Et, se retournant en même temps, il s'aperçoit que tous ses aides de camp sont en course à droite et à gauche. Il ne lui reste plus qu'un officier d'ordonnance, et c'est son frère, le duc d'Aumale, qui a déjà rassemblé son cheval et va partir. Le duc d'Orléans paraît hésiter, mais il y a tant d'urgence dans la mission et tant d'éloquence dans le regard de son frère, qu'il lui fait signe d'aller, et le jeune chef de bataillon s'élance à fond de train vers notre aile droite où était la cavalerie. Bientôt un nuage de poussière nous apprenait que les chasseurs chargeaient.

Cependant nous avions redoublé de vitesse; nous approchions des montagnes, et la nuit menaçait de nous enlever le prix de notre longue marche, lorsqu'arrivés au pied des

collines sur lesquelles était le camp ennemi, le prince nous fit mettre sac à terre. Dès lors, rien ne pouvait nous arrêter, on gravit les hauteurs malgré la résistance des Arabes, et quand nous fûmes maîtres des positions, il faisait tellement nuit que l'ordre fut donné de bivouaquer, sans soupe, sans feu, sans eau, et cependant nous étions entre deux rivières, et près de la fontaine de l'Afroum. Mais nous ne connaissions pas le pays ; la nuit était obscure, il y avait donc grand danger à s'écarter de son poste. Quelques malheureux d'un régiment de la gauche, ayant voulu descendre au Bou-Roumi, dont ils étaient assez près, furent égorgés par les Arabes.

Tel fut le combat de l'Afroum, où les jambes jouèrent un plus grand rôle que les bras. Nous n'avions que 6 tués et 30 blessés ; mais parmi ces derniers, le brave colonel de chasseurs M. de Miltgen, qui succomba quelques jours après à ses blessures.

Comme le duc d'Orléans demeura constamment à notre tête, je pus observer ses impressions et surtout son inquiétude en ne voyant pas revenir son frère auprès de lui. Au lieu de retourner à l'état-major général, après avoir transmis l'ordre dont il était chargé, le

duc d'Aumale s'était mis à la tête de la cavalerie, botte à botte avec le colonel, et n'avait quitté le combat que lorsque la nuit y avait mis fin.

Le lendemain 28, l'armée se dirigea vers l'ouest de la plaine en suivant le pied de l'Atlas. L'intention du maréchal était alors de commencer ses opérations offensives par la prise de Milianah, et c'est sur cette ville que nous marchions. La division d'Orléans était l'avant-garde. Nous ne vîmes d'abord que quelques goums qui se replièrent devant nous; mais vers midi, toute la cavalerie de l'émir déboucha de l'ouest en bel ordre passant à deux portées de canon de nous et se dirigeant à l'est parallèlement à notre route. L'armée s'arrêta et put examiner à son aise les manœuvres de l'ennemi, pendant que le maréchal réfléchissait. Ces réflexions du chef de l'armée durèrent trop longtemps, car l'émir gagnait du terrain, de sorte que lorsque faisant à droite en bataille, nous commençâmes notre marche à l'ennemi, la tête de celui-ci dépassait déjà le lac Alloula. Notre mouvement était une conversion à droite, dont l'arrière-garde formait le pivot et l'avant-garde l'aile marchante. Ce fut une course vé-

nible que nous eûmes à faire, et on le comprendra si on se figure une ligne de bataille de 10 à 12,000 hommes.

L'ennemi, voyant notre évolution, accéléra sa marche et se jeta partie dans les gorges de l'Oued-Ger et partie vers la Chiffa. La cavalerie et le 17e léger, qui étaient à l'arrière-garde, eurent seuls l'occasion de se battre, et, la nuit arrivant, nous nous retrouvâmes au même point que la veille au soir. Il était évident pour tout le monde qu'une grande faute avait été commise ce jour-là, et qu'Abd-el-Kader avait dû singulièrement compter sur son étoile pour s'aventurer sur un terrain où il pouvait éprouver de grandes pertes. Le simple bon sens disait que, du moment où les Arabes étaient arrivés à hauteur de notre centre, il fallait marcher droit à eux. La moitié de notre cavalerie, alors très-nombreuse, se portant à la tête de leur colonne les eût arrêtés assez longtemps pour permettre à l'infanterie de les joindre et de les jeter dans le lac. Pour cela, il fallait agir avec promptitude tandis qu'on perdit une heure en réflexions et en tâtonnements.

Dans la nuit du 29 au 30, le maréchal apprit que la garnison de Cherchell était atta-

quée par des forces nombreuses, et qu'il fallait toute l'énergie du commandant Cavaignac pour soutenir cette lutte. Il se décida aussitôt à marcher au secours de cette place, sur laquelle il faisait diriger par mer 100,000 rations de vivres et trois bataillons de la division d'Oran, où régnait alors la tranquillité la plus parfaite.

Le 30 Avril, l'armée s'achemina vers Haouch-El-Harba, et elle eut à combattre toute la journée contre cette masse de cavaliers que nous aurions dû écraser la veille. Ces combats donnèrent lieu à une épisode que je ne saurais jamais oublier, car elle commença la fortune militaire d'un homme mort, il y a quelques années, maréchal de France, dans tout l'éclat de la gloire.

Le prince ayant été chargé de protéger le passage de l'Oued-Ger pour la deuxième division et le convoi que l'ennemi menaçait, disposa ses troupes en arrière et à assez grande distance de la rive droite, au lieu dit Haouch-Kodri, laissant un bataillon de la légion étrangère dans le lit de la rivière. Les Arabes arrivèrent par grandes masses sur ce qu'ils ne croyaient pas défendu et d'où ils espéraient nous faire beaucoup de mal; mais le

capitaine Leroy de Saint-Arnaud, qui commandait le bataillon embusqué, avait parfaitement caché tout son monde, ne laissant que les compagnies d'élite déployées et accroupies contre le talus, prêtes à se lever et à faire feu dès que le signal leur en serait donné. Quand l'ennemi fut à demi-portée, le commandement se fit entendre, et, de cette rive en apparence inanimée, partit un feu de deux rangs des mieux nourris. Nous poussâmes tous un hourra, pendant que les Arabes, foudroyés par cette fusillade, tournaient bride et s'enfuyaient emportant bon nombre de morts et de blessés.

Quelques minutes auparavant, un officier de chasseurs de Vincennes recevait une balle qui lui faisait perdre un œil : c'était le capitaine Urich.

Il survint aussi ce jour-là une difficulté, qui dut être soumise à la décision du prince, tant elle était embarrassante.

Un tirailleur ayant tué un de ces cavaliers qui venaient exécuter leurs fantasias à petite portée de nos lignes, le cadavre roula à terre, et le cheval continua sa course en longeant notre colonne de si près, qu'un soldat put facilement le saisir. Or, le voltigeur, qui avait

tué le cavalier, arrivait au même instant et réclamait le cheval comme lui appartenant de droit : le capteur soutenait qu'il était à lui, et les officiers n'osaient pas en décider tant le cas leur paraissait difficile. Le duc d'Orléans, devant qui la cause fut portée en sa qualité de commandant de la division, adjugea le cheval au capteur en vertu des lois de la chasse, et il acheta immédiatement le sujet du litige dont il paya deux fois le prix : au capteur d'abord, puis au voltigeur, de sorte qu'il fit deux heureux au lieu d'un mécontent.

En apprenant notre marche sur Cherchell, les Arabes levèrent le siége de cette ville pour se porter au devant de nous; et lorsque nous fûmes engagés dans les vallées de l'Oued-Nador et de l'Oued-Hachem, Sidi-Embarack et Ben-Salem avaient opéré leur jonction. Ces deux chefs manœuvrèrent avec une vigueur et une entente remarquables. Ils choisirent parfaitement leur terrain pour combattre, en réunissant leurs efforts contre notre flanc gauche que la nature du terrain rendait plus vulnérable. Il y eut là des engagements sérieux dans lesquels M. Changarnier déploya une bravoure qui allait jusqu'à

la témérité. Nos flanqueurs furent si vigoureusement poussés qu'un bataillon dut monter pour les soutenir. Le colonel était à sa tête, se maintenant à cheval dans les rochers et à travers les précipices, lorsque tout le monde devait mettre pied à terre. L'armée avait fait halte, suivant du regard cette ascension et le combat qui en fut la suite. Les princes se trouvaient à la tête de notre bataillon de soutien et nous les entendîmes s'écrier plusieurs fois involontairement : « Que c'est beau ! que c'est beau ! »

Dès qu'il fut parvenu sur le lieu du combat, M. Changarnier rallia les flanqueurs, les ramena lui-même à la charge. Le bataillon se jeta sur les Arabes à la baïonnette, et tout le terrain que nous avions perdu fut recouvré. Cette journée fut meurtrière, car la lutte fut longue et opiniâtre. Il y eut de nombreux combats corps à corps et deux de nos officiers rapportèrent des armes prises sur des ennemis qu'ils avaient tués à coups de sabre.

Nous campâmes à quelque distance de Cherchell sur des hauteurs près du vieil acqueduc. Le convoi fut jeté dans la ville et les bataillons venus d'Oran rallièrent notre colonne. Nous apprîmes alors tout ce que le

commandant Cavaignac et le bataillon d'Afrique avaient fait de beau dans cette lutte de six jours contre un ennemi aussi habile qu'entreprenant. Les avant-postes, en particulier, avaient été le théâtre de magnifiques faits d'armes.

Dans le combat qui avait eu lieu sur notre gauche, et que j'ai essayé de raconter, nous perdîmes un officier dans des circonstances qui nous impressionnèrent tous vivement. C'était un lieutenant, et il commandait cette compagnie de flanqueurs qui, malgré tous ses efforts, devait plier devant un ennemi vingt fois plus nombreux. Quand M. Changarnier arriva sur la crête où le combat avait lieu, il apostropha vivement ces braves gens et surtout leur officier. « Qu'est-ce que cela, Monsieur, lui cria-t-il ? Vous avez donc peur, que vous reculiez ainsi ? » A ces mots, le lieutenant Beugnot s'arrête, la parole expire sur ses lèvres, puis, dans un mouvement convulsif, il se précipite seul en avant et tombe percé de coups.

Cette mort me rappelle celle d'un brave officier de chasseurs à pied nommé Colet, et qui avait été mon camarade de collége à Perpignan. C'était chez les Guechtoula, dans la

division de Tlemcem. Le général Bedeau faisait une expédition et sa colonne avait pour avant-garde une compagnie de chasseurs à pied commandée par Colet. Cette avant-garde arriva devant une kouba (un marabout) et quelques coups de feu lui apprirent qu'elle était occupée.

Chacun sait comment sont construites ces koubas, et l'on n'a pas oublié quelle défense la compagnie Giraud sut trouver dans celle de Sidi-Brahim.

La kouba dont il s'agit ici, avait son mur d'enceinte percé de meurtrières, à chacune desquelles apparaissait un canon de fusil. Colet fait faire halte, examine la position et prévient le général de ce qui se passe. « Que signifie cela, lui répond M. Bedeau d'un air courroucé, vous avez donc peur, que vous vous soyez arrêté? » A ces mots, le malheureux lieutenant éprouve comme un douloureux tressaillement, et, s'élançant aussitôt à la tête de ses hommes, il court à la kouba et reçoit dix blessures dont une seule aurait suffi pour lui donner la mort. Plusieurs chasseurs tombèrent avec leur lieutenant, et le général fut obligé d'employer le canon pour se rendre maître de la kouba.

C'est ainsi que certains généraux ont joué avec l'honneur, je veux dire avec la vie de leurs subordonnés. Ils avaient oublié que toute parole de leur bouche acquiert une immense autorité dans certaines circonstances, et, quoique ceux qui ont causé la mort de Beugnot et de Colet ne passassent pas pour avoir le cœur tendre, ils doivent avoir regretté ces propos injustes, par lesquels deux braves officiers furent tués. Colet était l'unique soutien de sa vieille mère à qui, il aura fallu bien de la vertu pour ne pas maudire le général Bedeau.

Puisque j'ai cité le nom de ce général, disons de suite ce que nous en pensions, tout en ne perdant pas de vue que ces opinions sur nos chefs, sont opinions de soldats, de sous-officiers, d'officiers subalternes: nous ne jugions nos chefs que d'après ce qu'il nous était donné d'en voir et d'en connaître.

M. Bedeau, étant colonel, avait une belle réputation militaire, et possédait l'affection de son régiment. Comment, une fois général, perdit-il, un peu de ces deux choses, c'est ce qui n'est pas trop facile à expliquer. Ayant remarqué que de toutes les entreprises laissées à son initiative, deux ou trois seulement

avaient réussi, tandis que, lorsqu'il manœuvrait en sous-ordre, il accomplissait parfaitement la partie du programme dont on l'avait chargé, nous en avions conclu naturellement qu'il était meilleur subalterne que commandant en chef. Voilà pour le général.

Quant à l'homme, il avait montré dans plusieurs circonstances une si grande sécheresse de cœur, si peu d'intérêt pour ses subordonnés, que ses subordonnés à leur tour, avaient conçu aussi peu d'affection pour lui que de confiance dans sa fortune. Il fut très-bien à Mostaganem, mais il faiblit à Tlemcem. Au lieu d'imposer la soumission anx tribus hostiles, il l'acheta, pour ainsi dire, par toutes sortes de concessions. Sa colonne arrivait-elle sur un de ces territoires qu'on disait soumis, la Djemmah se rendait à notre camp, on parlementait toute la journée, puis, la nuit venue, nos avant-postes étaient fusillés et l'on s'en retournait sans avoir perçu l'impôt et sans avoir puni les agresseurs.

Il est certain que le général faisait au gouverneur un tableau magnifique de sa division, disant que tout y était en paix, tandis que nous recevions des coups de fusil aux portes de Tlemcem. De sa part, jamais de

ces générosités qu'autorise le gouvernement, et qui consistent soit en gratifications aux soldats après de grandes fatigues, soit en secours en argent ou en nature pour les officiers qui perdent leurs effets ou leurs bêtes de somme par quelque accident de guerre. Ainsi, le bruit était généralement répandu qu'il reversait au trésor tout l'argent des fonds secrets, sous la forme d'impôt arabe, tandis que les tribus n'en payaient rien ou fort peu de chose. Ce désaccord entre ses rapports et l'état réel du pays était si flagrant, que lorsqu'en 1844 le général Cavaignac remplaça M. Bedeau à Tlemcem, il crut de son devoir d'en rendre compte au gouverneur-général, en lui exposant le véritable état des choses.

Voici un trait dont la division fut témoin, et qui donnera une idée de cette sécheresse de cœur que je signalais plus haut chez notre général. Dans une de ces courses, toujours pénibles et toujours inutiles, que nous faisions dans les Djafrah, à la poursuite d'Abd-el-Kader, un mulet appartenant aux trois officiers d'une compagnie de zouaves, s'abattit dans des rochers et se cassa la cuisse. C'était pendant la marche; il n'y avait ni

temps ni possibilité d'en acheter un autre, le général seul pouvait sauver les bagages de ces officiers et les tirer d'embarras. Le capitaine, M. de Saint-Pol, courut à lui et lui raconta sa mésaventure : « Qu'est-ce que cela me fait? lui répondit M. Bedeau. — Mais, mon général, ayez la bonté de me faire donner provisoirement un mulet, soit du train, soit du convoi arabe. — Certes pas, Monsieur. — Mais alors comment ferons-nous, nous ne pouvons cependant pas abandonner nos bagages ! — Eh bien ! mettez-les sur votre dos. » Et il continua son chemin. Voilà donc trois officiers qui, après avoir perdu un mulet de 300 francs, étaient condamnés à laisser sur la route leurs cantines, leurs effets, leur fortune, en un mot. Heureusement qu'un capitaine d'artillerie se montra plus généreux que notre chef, et fit charger tout cela sur ses mulets de batterie. C'est ainsi que malgré son intelligence, son savoir et sa bravoure incontestables, le général Bedeau perdait chaque jour les sympathies des troupes, au point qu'il n'y avait pas dans sa division quatre officiers qui se fussent dévoués pour lui. C'était si vrai, que lorsque le général nous quitta, son punch

d'adieu fut plutôt une réunion d'allégresse que de regrets.

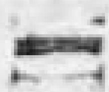
Mais revenons à l'Oued-Hachem dont le général Bedeau nous a éloignés un instant.

Après avoir ravitaillé Cherchell, donné ses instructions, reçu les rapports du commandant Cavaignac et évacué nos blessés par la voie de la mer, le maréchal reprit la route de la Mitidja. Notre marche au retour ne fut qu'une lutte continuelle : de l'aube à la nuit close, nous ne cessions de combattre et de marcher sans nous arrêter pendant la journée. Depuis la soupe du matin, qui se mangeait à la diane, jusqu'à celle du soir, qui n'était prête qu'à dix heures de la nuit, nous étions réduits à grignoter un morceau de biscuit tout en déchirant la cartouche.

Telle était notre vie à cette rude époque.

Après être rentrés dans la Mitidja, nous nous rapprochâmes de la Chiffa, le maréchal ayant appris qu'Abd-El-Kader avait résolu de défendre le col de Mouzaïa, se porta aussitôt sur la ferme de ce nom, d'où il se prépara à forcer ce fameux passage.

CHAPITRE XIV
(1840)



Médéah. — Milianah. — Le col des Mouzaïa.

Nous avons dit au chapitre sixième de ces *Souvenirs*, que le col des Mouzaïa, qu'il fallait franchir pour aller à Médéah, était situé au fond d'un arc de cercle formé par les montagnes, et dont les deux pointes s'avançaient dans la plaine. La route carrossable du maréchal Clauzel serpentait sur le flanc de la partie orientale de cet arc de cercle; et si elle était dominée par des pitons aigus et des crêtes rocheuses, régnant sur cette partie, elle n'avait rien à redouter de la corne occidentale dont elle était séparée par un large et profond ravin. Nous avions donc l'avantage de n'a-

voir à nous occuper que du front du col et de son flanc oriental ; mais cette disposition du terrain laissait également à l'ennemi la faculté de ne pas trop étendre ses troupes et de les concentrer sur certains points que nous devions nécessairement occuper avant le col proprement dit.

Ces points, pour lesquels la nature avait déjà tant fait, Abd-El-Kader les avait fortifiés et garnis de défenseurs. Sur le grand piton qui forme la pointe extrême de l'arête orientale, une redoute ; une autre avait été établie entre celle-ci et le col, une troisième un peu en arrière du petit lac qui se trouve dans l'espèce d'entonnoir formé par les pics principaux de la montagne. Ces trois redoutes étaient reliées par des retranchements qui se flanquaient avec beaucoup d'intelligence. Enfin le col présentait un ouvrage de campagne, armé d'une batterie dont le tir dominait la route et la défendait dans la moitié de son parcours.

Les redoutes étaient occupées par les réguliers. Tous leurs bataillons avaient été appelés des diverses provinces pour concourir à cette opération de guerre, dont l'émir comprenait l'importance. La cavalerie régu-

lière et les goums étaient sur les plateaux en arrière du col. Les contingents kabyles avaient été répandus dans les retranchements, sur les flancs des ouvrages, sur tous les pics, derrière tous les plis de terrain, à tous les tournants de la route, dans les anfractuosités des rochers, dans les précipices transformés en autant d'embuscades où nous devions être écrasés.

De la ferme de Mouzaïa, où nous campions, nous voyions à l'œil nu cette ligne de fortifications dont, à l'aide d'une lunette, on distinguait les détails; et, quand vint la nuit, cette longue couronne de feu, qui embrasait les deux flancs et le fond de la montagne, permettait d'évaluer le nombre des ennemis que nous avions devant nous.

Le maréchal ayant arrêté son plan d'attaque, les ordres pour la journée du lendemain furent communiqués à l'armée.

La cavalerie, les bagages et l'ambulance restaient au camp sous la protection du 48e de ligne; les zouaves et les chasseurs de Vincennes avaient la tête de la colonne sous les ordres de M. de Lamoricière; après lui, venait le général Duvivier avec le 2e léger et le 24e de ligne; puis enfin, les 23e de ligne,

15e et 17e légers, formant ce qu'on appelait la colonne du centre. Le duc d'Orléans avait le commandement de toutes ces troupes.

Tout le monde devait laisser son sac au bivouac et n'emporter que ses cartouches, du biscuit, la ration de viande du matin et son bidon plein d'eau.

La nuit fut employée à ces préparatifs et à plusieurs autres que les circonstances commandaient. Il était évident que l'assaut que nous avions à livrer serait terrible; et si les cœurs étaient fermes à la vue du danger, les esprits en recevaient quelque chose de grave qui contrastait avec la gaieté habituelle aux grandes réunions de soldats.

La soupe du matin fut mangée longtemps avant le jour; chacun s'outilla de son mieux pour porter commodément ses munitions de guerre et de bouche; et, le 12 mai, à l'aube du jour, le mouvement commença.

Au moment de nous mettre en marche, le prince se plaça à la tête du régiment et distribua quelques récompenses arrivées dans la nuit au quartier général. Il décora, entre autres, un jeune et charmant officier, bon, gracieux, doux comme une fille et brave comme un lion. Il attache lui-même la croix

d'honneur sur cette noble poitrine, qui, quelques heures après, devait être percée de balles ennemies.

Pas un coup de fusil ne fut tiré à l'avant-garde pendant la première heure de notre ascension, qui s'opéra en silence et avec toutes les précautions commandées par les circonstances.

Sur une des croupes de la montagne, qui, partant du piton principal, vient finir à la ferme de Mouzaïa, et à moitié distance du col, se trouve un plateau d'une assez grande étendue d'où l'on a, au-dessus de sa tête un piton, à sa droite, la route, et, à sa gauche, un profond ravin. C'est là que furent massés les bataillons de M. de Lamoricière et ceux du général Duvivier, pendant que le mouvement des autres corps se dessinait sur la route.

Ce mouvement était vivement contrarié à l'arrière-garde, et le 17e léger dût y développer toute sa valeur. Les Kaybles le serrèrent de si près que la baïonnette seule put le débarrasser de l'ennemi. C'est dans un de ces retours offensifs que le général Marbot reçut une balle à la cuisse.

L'avant-garde de la colonne du centre s'ar-

rêta un peu au delà du plateau et essuya le feu de la batterie du col, feu insignifiant car on était à une trop grande distance. Cependant, comme ces pièces devaient nécessairement nous faire du mal, dès que nous serions à bonne portée, le maréchal fit avancer contre elles une section de campagne qui, en moins d'un quart d'heure, renversa l'épaulement de la batterie et les pièces elles-mêmes que l'ennemi s'empressa de faire recharger sur les chameaux et transporter sur ses derrières.

Pendant ces combats d'artillerie et d'arrière-garde , les troupes de la première colonne reprenaient haleine et mangeaient leur viande du matin : c'est ce qui a fait donner le nom de *plateau du déjeûner* au lieu où nous étions massés. De ce point, nous entendions les commandements qui se faisaient dans les retranchements arabes ; un instant même, le tambour des réguliers battit aux sergents-majors. Eh bien, Messieurs, nous dit le prince, vous n'allez pas répondre? Alors, un d'entre nous, se trouvant vers la redoute et se servant de ses deux mains comme d'un porte-voix, se met à crier : «Minute, minute, colonel, on y va ! » Et tout le

monde d'éclater de rire à cette saillie. Les préoccupations de la nuit avaient cessé pour faire place à l'enthousiasme; l'odeur de la poudre qui montait de l'arrière-garde et de l'artillerie jusqu'à nous nous remplissait de sa fougueuse ivresse.

Tout étant terminé sur la route, la colonne du centre ayant complété ce qu'on peut appeler la mise en scène, la première colonne s'ébranla en se divisant en deux. M. de Lamoricière prit à droite pour monter à travers bois à l'assaut de la redoute du centre, et le 2ᵉ léger, suivi du 24ᵉ de ligne, se dirigea vers le grand piton.

Dès ce moment, tous les yeux et tous les cœurs étaient tournés de notre côté! Français et Arabes étaient tout entiers à notre attaque de laquelle dépendait le succès de la journée. Sans le piton, le maréchal ne pouvait plus faire un pas en avant; sans le piton, Abd-el-Kader ne pouvait plus tenir au col: c'était donc là que se trouvait la clef du passage; et pour nous le disputer, l'émir y avait placé ses meilleures troupes et réuni des moyens de défense inusités chez les Arabes.

Le 2ᵉ léger n'avait qu'à franchir un petit pli de terrain pour se trouver au milieu de la

bataille; aussi, dès que ces bataillons s'élancèrent en avant, ils furent criblés par la fusillade qui, partant à droite des retranchements, à gauche et en avant des embuscades kabyles, l'entourait d'un cercle mortel. Bien des braves tombèrent à cette décharge : mais on ne s'arrêtait pour relever personne, le 24e qui était de soutien remplissait cette mission.

Le général Duvivier, le colonel Changarnier marchant à la tête de la colonne la guidaient droit au piton ; mais bientôt ils se trouvèrent au pied d'un rocher taillé à pic. Impossible d'aller plus loin. Quelques hommes essayent de monter en s'aidant des fissures que présente le granit, mais ils s'épuisent en vains efforts et doivent renoncer à cette voie. Alors le commandement : à gauche ! se fait entendre, et toute la colonne oblique à gauche, mais trop fortement, car elle se trouva bientôt sur le bord du ravin. Elle se redresse et flotte ainsi pendant quelque temps, sous une grêle de balles. On marche ou plutôt on grimpe, en s'aidant de ses mains et en s'appuyant sur son fusil, jusqu'alors inutile, car on a trop de peine à se maintenir sur l'excessive déclivité de la montagne pour songer à faire feu. Le porte-drapeaux tombe, un sous-

officier saisit l'étendard et roule à terre un instant après ; un troisième ressaisit ce noble emblème et l'élève au-dessus des bataillons. En ce moment, un nuage, tel qu'il s'en forme sur les hautes régions, vient se placer entre les retranchements et nous. Semblables à ces héros de l'Iliade et de l'Enéide que des divinités enveloppaient de nuées pour les protéger, nous marchions, et les coups des réguliers incertains et sans but précis, sifflaient au-dessus de nos têtes sans nous atteindre. Le feu des Kabyles se ralentissait en même temps, car, dans notre fluctuation, nous avions fini par tourner le piton et la redoute que nous prenions ainsi à revers.

Là, eurent lieu des actes éclatants de bravoure ; le jeune M. Guyon, qui avait été décoré le matin par le prince, saute le premier par-dessus le parapet et tombe percé de coups ; son émule, M. Goyon de Beaucorps, qui le suit de près, est frappé mortellement. M. Despré, un des plus vieux soldats du régiment, a le même sort. M. Massot brise son sabre et, s'armant d'une énorme bûche, assomme les réguliers qui l'entourent. L'exemple des officiers, n'est pas perdu ; leur noble trépas n'est pas stérile ; sous-officiers

et soldats nous nous précipitons sur leurs traces, la redoute est envahie, et les réguliers fuient dans la direction du lac pour tenter une dernière résistance, derrière les fortifications qui s'élevaient sur les bords.

Bientôt le drapeau du 2e léger flotte sur le piton; les tambours battent aux champs, les clairons font éclater leurs fanfares annonçant au maréchal et à la colonne du centre la victoire de nos armes.

Le gouverneur général le disait lui-même dans son rapport officiel : « A ce moment, « toutes les poitrines se dilatèrent, soulagées « de l'oppression qui les accablait lorsque, ne « voyant plus nos bataillons, cachés par les « plis de la montagne, on n'entendait que le » roulement de la fusillade arabe à laquelle « pas un coup de fusil français ne répondait, « roulement si formidable qu'on l'entendait « même de Blidah, à 8 lieues de distance.

Les zouaves et les chasseurs de Vincennes n'avaient pas moins bien fait à la redoute du centre. Le terrain moins difficile leur avait permis d'agir avec plus d'ensemble. Aussi, après s'être couchés au commandement de leur chef pour laisser passer la première décharge, coururent-ils d'un seul élan aux

retranchements, qui furent pris en un clin d'œil.

Les deux petites colonnes firent leur jonction à la lisière du bois qui entoure le lac. Bien des poignées de main furent échangées entre les officiers et les soldats; tous avaient la conscience de leur valeur, et personne ne jalousait celle des autres.

Restait la dernière redoute, celle du lac; ce ne fut qu'une course au clocher. Zouaves, chasseurs, soldats du 2e léger, partirent au pas gymnastique, et les défenseurs de l'ouvrage, démoralisés, effrayés des coups qui venaient de les frapper, ne prirent que le temps de décharger leurs armes pour franchir les parapets et se précipiter en fuyant de l'autre côté de la montagne.

Dès que le maréchal avait vu notre drapeau flotter sur le grand piton, il avait fait battre la charge, et la colonne du centre avait marché droit au col. Il était évident que les Arabes, se voyant tournés, ne tiendraient pas sur cette position; aussi, après un simulacre de résistance, Abd-el-Kader l'abandonnait-il en toute hâte, pour aller rallier ses troupes au bois des oliviers.

Quel spectacle plus ravissant et plus tou-

chant à la fois que celui que présentait le col, lorsque la colonne du maréchal y pénétrait par la route et que nos bataillons y descendaient par les crêtes !

Notre grand peintre Horace Vernet l'a rendu avec son admirable talent; et quand il me fut donné de voir son magnifique tableau dans les galeries de Versailles, je crus rajeunir de douze ans, et assister encore à cette scène émouvante. Quelle joie ! quelle orgueil dans tous les regards ! quel enthousiasme dans tous les cœurs ! quelle satisfaction sur le visage du vieux maréchal et des jeunes princes ! Tous les officiers les entouraient, les sous-officiers, les soldats même touchaient leurs vêtements. Ils interrogeaient tout le monde , et tout le monde leur racontait les mille épisodes de cette belle journée.

Les deux princes étaient bien là comme les a représentés le peintre : le duc d'Orléans à cheval, écoutant les Duvivier, les Changarnier, les Lamoricière, les Luzy, les Renault, etc..... Le duc d'Aumale, à pied, appuyé sur le cou du cheval de son frère, et tout attentif aux récits qu'il entendait. Son teint animé, sa cravate dénouée, ses habits couverts de poussière, disaient qu'il avait monté à pied à l'as-

saut du col. Et, en effet, voyant le digne colonel Gueswillier, du 23ᵉ, marcher à la tête de son régiment comme le dernier de ses sous-lieutenants, le jeune prince lui avait offert son cheval par un de ces mouvements du cœur si familiers à ces bons jeunes gens.

Nous avions fait peu de mal à l'ennemi, et nos pertes au contraire étaient considérables. On se l'expliquera facilement si l'on considère que, pendant tout le temps de notre ascension, nous ne pûmes pas riposter au feu des Arabes, tandis que ceux-ci, parfaitement embusqués, tiraient presque à coup sûr. Nous avions pour notre part 150 hommes et 3 officiers hors de combat, et si le chiffre de nos pertes n'était pas plus élevé, nous devions en remercier ce nuage qui nous déroba quelque temps au feu de la redoute. Les réguliers ne laissèrent que quelques cadavres dans leurs retranchements, parce que, dès qu'ils nous y virent rentrer de face et de revers, ils les abandonnèrent précipitamment, sans que nous pussions les poursuivre, fatigués et haletants comme nous l'étions.

Avant de quitter le piton nous enterrâmes MM. Guyon et de Goyon; mais lorsque, quelques jours après, nous revînmes sur ce

point, nous vîmes les fosses ouvertes et près d'elles les cendres d'un grand feu, dans lesquelles on reconnaissait des ossements humains à demi calcinés. Les Arabes avaient déterré ces braves officiers pour brûler leurs cadavres; et nous n'en pûmes plus douter en retrouvant un pied encore chaussé et que nous reconnûmes pour être de M. Guyon.

La journée du 13 fut employée à aller chercher les sacs laissés la veille au camp de la ferme, et à y évacuer nos blessés. Les 14 et 15, on répara les rampes de la route et l'on fit monter l'artillerie de campagne et le convoi. Enfin, le 16, l'armée quitta le col et se dirigea sur Médéah. Il y eut un petit combat au bois des oliviers, dont les Arabes tentèrent de défendre les approches; mais l'avant-garde suffit pour les en déloger, et nous bivouaquâmes sur le terrain où Abd-el-Kader avait campé la veille.

A notre départ du bois des oliviers, le 17 au matin, nous vîmes toutes les crêtes à notre gauche couvertes de réguliers et de Kabyles, pendant que les cavaliers rouges et les goums d'Abd-el-Kader se tenaient hors de portée sur notre droite. La route que nous suivions se rapprochant de la montagne, nos flan-

queurs eurent un engagement de peu d'importance avec les Arabes; enfin nous arrivâmes devant Médéah.

Les abords de la ville étaient couverts d'Arabes, et tout faisait croire à une résistance opiniâtre. Le maréchal prit ses dispositions pour le combat, et nous nous avançâmes sur trois colonnes, précédées par l'artillerie de campagnes. Quelques obus ayant été jetés sur les jardins où nous apercevions le plus de monde, la charge retentit, et nous abordâmes les positions ennemies. Les Arabes firent une décharge de leurs armes et s'enfuirent sur le Nador. Nous entrâmes donc sans résistance dans la ville, que nous trouvâmes abandonnée.

Le maréchal fit camper tout autour de Médéah, et ordonna de préparer l'installation de la garnison qu'il se proposait d'y laisser.

Notre campement était assez bizarrement établi; et il y régnait une telle confusion que les réguliers surent en profiter pour nous causer une chaude alerte.

Ayant remarqué que toute la *cavalerie de France* était massée dans un rentrant formé par l'aqueduc et le mur de la ville; qu'il n'y avait que quelques postes jetés devant elle, au lieu d'une ligne d'infanterie, comme cela

doit se faire, les réguliers vinrent, pendant la nuit, se placer sur les rochers qui dominaient cette partie du campement, et commencèrent une vive fusillade. Je laisse à penser le désordre qu'ils mirent dans cette masse de chevaux et d'hommes surpris ainsi au milieu de la nuit et pendant leur sommeil. Il y eut beaucoup de blessés parmi les uns et les autres. Les cavaliers se sauvaient de leur bivouac, les uns emmenant leurs chevaux, les autres les abandonnant et poussant des cris à augmenter le trouble qui n'existait déjà que trop. Un poste avait été surpris, et l'officier qui le commandait, ayant quitté sa chaussure pour se mettre à son aise, s'était échappé à grand'peine des mains des Arabes en leur laissant ses bottes comme trophée de leur victoire et comme témoignage de sa négligence.

Cependant, dès les premiers coups de fusil, l'infanterie avait pris les armes et attendait les événements, car tout le monde croyait à une attaque générale. Le maréchal, après s'être bien rendu compte de ce qui se passait, envoya deux bataillons sur le point d'où partait la fusillade, et les Arabes se retirèrent pour ne plus revenir.

J'ai été témoin de plusieurs attaques de

nuit et de quelques paniques, et toujours j'ai été frappé de l'influence de l'obscurité sur les hommes les mieux trempés. Cependant je n'ai rien vu de si pitoyable que ce qui se passa cette nuit à Médéah. Des hommes poussant des cris lamentables, des soldats que rien ne pouvait calmer ni retenir, des officiers fuyant à demi nus et se jetant à travers leurs pelotons sans les reconnaître et dans les rangs de l'infanterie sans savoir où ils étaient! Je le répète, c'était triste à voir; et pourtant ces mêmes hommes qui paraissaient fous de frayeur, n'auraient pas hésité à charger seuls vingts cavaliers arabes en plein soleil.

Une garnison composée de génie, d'artillerie et du 23 de ligne, fut laissée à Médéah, ous les ordres du général Duvivier, et nous quittâmes cette ville le 20, à la pointe du jour. Nous retrouvâmes les Arabes dans la même position où nous les avions vus le 17 c'est-à-dire l'infanterie sur les pentes du Nador et la cavalerie dans la plaine.

Après une courte pose au bois des oliviers, nous commençâmes l'ascension du Col, et l'avant-garde reçut l'ordre d'occuper le piton pour protéger le passage de l'armée.

Le mouvement était commencé, la cavalerie avait déjà gravi la moitié du Col, et le convoi suivait doucement les sinuosités de la montée, lorsque les Kabyles et les réguliers attaquèrent vivement l'arrière-garde formée par le 17e léger. Le maréchal arrête aussitôt toute l'infanterie et l'échelonne le long de la route, que la cavalerie et les bagages s'efforcent le plus possible de dégager. Lui-même se place sur un mamelon à mi-côte, près de la grotte dont l'entrée est surmontée d'une croix latine profondément gravée dans le roc.

Les zouaves et le 2e léger, sous les ordres du prince, étaient massés un peu au-dessus des mines de cuivre, ayant à leur droite les ravins qu'ils dominaient, et devant eux le théâtre de la lutte qui venait de s'engager. Cette lutte fut terrible et telle qu'on n'en a pas vu beaucoup de pareilles en Afrique.

Le 17e léger reçut l'infanterie arabe avec sa vigueur habituelle, et il battit lentement en retraite sans se laisser aborder de trop près, lorsque l'émir arriva lui-même à la tête de 3,000 chevaux et vint par sa présence exciter le fanatisme et relever le courage des siens.

Aussitôt les cavaliers rouges mettent pied à terre et s'élancent au fort du combat. Ils

ramènent à la charge les réguliers ébranlés et se portent d'eux-mêmes au premier rang. Jamais je ne vis plus de bravoure : on se battait à portée de pistolet; des cavaliers richement vêtus venait planter leurs drapeaux à dix pas de nos soldats, plusieurs positions furent prises et reprises jusqu'à cinq fois de suite; les blessés des deux côtés, tombés à quelques pas les uns des autres, rampaient, se traînaient pour aller s'achever, et, ne pouvant y parvenir, ramassaient les pierres à portée de leurs mains pour se les jeter.

Le maréchal fit amener deux pièces de montagne sur le piton où il se trouvait, et tirer à mitraille sur les masses arabes, sans cependant arrêter leur acharnement. Tout à coup, deux bataillons de réguliers débouchent de la direction de Milianah, et viennent se mêler au combat, en passant par les ravins au-dessous de nous. Nous frémissions d'impatience en les voyant défiler tranquillement, lorsque en nous laissant tomber sur eux, notre choc devait nécessairement les écraser. Deux fois le prince demanda au gouverneur de nous faire descendre pour prendre l'ennemi à revers, ainsi que le dictait la raison ; M. Vallée s'y refusa toujours. Il gardait six ba-

taillons inactifs derrière lui, tandis qu'on écrasait les trois qui formaient l'arrière-garde. Oh! qu'une vigoureuse charge à la baïonnette eût été une belle chose ! Mais le maréchal était trop artilleur pour comprendre l'utilité et les avantages de ce genre de combat. Debout près de ses canons, au milieu des balles dont quelques-unes avaient atteint son état-major, il se bornait à diriger le tir de ses canonniers, prolongeant ainsi une lutte qu'il aurait pu terminer promptement et de manière à en dégoûter pour longtemps notre ennemi.

Cependant les nombreux blessés qui passaient sous ses yeux, les vides qu'il remarquait dans les rangs du 17e et sans doute aussi le jour qui touchait à sa fin, le décidèrent à envoyer les zouaves à l'arrière-garde. Aussitôt les deux bataillons de ce corps, ayant à leur tête le colonel de Lamoricière et les commandants Renault et Regnaud se portent sur notre dernière ligne. Ils ouvrent d'abord une fusillade serrée et meurtrière; puis, sans attendre les ordres du maréchal, il s'élancent contre les réguliers, qu'il font plier sous leurs baïonnettes. Il y eut de nombreux combats corps à corps, et nous vîmes un zouave, uttant contre deux réguliers, rouler au fond

d'un précipice; nous poussâmes un cri involontaire, et nous sondions du regard la profondeur du trou dans lequel avaient disparu les trois combattants, lorsque nous vîmes le zouave remonter seul : il avait tué ses deux adversaires.

Le colonel Bedeau, au lieu de se retirer à l'arrivée des troupes chargées de le relever, avait lancé son régiment en même temps que M. Lamoricière ses zouaves; et Abd-el-Kader, brisé par cette attaque furieuse, mais tardive, avait dû quitter le bois des oliviers pour rallier ses bataillons sur le Nador.

Le 17e léger fut admirable de constance et de bravoure; mais le héros de la journée fut le colonel Bedeau. Le visage inondé du sang qui s'échappait d'une blessure au nez, on le voyait, le sabre à la main, courir d'un mamelon à un autre, soutenir le moral de ses hommes, que la supériorité numérique de l'ennemi pouvait ébranler, se multiplier, porter partout l'influence de son courage et ne se retirer qu'après s'être bien assuré que pas un blessé, pas un cadavre ne restait sur le terrain.

A la nuit seulement, ces braves bataillons arrivèrent au col, et nous pûmes juger de l'étendue de nos pertes. Nous avions 142 tués,

213 blessés presque tous mortellement. De son côté, Abd-el-Kader avait eu 1500 hommes hors de combat.

J'avais donc raison de dire que l'affaire du 20 mai au bois des oliviers avait été des plus meurtrières. Si elle nous remplissait d'admiration pour les braves qui y avaient pris une part si sanglante, nous ressentions comme une douloureuse stupéfaction des fausses manœuvres du général en chef et de l'obstination avec laquelle il avait fermé l'oreille à de sages et habiles représentations. Le maréchal dut faire d'amères réflexions sur le combat du bois des oliviers; mais elles furent sans résultat, car nous le verrons, le 15 juin, retomber dans les mêmes erreurs et, malgré sa grande science militaire, faire douter de son intelligence de la guerre.

Le 21, nous descendions du col au camp de la ferme sans être inquiétés, tant à cause du découragement que le combat de la veille avait dû répandre parmi les Arabes, que des dispositions prises pour assurer notre retraite.

Le 23, toutes les troupes avaient repris leurs positions dans les villes et dans les camps; et, le 27, les deux princes s'embarquaient pour rentrer en France. Le plus jeune

devait revenir en Algérie pour y gagner tous les cœurs et une renommée que 13 ans d'exil n'ont pu affaiblir, mais l'aîné devait bientôt être ravi à l'affection de l'armée par une douloureuse catastrophe.

Dieu, dont les décrets éternels sont à peine compris des hommes, même après leur accomplissement, le rappela à lui, comme le seul obstacle à la révolution qui devait quelques années plus tard, arracher cette noble famille du sol de la France et la disperser aux quatre vents du ciel.

CHAPITRE XV

—

Milianah (manque de prévoyance).

Après quelques jours de repos laissés aux troupes, le maréchal réunit une colonne de 10,000 hommes à Blidah, afin de marcher sur Milianah, dont l'occupation entrait dans son plan de campagne. Cette colonne partit de Blidah le 3 juin, se dirigeant à l'ouest, à travers le pays des Beni-Menah. Le 6, elle entra dans la montagne et eut un engagement sérieux à Caroubet-el-Ouseri.

Tous les Kabyles de ces contrées s'y étaient rassemblés et purent, grâce aux difficultés du terrain et à la justesse de leur tir, faire beaucoup de mal à l'arrière-garde, tenue ce jour-là par les zouaves.

Les chasseurs de Vincennes eurent aussi leur bonne part de l'honneur de cette journée. Notre flanc droit, qu'ils étaient chargés de couvrir, fut vivement inquiété, et j'y vis blesser, entre autres, un officier qui montrait une grande bravoure, c'était M. Saurin, aujourd'hui général.

Le 7, nous gravissions le Gontas, d'où les Arabes nous indiquaient la direction de Milianah. Des tourbillons de fumée qui s'élevaient de ce côté, nous disaient le sort de cette ville, qu'Abd-el-Kader incendiait, n'osant pas la défendre; et, pendant la nuit, une lueur sinistre, dont les reflets éclairaient le Zacar, ne nous laissa plus aucun doute à ce sujet. Enfin, le 8 au matin, nous arrivions devant le but de notre expédition.

Milianah, qui commande d'un côté l'entrée de la Mitidja, et de l'autre, celle de la vallée du Cheliff, est suspendu au flanc sud du Zacar, dont la cime s'élève à 1354 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La ville est d'origine romaine, et sa valeur stratégique est attestée par les voies et les postes militaires que l'on trouve entre elle et l'antique Julia Cesarea.

Plusieurs sources sortant du Zacar tra-

versent la ville pour arroser les belles cultures qui couvrent les ravins et les côteaux au sud de la montagne. Parmi ces sources, deux méritent une mention particulière, ce sont l'Oued-Boutan et l'Oued-Anasour. Une de ces sources alimente les fontaines publiques et donne 2,880,000 litres d'eau par jour; l'autre fait marcher des usines et des moulins.

La fertilité de la partie qui s'étend de la ville à la plaine du Cheliff, est remarquable; les jardins, les vergers y sont disposés en étages et présentent à l'œil charmé un riant amphithéâtre d'arbres fruitiers de toute espèce, parmi lesquels des noyers et des citronniers qui sont en réputation en Algérie.

Le spectateur qui, de Milianah, regarde le sud, voit à sa droite et à sa gauche deux chaînes de hautes collines courant du nord au sud et dessinant deux arcs de cercle, dont les extrémités aboutissent au marabout de Sidi-Abd-el-Kader, sur le bord de la vallée du Cheliff. L'espace compris entre ces deux chaînes forme un entonnoir; le terrain en est tourmenté, et il devient rocailleux, abrupt, difficile, à mesure qu'on s'élève vers la ville.

Le maréchal, placé au marabout de Sidi-

Abd-el-Kader, étudia le théâtre sur lequel il devait opérer, et envoya deux colonnes, l'une sur la chaîne de droite, sous les ordres du colonel Changarnier, l'autre sur celle de gauche, sous ceux de M. Bedeau; rassuré sur ses flancs, il s'avança vers la ville par la route qui s'ouvrait devant lui.

Des hauteurs que nous occupions, nous suivions non-seulement les mouvements de notre colonne du centre, mais encore ceux d'Abd-el-Kader. L'émir se tenait sur le plateau à l'ouest de la ville, avec ses réguliers, les Kabyles et un groupe de cavaliers; la masse de sa cavalerie était dans la plaine du Cheliff, et tiraillait avec notre arrière-garde.

On distinguait les pièces de canon que les Arabes mettaient en position sur le bord du plateau. Bientôt quelques légers nuages bleuâtres et les détonations qui les suivirent, nous apprirent que ces canons tiraient sur notre tête de colonne. En effet, nous vîmes celle-ci s'arrêter, puis une section d'artillerie de campagne arriver au trot et se mettre en batterie. Quatre ou six obus suffirent pour faire taire les pièces d'Abd-el-Kader, qui furent, comme d'habitude, rechargées en toute hâte sur des chameaux.

J'ai toujours cru que ce luxe de canons de la part de notre ennemi, avait plutôt pour but d'inspirer de la confiance à ses troupes, que de nous faire du mal, et encore moins de nous arrêter.

Cependant les Arabes restèrent en position, comme pour défendre la ville, que ses murailles et des escarpements naturels rendent imprenable par un coup de main. Le maréchal fit alors descendre les deux colonnes qui le flanquaient à grande distance, et qui n'avaient rien à faire, toutes les forces de l'ennemi étant devant notre centre. Ces deux colonnes se formèrent à droite et à gauche du maréchal, celle de M. Changarnier faisant face à la ville et celle de M. Bedeau au plateau occupé par Abd-el-Kader. Au signal du gouverneur, elles s'ébranlèrent et gravirent hardiment l'escarpement qu'elles avaient devant elles.

C'était un assaut de grande haleine; et si les Arabes avaient défendu leur position, nous eussions perdu beaucoup de monde avant de la leur enlever. Mais, après une décharge de leurs armes, ils se retirèrent en toute hâte, abandonnant les rochers qui défendent l'approche de Milianah. Ma compagnie était en tirailleurs d'avant-garde de

la colonne Changarnier; ne recevant qu'une centaine de coups de fusil pendant notre ascension, nous nous attendions à une décharge épouvantable dès que nous arriverions sur le plateau; quel fut donc notre étonnement de ne pas entendre une balle siffler, de ne pas voir un seul Arabe sur les remparts! Est-ce un piége?.... Nous examinons, nous regardons à droite et à gauche.... rien.... Nous prenons enfin notre élan et nous escaladons le mur d'enceinte. Personne.... la ville était abandonnée.

A l'arrivée du colonel, suivi du régiment, nous traversâmes la ville; et, après l'avoir fouillée dans tous les sens, nous acquîmes la certitude qu'elle ne renfermait pas un seul indigène, On eut peu à faire pour éteindre l'incendie. qu'Abd-el-Kader y avait allumé, mais Milianah n'en présentait pas moins le plus désolant spectacle : les trois quarts des maisons étaient en ruine et les rues étaient jonchées de débris de meubles qu'on avait brisés, ne pouvant les emporter. Nous campâmes contre les remparts au nord de la la ville; et, dès le lendemain, on s'occupa d'y installer une garnison.

Tout le monde craignait d'être désigné

pour en faire partie; on avait un pressentiment que ceux qui resteraient là étaient des victimes vouées à la misère et à la mort. Nous apprîmes enfin que c'était la légion étrangère qui avait été désignée par le maréchal, et que le colonel Dillens en avait le commandement.

On ne peut parler de cette première garnison de Milianah sans se laisser aller à un vif mouvement de pitié et à une appréciation sévère pour les chefs que l'armée avait alors à sa tête. Pour justifier ce double sentiment, je renverrai mes lecteurs à l'ouvrage de M. Veuillot sur l'Algérie, et au poëme de M. Autran intitulé *Milianah;* ils sauront ainsi tout ce qu'ont souffert ces treize cents hommes et leur digne commandant; ils suivront, jour par jour, cette agonie qui dura quatre mois, et au bout de laquelle on ne trouvait pas dans la place 200 hommes en état de faire usage de leurs armes; puis je dirai nos impressions et nos causeries de bivouac, car c'est là la tâche que jai entreprise.

Voici quelles étaient ces causeries :

L'occupation de Milianah n'était pas un fait imprévu, elle était dans le plan de campagne arrêté par le maréchal et approuvé

par le gouvernement. En quittant Alger, le maréchal savait qu'il allait exécuter cette partie de son programme. Il amenait avec lui un convoi pour cette garnison qu'on devait abandonner aux hasards de la fortune, car Milianah était alors au bout du monde. Comment se fait-il donc qu'avec la conscience de ce que devait avoir à souffrir cette garnison, on n'ait pas désigné d'avance les troupes qui devaient la composer? Les chefs de corps auraient pris toutes les mesures de précaution propres à améliorer le sort de leurs hommes, les officiers auraient fait des provisions de toutes sortes, pour eux et pour leurs compagnies; les cantiniers militaires se seraient munis amplement des choses qui, comme le tabac, sont indispensables au soldat; d'autres marchands se seraient joints à eux et auraient fourni les objets de première nécessité.

L'intendance avait dû recevoir des ordres; et dans ce cas, comment n'a-t-elle pu laisser à cette garnison qu'un approvisionnement insuffisant? et comment cet approvisionnement présentait-il, après le départ de la colonne, les différences suivantes entre les rations annoncées et celles reçues en réalité :

30,000 livres pour la viande;
13,916 — — le pain;
11,700 — — le riz;
6,300 — — le sel;
8,967 — — le sucre;
3,000 — — le café?

Comment se faisait-il que la farine livrée aux soldats fût tellement avariée qu'il était devenu presque impossible de la pétrir. D'où venait cette incurie monstrueuse? De l'état-major général ou de l'intendance? Pourquoi ce silence gardé jusqu'au dernier moment sur les troupes qui doivent rester à Milianah? Certes tout le monde redoutait de s'enfermer dans cette prison, pour ne pas dire dans ce tombeau; mais tout le monde aussi avait au même degré que la légion étrangère, le sentiment de son devoir, et aurait accepté sans murmurer la part qui lui était faite par la volonté du chef. Que craignait-on? qu'il n'y eût trop de bagages? Et qu'importaient quelques voitures et quelques mulets de plus, quand il s'agissait de la santé de treize cents hommes, chez lesquels on âût diminué la mortalité, en diminuant les privations? Ne pouvait-on pas remédier à cet inconvénient, en restreignant le luxe de certains équipages?

Le 12 au matin, nous quittâmes Milianah, non sans éprouver un serrement de cœur en voyant sa pauvre garnison nous suivre de ses mélancoliques regards. C'était la France qui s'éloignait d'eux; et désormais ils allaient se trouver complétement séparés du monde, dans une ville ouverte par plusieurs brèches et dans laquelle régnait une odeur infecte, s'exhalant de mille foyers putrides.

Abd-el-Kader attendait notre départ pour reprendre l'offensive qu'il ne savait garder que dans nos retraites. Aussi, à peine notre arrière-garde avait-elle quitté la ville, que des gorges de droite et de gauche accoururent les réguliers, et les Kabyles se ruant sur nos bataillons avec l'acharnement qui leur est habituel dans ces circonstances. Le terrain nous était désavantageux, car les deux courbes formées par les montagnes, tendant à se joindre au marabout dont j'ai parlé, présentent un défilé dans lequel nos bataillons se trouvaient un peu trop pressés pour manœuvrer avec facilité. Cependant, grâce à la solidité de l'arrière-garde, nous n'eûmes aucune perte sérieuse à déplorer, et nous bivouaquâmes sur les bords du Chelif.

Au lieu de reprendre la route du col des

Gontas, le maréchal remonta le Cheliff en se tenant dans la plaine, et en longeant le pied des montagnes. Son but était de gagner le col des Mousaïah. Abd-el-Kader suivit constamment notre marche, sa cavalerie enveloppant notre arrière-garde dans un demi-cercle, et ses réguliers suivant la crête des collines parallèlement à notre gauche. Toute cette journée se passa en combats de tirailleurs, auxquels se mêlaient de temps en temps quelques coups de canon dirigés principalement sur le groupe d'Abd-el-Kader, reconnaissable aux drapeaux qui l'entouraient. Le lendemain nous entrâmes dans la montagne, et nous campâmes à Ain-Sidi-Ali-Tenjeret, magnifique fontaine, qu'ombragent trois arbres si touffus qu'un bataillon peut aisément se mettre à l'ombre sous chacun d'eux; enfin le 14, nous couchions au bois des oliviers.

L'intention du maréchal était d'occuper le Col et de ravitailler Médéah, au moyen des approvisionnements qu'il ferait venir du camp de la ferme. Pour cela, il résolut de faire partir pendant la nuit une colonne qui devait, d'aprés toute probabilité, trouver les réguliers au col. En effet, on avait vu les bataillons, qui nous suivaient depuis Milianah,

prendre cette direction, et l'on distinguait plusieurs feux sur le Thenia proprement dit et sur les hauteurs qui le flanquaient.

A minuit, une colonne formée de zouaves, du 2e léger et du 24e de ligne, partit du bivouac, sous les ordres du colonel Changarnier. Elle suivait silencieusement la route, prêtant l'oreille au moindre bruit et sondant du regard les profondeurs de la nuit. Quelques coups de feu tirés au-dessus de nous, nous firent craindre d'être découverts; puis ce furent des cris que l'écho répétait et qui augmentaient notre anxiété ! Arrivés à un certain point de la route, les bataillons cessèrent de marcher à la suite les uns des autres, pour prendre la place qui leur était indiquée dans l'attaque. A deux heures du matin, nous étions à 200 mètres du Col; il était éclairé par des feux dont la lueur vacillante semblait indiquer que les défenseurs du poste, cédant au sommeil, négligeaient de les entretenir. M. Changarnier donna l'ordre de jeter les amorces, afin qu'on ne combattît qu'avec la baïonnette et que, dans le tumulte de la lutte nocturne, nous ne fussions pas exposés à tirer les uns sur les autres. Déjà nous ne sommes plus qu'à cent mètres; la distance diminue, et pas

un coup de fusil n'est tiré. Les sentinelles arabes sont-elles tellement endormies qu'elles ne nous entendent pas?.... On s'élance sur le Col.... il est désert!

Les feux allumés, quelques menus effets arabes épars autour d'eux, indiquent que l'ennemi vient de l'abandonner. Ces coups de fusil tirés, ces grands cris échangés d'une cime à l'autre de la montagne, lorsque nous n'étions qu'au tiers de la montée, étaient des signaux annonçant notre marche, et l'infanterie régulière n'avait pas jugé prudent de nous attendre. Cependant que serait-il arrivé si elle avait tenu dans cette position formidable et nous avait repoussés? Le lendemain, nous nous serions vus enfermés dans le bois des oliviers, d'où nous ne nous serions tirés qu'au prix des plus grands sacrifices. Abd-el-Kader avait bien compris l'importance de sa manœuvre; mais il ne comptait pas assez sur ses troupes pour en poursuivre l'exécution jusqu'au bout.

Nous attendîmes le jour dans nos positions, et dès qu'il parut, nous prolongeâmes notre mouvement pour occuper le grand piton et assurer ainsi la route de la ferme par laquelle nous devions évacuer nos blessés et recevoir

les approvisionnements destinés à Médéah.

Le 2e léger était déjà parvenu à l'extrémité de l'arête qu'il devait garder, lorsqu'une vive fusillade éclata au-dessous de nous au bois des oliviers. Voici ce qui se passait.

Dès que le maréchal eut eu connaissance de l'occupation du Col, il avait commencé son mouvement d'ascension, en faisant filer d'abord sa cavalerie et ses bagages; mais la tête de ceux-ci n'était pas seulement à mi-côte, que les bataillons d'arrière-garde étaient assaillis par les Kabyles et la cavalerie arabe, tandis que les réguliers que nous avions cru surprendre au Col se glissant dans les ravins par les sentiers qu'ils avaient déjà suivis le 20 mai, attaquaient le convoi, dont la ligne tenait plus d'une lieue de longueur. Notre infanterie d'arrière-garde soutenait l'attaque avec avantage; mais le plus grand désordre régnait dans le convoi, que les balles fouillaient, et d'où partaient mille cris confus.

Les chasseurs et les soldats du train s'armèrent de leurs mousquetons, tinrent tête à l'orage pendant qu'on faisait filer les *impedimenta* et qu'on débarrassait la route des quelques bêtes atteintes par les balles arabes. Nous eûmes l'ordre de descendre de nos

positions, et, en arrivant, nous trouvâmes le combat engagé et soutenu dans les mêmes conditions que le 20 mai, avec ce surcroît de gravité que la route n'était pas libre, ce qui gênait considérablement nos mouvements. Les Arabes ne s'arrêtaient cependant que devant les baïonnettes du 48ᵉ, qui, ce jour-là avait les honneurs de la lutte. Les zouaves et nos deux bataillons, l'arme au pied derrière le Maréchal, demeuraient simples spectateurs du combat, et se mordaient la moustache de rage.

Nous nous demandions ce que nous étions venus faire là, lorsqu'enfin le maréchal se décida à faire renfoncer le 48ᵉ par nos quatre compagnies d'élite. C'était prolonger la lutte sans résultat, car les Arabes sont gens à tirailler pendant quatre jours s'ils ont assez de munitions. Heureusement que le commandant de nos compagnies comprit mieux ce qu'il y avait à faire, et qu'au lieu d'une fusillade, ce fut une charge à fond qu'il exécuta. Ce mouvement vigoureux eut un bon résultat; nos compagnies firent une large trouée dans les rangs de l'ennemi, et arrivèrent à portée de pistolet du groupe où l'on distinguait l'Emir.

Si le 48e, moins fatigué, eût suivi le mouvement, le succès de la journée eût été incalculable. Tel qu'il fut, cependant, on avait droi d'en être satisfait; car les Arabes se retirèrent en toute hâte, et nous pûmes enfin gagner le Col et les crêtes principales. Nous comptions 32 morts et 300 blessés; mais la perte de l'ennemi fut plus considérable; on l'évalua á 1000 tués et à un nombre égal d'hommes hors de combat.

Le Col étant fortement occupé, on évacua les malades et les blessés sur Blidah, en même temps qu'on faisait arriver de la ferme de Mousaïa les convois destinés à Médéah. Le 20, l'armée se porta sur cette ville sans avoir d'autres combats que quelques engagements de flanqueurs et de tirailleurs d'arrière-garde.

Dans la nuit que nous passâmes à Médéah, le maréchal se décida à envoyer un ravitaillement à Milianah.

Sans doute il avait conscience de la faute qu'il avait commise; et, bien que les vivres qu'il destinait à cet objet fussent encore insuffisants, on doit lui tenir compte de cette décision.

L'entreprise était difficile. Traverser un

pays dont Abd-el-Kader était maître, affronter un ennemi nombreux et un chef habile et entreprenant, avec une colonne de 5,000 hommes fatigués de tant de marches et de combats et embarrassés d'un convoi, il y avait de quoi faire hésiter les plus intrépides. Aussi, dans le conseil qui fut tenu ce soir-là, tous les généraux et chefs de corps furent-ils opposés à ce projet. Seul, le colonel Changarnier crut la chose possible, et le maréchal n'hésita pas à en confier l'exécution à celui qui avait donné tant de preuves éclatantes de bravoure et d'intelligence de la guerre. Un seul colonel consentit à marcher sous les ordres de M. Changarnier, ce fut le colonel Bedeau. Tous les autres restèrent auprès du maréchal, prétextant qu'ils étaient plus anciens que le commandant de l'expédition.

Avec le bonheur qui présidait à toutes ses entreprises, M. Changarnier déroba sa marche à l'ennemi, et dans 30 heures nous franchîmes les 24 lieues qui nous séparaient de Milianah. Le convoi fut rapidement jeté dans la ville, et nous redescendîmes aussitôt pour aller camper dans la plaine. Mais, bien que le colonel eût pris les meilleures dispositions possibles, ce mouvement ne s'exécuta pas sans

une vive opposition de l'ennemi. Abd-el-Kader était accouru sur nos traces dès qu'il les avait connues,et, après avoir jeté ses fantassins dans la montagne, il nous attaqua personnellement avec toute sa cavalerie. Mais il avait affaire à un chef et à des troupes trop rompus à ce métier pour qu'il pût obtenir le moindre succès. Les zouaves furent les plus fortement engagés; leur drapeau, qu'ils avaient depuis peu de temps, reçut un glorieux baptême. Le sous-lieutenant de Linage, qui en était chargé, le porta constamment déployé partout où le feu était le plus vif. Abd-el-Kader ayant été repoussé sur tous les points avec de grandes pertes, notre bivouac fut établi, et nous pûmes goûter pendant cette nuit un repos dont nous n'avions plus l'habitude.

Le 24 au matin, nous nous remîmes en route en suivant la rive droite du Cheliff, et nous commençâmes une œuvre de destruction ordonnée par le maréchal. Les flanqueurs et l'arrière-garde mettaient le feu aux moissons qui couvraient cette magnifique plaine; et si l'on considère la date de cette expédition, on se figurera le magnifique embrasement que cela devait produire.

Les goums d'Abd-el-Kader nous suivaient, formant un demi-cercle autour de nous; ils ne tiraillaient pas, bien que nous fussions si rapprochés que nous les entendions chanter et même parler entre eux. On voyait que l'Emir attendait une occasion favorable pour nous charger. Cette occasion il crut l'avoir trouvée quand nous traversâmes le Chelif, pour passer sur sa rive gauche. Mais M. Changarnier veillait. Dès qu'il vit le mouvement de l'ennemi se dessiner il fit arrêter la colonne et mettre la baïonnette au canon. Cette démonstration suffit pour arrêter Abd-el-Kader; et, comme il s'était sensiblement rapproché de nous, deux obus arrivèrent en plein sur son groupe, abattirent un de ses drapeaux et le forcèrent à la retraite. Dès lors, nous cheminâmes rapidement, et, après une halte à la fameuse fontaine de Sidi-Tanjeret, nous ralliâmes le maréchal au pied du Nador.

Nous passâmes encore 4 jours entre le Col et Médéah, escortant les convois qui se succédaient; et, pendant ces 4 jours, l'ennemi suivit pas à pas nos mouvements. Nous ne faisions que monter et descendre du Col, car le bois des oliviers était inhabitable à cause

de l'odeur infecte qui s'exhalait des nombreux cadavres que les Arabes avaient abandonnés sur le terrain. Nos mouvements se faisaient de préférence la nuit, à cause des chaleurs de la saison, et cela faillit amener de grands malheurs.

Un soir que le 15ᵉ léger était en tête, il entendit, en arrivant au sommet d'un tournant de la route, le bruit d'une troupe en marche; et, à travers l'obscurité de la nuit, il distingua des hommes au-dessous de lui. Sans se rendre compte des nombreux zigzags du chemin qu'il venait de parcourir, il se mit à faire feu sur ce qu'il entrevoyait et qui n'était autre chose que l'arrière-garde, qu'il prenait pour une troupe arabe. Cette erreur aurait pu avoir des suites funestes si le régiment d'arrière-garde l'avait partagée et avait tiré à son tour sur le 15ᵉ. Heureusement que ce régiment était le 17ᵉ et que, grâce à la profondeur de la nuit, il n'eut qu'un homme de blessé : précisément un de ses officiers supérieurs. Presque au même moment, une voiture d'artillerie roulait au fond du ravin. Par un véritable miracle, les conducteurs n'eurent aucun mal; un seul cheval se tua et la voiture fut brisée. Comme on ne pouvait

songer à la relever, ordre fut donné d'y mettre le feu.

Enfin, dans les premiers jours de juillet, nous apprîmes que cette campagne était finie et que les divers corps allaient reprendre leurs cantonnements.

La veille du jour où ce mouvement si désiré devait s'exécuter, le maréchal réunit ses généraux et les chefs de corps pour leur donner ses ordres; et, avant de les congédier, il leur demanda quel était le régiment le moins fatigué, pour l'envoyer occuper le grand piton. Tous ces Messieurs se taisaient, et comme il s'était tourné vers le colonel Rambaud, du 48e, celui-ci répondit : « Mon régiment est trop fatigué, et je crois que tous les autres doivent l'être également. Malgré cela, il se trouvera certainement quelque colonel pour vous dire que le sien ne l'est pas. » « En effet, » dit aussitôt M. Changarnier, qui sentit bien que cette malice était à son adresse, « le 2e léger est tout prêt à partir; je n'ai qu'à faire donner un coup de clairon, et vous le verrez sur pied. » C'était là tout ce que demandait le maréchal; aussi, le lendemain matin, reprîmes-nous les crêtes qui conduisent au grand piton, non sans jurer

contre notre colonel et contre cette montagne qu'on semblait nous avoir exclusivement donnée à garder depuis le jour où nous l'avions enlevée aux Arabes. Nous jetions des regards d'envie sur nos camarades qui, plus heureux que nous, descendaient tranquillement à la ferme par la route carrossable.

Nous avions comme un pressentiment que nos fatigues n'étaient pas finies pour cette journée, et ce pressentiment se changea en certitude lorsque, après être restés jusqu'à 4 heures du soir perchés sur cette cime, au lieu de descendre directement au camp, nous fîmes tête de colonne à droite pour entrer chez les Mouzaïah. Le maréchal, voulant les punir de ce que, depuis le commencement de la guerre, ils s'étaient montrés hostiles et avaient sans cesse attaqué les convois, avait ordonné au colonel Changarnier de détruire leurs villages.

Nous voilà donc brûlant et ravageant tout sur notre passage, et, comme la lave descendant du Vésuve, ne laissant que cendres et ruines derrière nous. Tout cela était accompagné d'une vive fusillade; car, naturellement, les Mouzaïah ne nous laissaient pas faire sans protester à leur façon.

En même temps, les Soumata recevaient un châtiment pareil, infligé par le 17e léger et les zouaves.

Enfin nous ralliàmes la colonne à la nuit tombante.

Le lendemain, le camp de la ferme, qui n'était qu'un poste armé de fortifications passagères, fut évacué; et le 5 juillet, l'armée était rentrée dans ses cantonnements.

CHAPITRE XVI

(1840)

Aïn-Talazit. — Ravitaillement. — M. Drolenvaux. Combat du 30 août. — Panique nocturne.

A cette époque, arrivèrent les promotions et récompenses suite de la campagne que les fortes chaleurs venaient de suspendre, et ce fut avec plaisir que l'armée apprit la nomination de MM. Lamoricière, Changarnier et Bourjoly, au grade de général de brigade. Le premier de ces généraux fut envoyé dans la province d'Oran, dont il devait bientôt reculer les frontières, et M. Changarnier resta à Blidah ; de sorte qu'après l'avoir eu pour capitaine, chef de bataillon, lieutenant-colonel et colonel, le 2e léger l'avait encore pour gé-

néral. Tous ces échelons, il les avait franchis en 4 ans par la force de son mérite militaire.

Son successeur fut M. Drolenvaux, qui était déjà notre lieutenant-colonel, et cette seconde nomination augmenta le plaisir que nous causait la première.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur notre nouveau colonel.

C'était un vieil Africain. Comme adjudant-major au 66e, et comme chef de bataillon aux zouaves, il s'était fait une belle réputation, que justifiaient ses qualités de cœur et d'esprit. Partout où il a commandé, il a été singulièrement aimé, et il est un de ces chefs de corps qui sont acceptés avec joie par tout le monde, même par les détracteurs de profession, comme il s'en trouve dans tous les régiments.

La révolution de 1848 brisa sa carrière; sa nature chevaleresque ne pouvait pas comprendre certaines subtilités à l'aide desquelles bien des consciences se mirent à l'aise.

Lié par la plus grande affection à la famille d'Orléans, dévoué à ces jeunes princes que nous avions tant de raisons d'aimer, il remit son épée au fourreau, refusant de servir une révolution qui inaugurait la liberté par l'exil des plus dignes enfants de la France et par

l'insulte à l'armée, sa gloire la plus pure.

Il se retira à Versailles, pauvre des dons de la fortune, mais riche du témoignage de sa conscience et du respect universel.

Le repos annoncé par le gouverneur général ne fut pas de longue durée pour la brigade de Blidah ; son chef s'accommodait mal de l'inaction, et nous devions nous ressentir de cette exubérance d'activité. Il arriva donc que 15 jours après notre rentrée à Blidah, nous en repartions sous la conduite du général Changarnier.

Au sommet le plus élevé de la chaîne des montagnes qui bordent la Mitidja au sud, et, en quelque sorte, perpendiculairement à Blidah, coule une fontaine abondante et d'une fraîcheur délicieuse ; on l'appelle Aïn-Telazit. On voit de là Médéah, distant de 6 à 8 lieues à vol d'oiseau, et avec lequel on voulait se relier au moyen d'un camp et d'un télégraphe aérien.

Les Kabyles comprirent que c'en était fait de leurs velléités d'insurrection, et que notre nouvel établissement était un frein dont ils ne pourraient plus se débarrasser. Ils essayèrent de s'opposer à nos travaux ; mais, malgré tous leurs efforts et les difficultés du pays,

notre besogne fut poussée avec vigueur. Le terrain, très-accidenté, se prêtait mal aux plans du génie, et il fallait les changer souvent pour obtenir des défilements passables. Tous les deux jours, un bataillon allait aux vivres à Blidah, ce qui constituait une horrible corvée. Les Arabes harcelaient les travailleurs ; et, vingt fois par jour, ceux-ci étaient obligés d'abandonner la pioche pour saisir leur fusil.

Néanmoins, grâce à cet esprit de persistance qui faisait le fond du caractère de notre général, le camp fut terminé vers la fin d'août, et on y laissa deux bataillons. Les Kabyles étaient bridés pour toujours, et Alger correspondait avec Médéah par le télégraphe d'Aïn-Telazit. Ce télégraphe joua une comédie dont les détails nous amusèrent beaucoup.

Chacun sait qu'à cette époque nos généraux mettaient leur amour-propre à prouver qu'ils avaient d'assez grandes ressources dans l'esprit pour parer aux événements les plus imprévus et les plus embarrassants. M. Duvivier, qui était de ceux-là, laissa sans réponse une dépêche par laquelle M. de Salles, chef d'état-major général, lui demandait des renseignements sur l'état de la garnison. Ce

silence ayant donné de l'inquiétude au gouverneur, la dépêche fut répétée, mais sans plus de succès. M. de Salles fit alors jouer le télégraphe à bâtons rompus, intercalant dans une espèce de pot-pourri cette phrase émouvante : *Monsieur Duvivier... général de division...*

Le général Duvivier, dont l'ambition égalait le mérite, qui était très-grand, alléché par ces mots, donna dans le piége et répondit : « J'ai reçu une dépêche dont je n'ai compris que ces mots : M. Duvivier, général de division. » C'était tout ce que voulait M. de Salles, qui lui dit aussitôt : « Puisque vous y voyez, répondez à ma première dépêche. »

A quelques jours de là, M. Duvivier ayant demandé des vivres, M. Changarnier reçut l'ordre de lui en porter, et il partit dans ce but d'Aïn-Talazit, le 29 août, à la tête d'une colonne composée des 2e léger, 24e de ligne, chasseurs de Vincennes et d'un escadron de chasseurs d'Afrique, commandée par M. Gastu, escortant un convoi de mulets. J'ai dit que six à huit lieues seulement séparent Médéah d'Aïn-Talazit; mais ce que je ne saurais décrire, c'est la nature du pays à traverser.

L'Atlas, qui court de l'ouest à l'est, nous présentait plusieurs chaînes parallèles et séparées l'une de l'autre par d'immenses ravins, que nous devions couper perpendiculairement. Il nous fallait donc descendre quatre ou cinq fois au fond de ces ravins et nous élever ensuite quatre ou cinq fois à des hauteurs égales à celles d'Aïn-Talazit, et cela dans les rochers, sans route, sans sentier tracé, à travers les plus rudes difficultés. De plus, nous avions à craindre tous les Kabyles et les deux bataillons réguliers qui bloquaient Médéah. Ces obstacles accumulés semblaient rendre l'entreprise impossible, et ce furent eux qui la favorisèrent le plus.

Notre marche à travers un pareil pays était si loin de la pensée des Arabes, qu'ils ne s'étaient pas réunis pour nous y combattre.

Nous n'eûmes donc que quelques coups de fusil dans nos premières heures de marche; et lorsque l'alarme fut donnée, lorsque les divers contingents purent être rassemblés, nous avions déjà fait un tiers de notre chemin et franchi la gorge la plus dangereuse.

Vers dix heures, le combat était très-vif; le convoi et la cavalerie (les hommes à pied), suivaient avec la plus grande peine la direc-

tion donnée, et toute l'infanterie tiraillait devant, derrière et sur les flancs. Nous étions accablés par la chaleur, qui, à cette époque de l'année, entre sept et onze heures du matin, dans ces précipices où pas le moindre air ne pénétrait, était devenue un véritable supplice. L'ardeur du combat, la poudre que nous brûlions, celle qui restait sur nos lèvres en déchirant la cartouche, avaient enflammé nos gosiers; nos bidons étaient vides et tous les torrents à sec.

Nous atteignîmes enfin les vignes qui entourent Médéah à une distance de un à trois kilomètres; là, nous trouvâmes des raisins mûrs et des puits nombreux. Notre soif était tellement grande, que les tirailleurs se précipitaient sur ces puits et s'y groupaient, se disputant un bidon d'eau, sans s'inquiéter des Kabyles qui nous suivaient en nous fusillant de crête en crête.

Vers deux heures, nous étions sous les murs de Médéah, et le convoi y pénétrait au moment où les bataillons réguliers, prévenus enfin de notre marche, arrivaient pour l'arrêter. Il était trop tard : la bonne étoile de M. Changarnier nous favorisait une fois de plus. Nous n'avions eu que ce qui était inévitable, et

nous échappions à ce qui semblait devoir nous arriver.

Nous vîmes nos camarades du 23e, dont la contenance avait été telle que les réguliers n'osaient plus s'approcher de la ville qu'à une distance très-respectueuse. Plus heureux que la légion étrangère, le 23e n'avait que peu de malades, quoique leur position fût bien pénible et bien fatigante.

Dans la nuit, les grand'gardes virent un mouvement parmi les réguliers : ils quittaient leur bivouac établi en face du nôtre, et filaient dans la direction d'Aïn-Talazit. Il était évident qu'ils allaient se porter sur notre passage, et qu'avec le concours des Kabyles, ils espéraient, non sans raison, nous y écraser. Telles étaient nos réflexions lorsque, à trois heures du matin, nous levâmes le camp sans bruit, et nous nous formâmes pour la marche.

M. Changarnier était un trop habile homme de guerre pour se jeter dans cette entreprise de retour où il aurait infailliblement perdu sa réputation et sa vie. Au lieu de reprendre notre route de la veille, nous tournâmes à gauche vers le Col de Mouzaïah, et nous arrivâmes au bois des Oliviers à 6 heures, sans avoir eu un seul coup de fusil. Notre marche

faisait le sujet de toutes les conversations, et nous riions des réguliers qui nous attendaient dans les gorges d'Aïn-Talazit, tandis que nous faisions tranquillement notre café au pied du Col.

Après une bonne heure de repos, le général envoya le 24e occuper le Téniah, en le faisant suivre de la cavalerie et des bagages, ne gardant auprès de lui que le 2e léger et les chasseurs de Vincennes. Ce mouvement s'exécutait depuis assez longtemps, et nous allions nous mettre en route à notre tour, lorsque, nos regards, tournés vers le Nador, virent les pentes de cette montagne couvertes de réguliers accourant en désordre à notre poursuite.

Certes, ils étaient assez loin pour que, sans nous presser, nous pussions opérer notre ascension et gagner les hauteurs avant leur arrivée au bois des Oliviers; nous pouvions nous dispenser de combattre; mais cela n'eût pas fait le compte de notre général.

Après avoir froidement examiné son terrain ainsi que l'ennemi qui arrivait : « Ah! ah! dit-il, ils veulent avoir une affaire; eh bien! ils l'auront! » Et tout aussitôt, il prend ses dispositions de combat. Un bataillon est

déployé en arrière sur les hauteurs à droite et à gauche de la route; un autre est placé en colonne serrée dans un coude que forme cette route avant d'arriver au bois, et les chasseurs de Vincennes sont placés en tirailleurs en avant. Le premier détachement a l'ordre de tirailler faiblement sur les Arabes; le second, qu'on ne peut voir qu'en arrivant sur lui, a la baïonnette au canon, et doit charger au commandement du général; les chasseurs ont la mission de tenir ferme à la lisière du bois, jusqu'au signal de la retraite, signal auquel ils doivent se replier sur la réserve au pas de course.

Je dis toujours le bataillon de chasseurs, c'est une vieille habitude, car ce bataillon n'existe plus.

Après des combats sans nombre où les chasseurs avaient déployé la plus rare valeur, leur troupe formait tout au plus, alors, l'effectif de deux compagnies. Cette poignée de monde était commandée par d'excellents officiers, à la tête desquels se trouvait le commandant Mac-Mahon, qui avait quitté l'état-major pour remplacer M. Grosbon blessé le 12 mai, et promu lieutenant-colonel.

Les dispositions de M. Changarnier étaient

parfaites; les réguliers ne voyant devant eux qu'une mince ligne de tirailleurs, et, derrière, à distance, un bataillon déployé sur un grand espace, crurent en avoir bon marché.

J'ai dit qu'ils accouraient à la débandade et comme allant à la curée. Les premiers arrivés engagèrent tout aussitôt le feu avec les chasseurs; et, au fur et à mesure que leur nombre grossissait, la fusillade redoublait de vivacité. Le général, placé sur un petit mamelon, attendait que le moment fût venu de donner suite à ses projets. Lorsqu'il vit tous les réguliers à l'entrée du bois, il fit sonner la retraite aux chasseurs, qui prirent le pas de course à travers les ravins à droite et à gauche de la route. A cette vue, les Arabes poussent de grands cris de joie et se précipitent à la poursuite des chasseurs, par la route ouverte devant eux, entassés pêle mêle, comme des fous furieux. Encore quelques mètres et ils vont tourner le coude derrière lequel est caché le bataillon du 2e. Alors le général fait le signal convenu, et ce bataillon s'élance en avant, lardant les Arabes à coups de baïonnette, avant qu'ils aient pu s'expliquer d'où sortait ce nouvel ennemi,

Ce qui se passa alors se comprend mieux

qu'on ne le peut dire. La théâtre du combat était très-étroit, — la largeur de la route; — et par cette route, marchaient, dans un sens, notre bataillon en colonne par sections, la baïonnette croisée, et, dans l'autre, la cohue des réguliers. Ceux d'entre ceux-ci qui étaient en tête, voulaient reculer; mais ils étaient poussés par ceux de derrière, qui, ne sachant pas ce qui se passait devant eux, avançaient en criant, et augmentaient le désordre. En même temps, le bataillon déployé et les chasseurs, se portant en avant, criblaient de balles cette foule désordonnée.

Les réguliers finirent par se jeter à gauche et par chercher leur salut dans la fuite; nous nous acharnâmes quelque temps à leur poursuite ; mais nous n'avions pas notre escadron de chasseurs, et le général dut regretter vivement de l'avoir fait partir avec l'avant-garde.

Les Arabes avaient perdu beaucoup de monde : presque toutes les baïonnettes de notre premier bataillon étaient tordues et ensanglantées. De notre côté, nous avions peu de monde hors de combat ; malheureusement la qualité compensait la quantité; car dans ce petit nombre, se trouvaient deux officiers tués dans la mêlée.

A notre arrivée au Col, le général fit descendre le convoi, la cavalerie et un bataillon du 24e de ligne par la route carrossable, avec ordre d'aller s'établir sur la Chiffa; et, avec le reste de sa colonne, il prit à droite pour passer le grand piton et tomber sur les Mouzaïa, que les rudes leçons déjà reçues ne pouvaient guérir de leur acharnement.

M Changarnier n'avait pas calculé son temps : le combat du bois des Oliviers lui avait enlevé une bonne partie de la journée, et le soleil était à son déclin lorsque nous arrivions sur les crêtes des Mouzaïa.

L'on sait avec qu'elle rapidité la nuit tombe sur nos contrées ; elle était entièrement close que nous n'étions pas à moitié de notre course. On fut obligé de se rallier pour suivre le sentier qui serpente le long de la montagne, et, dès ce moment, les Kabyles reprirent l'offensive, harcelant notre marche, nous devançant à tous les défilés et serrant l'arrière-garde de très-près.

Il arriva cette nuit un fait dans lequel je me suis toujours plu à reconnaître la main de Dieu, et que je crois, par cette raison, devoir rapporter, bien que j'y joue le rôle d'instrument providentiel.

La compagnie d'élite dont j'étais sergent-major se trouvait à l'extrême avant-garde, ayant une section en tirailleurs et l'autre de soutien. Le sous-lieutenant ayant été tué et le lieutenant blessé, je commandais la 1re section, et le capitaine la 2e. Comme nous n'avions pas de guide, le général était assez embarrassé; car, si nous voyions, au loin et au-dessus de nous, les feux de nos camarades, il nous était impossible de reconnaître notre chemin parmi les nombreux sentiers qui se croisaient dans tous les sens. Le colonel eut alors l'idée de me charger du rôle de guide, sous prétexte que j'avais déjà parcouru ce pays et que j'avais la mémoire des lieux.

Me voilà donc investi de fonctions que, vu les circonstances, j'aurais bien voulu décliner. Prenant dix hommes choisis, je me porte en avant, les laissant un à un de distance en distance, avec ordre de me rejoindre dès que l'avant-garde arriverait à eux.

Cela va très-bien pendant quelques mille mètres ; mais, tout à coup, je me trouve en face d'un énorme rocher où mon sentier se bifurque. Que faire ? Quel est le bon de ces deux chemins ? Lequel prendrai-je, celui de droite ou celui de gauche ? A dire vrai, je

n'avais pas conscience du lieu où je me trouvais, tant l'obscurité m'avait dérouté. Je pris au hasard celui de gauche, où l'avant-garde me suivit immédiatement.

Un instant après, une vive clarté se répandit sur toute la montagne, et les Arabes, poussant de grands cris, se mirent à tirer de onmbreux coups de fusil, dont nous n'entendions pas siffler les balles. Nous n'eûmes que plus tard l'explication de cet incident, qui nous avait fort intrigués. Je m'étais tout bonnement trompé de chemin. Le véritable sentier passait à droite et longeait un ravin long d'une centaine de mètres. Tous les Kabyles s'étaient portés de l'autre côté, et, lorsqu'au bruit de notre marche, ils nous crurent engagés dans ce coupe,-gorge, ils mirent le feu à une meule de paille pour éclairer leur tir, qui commença sur toute la ligne. Sans mon heureuse erreur, nous eussions été fusillés presque à bout portant, sans pouvoir opposer la moindre résistance et sans pouvoir exécuter le moindre mouvement pour nous dégager.

Arrivé dans la plaine, je m'occupai tout aussitôt de reconnaître, à travers les broussailles, le meilleur chemin pour aller au camp.

Pour cela, j'avais dû me porter á 2 à 300 mètres avec 4 hommes. Mais, pendant que j'étudiais le sentier comme le chasseur indien consulte les pistes, j'entendis les pas de nombreux chevaux et le bruit des chabirs d'une troupe arabe. Je me jetai dans une touffe de lentisques avec mes soldats, et je vis passer les cavaliers. J'en comptai environ deux cents, et ils passèrent si près de nous, que les pieds des chevaux se posaient á quelques centimètres de nos têtes. Ce ne fut qu'un moment, et il me parut un siècle. Je ne craignais rien personnellement, car chacun de nous aurait tué son homme et se serait sauvé à la faveur de l'obscurité et des broussailles; mais je redoutais que ce parti ne tombât sur notre colonne pendant qu'elle se reformait au pied de la montagne. Dans cette hypothèse j'étais prêt à faire feu sur les derniers cavaliers, pour donne l'alarme au général, lorsque je vis cette troupe prendre la direction de la ferme de Mouzaïa et s'éloigner conséquemment du point objet de mes préoccupations. Enfin, à 10 heures, nous traversions la Chiffa pour bivouaquer sur la rive droite, et, comme le camp était déjà formé par nos camarades, nous nous établîmes

sans beaucoup d'ordre dans les espaces laissés libres; c'était suffisant pour nous reposer pendant quelques heures. Hélas! il était écrit que nous ne prendrions pas ce repos après lequel nous courions depuis trois heures du matin; un incident bizarre devait venir le troubler.

Une ou deux heures après minuit, le vent du sud s'éleva si violemment que le sable sur lequel nous étions couchés fut emporté en tourbillons. Grand nombre de faisceaux furent renversés, et plusieurs chevaux, arrachant leurs piquets, se jetèrent dans toutes les directions, foulant les hommes, renversant les tentes et s'élançant enfin hors du camp, à travers la ligne des faisceaux. Au même instant, les hommes, réveillés en sursaut d'un sommeil profond et rendu pénible par l'état de l'atmosphère, poussent des cris de terreur, se précipitent sur leurs armes, sans avoir la conscience de ce qu'ils font, tirent des coups de fusil, blessent leurs camarades, tuent des chevaux, et causent le plus affreux désordre. La voix de leurs chefs ne peut se faire entendre qu'après de nombreux efforts que plusieurs payèrent de blessures assez graves. C'était une véritable folie : on vit des soldats

du train s'armer de leur mousqueton, courir à leurs mulets et le leur décharger dans la tête.

Je laisse à juger si cette panique avait dû mettre le général de mauvaise humeur. Mais ce fut bien pis lorsque nous arrivâmes à Blidah, dont toute la garnison était sous les armes, les portes fermées et les canonniers mèche allumée à leurs pièces. Voici qu'elle était la cause de ces dispositions belliqueuses.

En même temps que les chevaux, ayant rompu leurs entraves, se jetaient dans la campagne, plusieurs hommes prenaient la fuite dans la direction de Blidah. Après avoir erré quelque temps, au risque de tomber entre les mains des maraudeurs, quelques-uns revinrent au camp, tandis que les autres, poursuivant leur folle course, arrivaient à Blidah. La garde, voyant ces malheureux en proie à une sorte d'égarement, pieds nus, sans effets, sans capotes, les interrogea et apprit d'eux que les Arabes, tombant à l'improviste sur le camp du général, l'avaient égorgé, et que seuls ils avaient pu se sauver de ce désastre. Au même instant, et comme pour confirmer leur dire, les chevaux échappés

arrivèrent instinctivement aux portes de Blidah.

Conduits devant le commandant de la place, les soldats lui répètent leur histoire avec force détails épouvantables. Aussitôt, la générale se fait entendre, les troupes bordent les parapets, la population civile s'arme, tout le monde s'apprête à bien recevoir l'ennemi.

Bientôt, un nuage de poussière annonce son approche; les lunettes sont braquées et l'on reconnaît des uniformes français... Ah! c'est que les réguliers ont dépouillé les cadavres de la colonne et se sont couverts de ses vêtements pour mieux tromper la garde, qu'ils espèrent surprendre; mais leur ruse est éventée, on va bien les recevoir, les fusils sont armés, les canons chargés à mitraille et les mèches fument.

Bientôt un groupe de cavaliers se détache de la tête des arrivants; on croit reconnaître le général. On doute, on se frotte les yeux; mais il faut se rendre à l'évidence : c'est bien lui qui arrive, suivi de son état-major. Stupéfaction réciproque, questions, explications qui se croisent et au bout desquelles on finit par s'entendre.

Je connaissais la violence de M. Changar-

nier à certains moments; mais jamais je ne l'avais vu si fortement courroucé que dans cette circonstance. Si la chose avait dépendu de lui, je crois qu'il eût fait fusiller les quatre ou cinq malheureux causes de cette algarade. Il dut se borner à les punir disciplinairement mais ce fut le plus sévèrement possible.

Quelques temps après ces événements, le 2e léger se rapprochait du littoral et occupait Birkadem et Del-Hybrahim. En attendant sa rentrée en France, il faisait un service très-actif de surveillance dans le Sahel, que des partis de cavaliers infestaient, comme pour donner un démenti au système du maréchal Vallée. La hardiesse de ces maraudeurs était si grande qu'ils se montraient jusqu'aux portes de Hussein-Dey. Un de leurs partis enleva la diligence qui faisait le service entre Douera et Alger, et dans laquelle se trouvait M. le sous-intendant Massot.

La garnison de Del-Hibrahim, prévenue quelques instants après, se mit à la poursuite des ravisseurs ; mais, après une course des plus vives et les recherches les plus actives, elle rentra sans avoir pu rejoindre les Arabes, qui entraînaient leurs captifs dans les bois des Hadjoutes. Dès lors, on pratiqua le système

des embuscades, dont l'une réussit parfaitement. Elle eut lieu sur les bords de l'Arach, près d'un fossé que l'on savait très-fréquenté par les maraudeurs.

Plusieurs nuits se passèrent sans résultat; nuits pénibles, où les hommes, accroupis dans les roseaux, dans l'eau jusqu'aux genoux, éprouvèrent de grandes fatigues. Leur constance fut enfin récompensée.

Un parti de cavaliers, venu pour passer le gué et se porter sur la Maison-Carrée, fut criblé de balles, qui en tuèrent et blessèrent le plus grand nombre. Cette leçon rendit l'ennemi plus circonspect, et les environs d'Alger jouirent, pour quelque temps du moins, d'une certaine sécurité.

CHAPITRE XVII

1840 – 1841

—

Ravitaillements de Milianah et de Médéah. — Ben-Salem à Kara-Moustapha.

Il était de toute nécessité de ravitailler de nouveau les places de Médéah et de Milianah. Cette dernière ville, surtout, imposait une sollicitude constante au gouverneur, c'était une conséquence de la faute commise au mois de mai, conséquence forcée et qu'il fallait accepter, bon gré, mal gré.

M. Changarnier, auquel semblait dévolue la part la plus ardue des opérations à exécuter, partit le 1er octobre de Blidah, à la tête d'une colonne de 2,000 hommes seulement, escortant un convoi considérable. Il arriva

sans combattre à l'Oued-Ger; et, après un engagement assez vif au Gontas, il parvint le 4 devant Milianah.

Les Arabes, au nombre de 4 ou 5,000 étaient en position pour en défendre les approches; mais l'habile manœuvre du général et la vigueur de ses troupes rendirent vaines les tentatives de l'ennemi, et le convoi fut versé dans la place, réduite alors à la plus affreuse situation. Le général aurait bien voulu relever les débris de la garnison; mais il n'en avait ni les moyens ni l'autorisation. Il quitta le brave colonel d'Illens le cœur navré, les yeux remplis de larmes, et reprit la route de Blidah.

Ces deux mille Français semblaient ne pas devoir échapper au nombre et à l'acharnement des Arabes accourus de tous côtés; mais, malgré les efforts de 3,000 Kabyles et de 8,000 cavaliers, notre colonne rentra le 7 à Blidah, après avoir combattu pendant toute la route, et le plus souvent à la baïonnette.

Le 27 octobre, cette même colonne se porta sur Médéah. Sa marche fut si rapide qu'elle arriva dans la même journée au but de son expédition. Le général avait dirigé deux bataillons sur le grand piton avec ordre de des-

cendre de là directement au bois des Oliviers. Ces bataillons trouvèrent les réguliers endormis sur les bords du lac ; mais ceux-ci, réveillés par les sonneries intempestives d'un chef de bataillon, purent fuir et se rallier au bois des Oliviers, où ils livrèrent au général un combat qui fut de courte durée.

Médéah ravitaillé, M. Changarnier reprit la route du Col et eut encore à soutenir un combat d'arrière-garde.

Le 5 novembre, le gouverneur se mit à la tête d'un corps d'armée destiné à porter 6 mois de vivres à Milianah. Ce qui l'engagea à prendre lui-même le commandement de cette expédition, c'est qu'on lui avait rapporté qu'Abd-el-Kader, à la tête de nombreux contingents, s'était avancé dans le haut Chélif, et que, selon toutes les probabilités, il tenterait une action sérieuse.

Le maréchal prit sa route par le Col des Gontas ; mais, contre toutes les prévisions, il ne rencontra qu'un faible parti de cavalerie. Abd-el-Kader fatigué des réclamations des soldats et cavaliers des tribus, qui tous demandaient du repos, avait congédié ses Goums en les autorisant à aller faire leur labour.

C'est alors que fut relevée la garnison de Milianah; ou, pour être plus exact, c'est alors qu'on emporta les débris de la légion étrangère. Le 9, le corps expéditionnaire reprit la route de Blidah, divisé en trois colonnes chargées de parcourir le massif entre Milianah et la Mitidja, et de punir les tribus dont les maraudeurs, jusqu'alors impunis, infestaient la plaine et le Sahel. Les Béni-Menasser furent les plus maltraités, parce qu'ils opposèrent la résistance la plus sérieuse. La colonne qui parcourait leur pays reconnut un poste romain très-important; c'était *Aquæ-Calidæ* (les Eaux-Chaudes) où l'on voit encore les bassins construits par les Romains et les traces d'une enceinte flanquée de tours.

De grands projets avaient été conçus par le gouverneur, à la vue de cette position qui maîtrise à la fois les vallées de l'Oued-Ger et de l'Oued-Adélia; mais aucun n'a été réalisé.

Dans cette même journée, l'armée fut vivement inquiétée par les Kabyles, surtout par ceux des Beni-Menad.

Deux mille cavaliers, à peu près, se montrèrent aussi au passage de l'Oued-Ger, mais il suffit de quelques obus pour les maintenir à distance.

Le 11, on rentrait à Blidah, pour en repartir le 15. C'était encore Médéah qui était le but de cette nouvelle expédition. Le gouverneur y jeta pour six mois de vivres, sans qu'aucun incident remarquable vînt troubler le cours de ses opérations.

Les zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel Cavaignac, relevèrent le 23e dans la garnison de Médéah. Je n'entrerai pas dans le détail des actions de ces deux corps; chacun sait que les zouaves continuèrent dignement l'œvre du 23e, et que non-seulement les Arabes furent tenus à distance, mais que, malgré le blocus formé par les réguliers, les hardis soldats de ces deux régiments trouvèrent le moyen de s'approvisionner de viande fraîche par des razzias qu'ils exécutaient à de très-grandes distances de la place.

Dans le courant de septembre, M. Changarnier exécuta, dans la plaine de la Métidja, une expédition dont le succès fut d'autant plus remarquable qu'il fut obtenu en très-peu de temps.

Depuis le commencement de la guerre, Ben-Salem avait constamment inquiété la plaine sans qu'il eût été possible de l'amener

au combat. Il avait poussé l'audace jusqu'à s'établir sur l'extrémité est de la Métidja. Ses tentes se dressaient à Kara-Mustapha, que nous venions d'abandonner, et il avait attiré à lui les tribus du haut et du bas Isser ainsi que celles des environs de Deldys.

Le général Changarnier, ayant réuni une colonne mobile à la Maison-Carrée, en partit le 18 septembre, à 8 heures du soir, et marcha contre cet ennemi insaisissable.

Une heure avant le jour, il arrivait aux avant-postes arabes. La consigne la plus sévère avait été donnée par le général : pas un cri, pas un mot, pas un coup de fusil; du silence et à la baïonnette.

L'avant-garde marcha droit aux feux que l'on voyait trembloter de distance en distance. — Qui-vive ! crièrent les sentinelles de Ben-Salem. — Qui-vive ! — Pas de réponse. Nos tirailleurs redoublent de vitesse. — Alors, les vedettes jettent le cri d'alarme et tirent leur coup de fusil. — Il est trop tard, les tirailleurs sont dans le camp ; l'avant-garde les suit de près, les bataillons se pressent sur leurs pas, pendant que la cavalerie se divise en deux pour envelepper l'ennemi.

Cependant la mort est entrée dans ce camp

avec notre infanterie; la baïonnette fouille les tentes et les gourbis. Ce qui lui échappe s'enfuit en poussant des hurlements de terreur, et quand l'aurore monte à l'horizon, elle éclaire la déroute de cette armée, dont le chef n'a que le temps de sauter, presque nu, sur un cheval sans selle et sans bride, abandonnant à son vainqueur sa tente, ses habits, son matériel de campagne et jusqu'à son cachet.

A la faveur de l'obscurité, qui avait empêché nos chasseurs d'accomplir assez rapidement leur mouvement tournant, la cavalerie arabe était parvenue à se sauver et s'était formée sur la rive droite du Boudouaou, paraissant décidée à accepter le combat. Le général lança contre elle ses escadrons, conduits par le lieutenant-colonel Tartas, et, en un instant, les goums de Ben-Salem étaient rompus, dispersés et rejetés dans toutes les directions.

Après une poursuite aussi vive que le permettait la nature du pays, le général rallia sa colonne et rentra à Alger, ayant compté 129 cadavres dans le camp arabe et ramassé 17 prisonniers, 40 chevaux et 200 fusils.

Dans la province d'Oran, la direction de campagne d'automne était confiée aux mains

aussi vigoureuses qu'intelligentes du général Lamoricière.

Il ne se contenta pas de purger ses frontières des tribus ennemies qui s'y étaient établies depuis la reprise des hostilités, il sut encore atteindre celles qui étaient au loin et qui se croyaient en parfaite sécurité. C'est ainsi que les Beni-Amer, les Beni-Yacoub et les Ouled-Khalfa furent successivement frappés jusqu'aux extrémités de leurs territoires.

Les tribus rebelles de l'Est étaient punies avec la même vigueur. La colonne de Constantine se portait successivement sur tous les points de la division, et les indigènes rangés sous notre drapeau châtiaient eux-mêmes l'infidélité du caïd Messaoud des Righa, qui, après avoir été investi de notre autorité, avait passé à l'ennemi.

Une colonne sortie de Bone mettait à feu et à sang les douars de la tribu des Beni-Salah qui avaient assassiné le capitaine Saget et son escorte. Ces exemples de rigueur mettaient une sécurité générale dans la province, et les résultats s'en faisaient sentir au loin. L'ex-bey Ahmed, surpris au col des Ouleb Braham par les goums de nos cheiks,

était battu et chassé de la Medjanah. Aïn-Madhi, dans le Sarah, rentrait sous la domination pacifique de Tedjini; et Biskara nous faisait demander un chef de notre main.

CHAPITRE XVIII

Départ du maréchal Vallée. — Arrivée du général Bugeaud. — Reprise des opérations.

On a vu, à la fin du premier volume, quelle était la situation de l'Algérie lorsque le maréchal Vallée se démit de son gouvernement. Je l'ai dit en son lieu, personne n'a jamais pu mettre en doute les hautes qualités morales et l'expérience militaire du maréchal Vallée; mais on doit reconnaître qu'il s'était trompé sur la nature de la guerre qu'il avait à soutenir, comme sur le caractère de l'ennemi qu'il avait à combattre. Quelles furent les causes de sa détermination? La fatigue, résultat d'une vie d'expéditions continuelles, dans lesquelles il ne se ménageait

nullement? La conviction tardive, il est vrai, que l'application de son système d'extension successive était impossible dans les conditions où il se trouvait? L'insuffisance des moyens dont il disposait? Les intrigues et les tracasseries des bureaux ministériels?... A coup sûr, il y eut un peu de toutes ces causes; mais on affirmait que c'était la dernière qui dominait les autres. A ce fléau de la bureaucratie se joignait alors le parlementarisme dont l'influence fut si funeste à l'armée d'Afrique. A cette époque, où, pour faire une expédition, il fallait en déférer aux Chambres, les généraux, afin de se poser aux yeux des députés, avaient recours à des expédients inouïs, dont le soldat était toujours la victime. C'est ainsi qu'on lui faisait payer la viande qu'il avait conquise dans les razzias, et que M. de Lamoricière inventait l'*artichaut-pain*.

Le 22 février 1841, le canon d'Alger annonçait à la population et à l'armée l'arrivée du nouveau général. C'était M. Bugeaud qui venait recueillir l'héritage du maréchal Vallée. Rappelons d'abord dans quel état se trouvait cet héritage, avant de raconter ce que nous pensions de notre général en chef.

Nous avons vu que dans la province de Constantine nos affaires étaient en assez bon chemin, qu'il y régnait une sécurité relative; mais que dire d'Oran et d'Alger?

Oran, Mers-el-Kébir, Arzew, Mostaganem sur la côte, et Miserghin à12 kilomètres dans les terres, voilà pour la première de ces deux provinces. Entre ces villes, pas un village, pas un hameau, pas un champ cultivé. Dans la province d'Alger, quelques points à droite et à gauche, Médéah et Milianah au Sud. Mais ici, comme dans la division d'Oran, pas l'ombre de culture.

En fait de villages, des camps où le soldat prisonnier sous un soleil brûlant, demande aux liqueurs fortes un abrutissement qui le sauve de la folie. En fait de maisos, ndes barraques en planches ; en fait de colons, des cabaretiers empoisonnant la garnison que la fièvre ne tue pas. Pour aller d'Alger à Blidah, il faut une armée, et si vous vouliez visiter la Maison-Carrée, vous ne pourriez le faire sans une escorte. De la Calle à Oran, une armée de 80,000 hommes, dont l'excellent esprit a pu résister à des privations, à des misères de toute sorte, ainsi qu'aux erreurs de ses chefs, mais qui n'offrira pas 40,000 combat-

tants le jour où il faudra exécuter les projets du gouverneur.

Pour un certain parti, ce gouverneur était l'odieux geôlier de la duchesse de Berry; pour un autre, c'était l'assassin de Dulong, le bourreau de la rue Transnonain. La presse de ces deux opinions, presse qu'il avait quelquefois traitée avec injustice, l'attaquait avec violence. Seule, l'armée d'Afrique ne voyait en lui que l'héroïque colonel du 14e de ligne, le dernier défenseur du sol de la patrie, le vainqueur de la Sika, le général qui, en 1837, avait laissé dans la division d'Oran le souvenir d'un grand courage uni à une profonde intelligence de la guerre. S'il avait fait une faute politique à la Tafna, l'ardeur avec laquelle il accourait la réparer, prouvait qu'il était exempt du sot orgueil qui fait que certains hommes, tout en reconnaissant leurs erreurs, se gardent bien de les réparer, et semblent y tenir d'autant plus qu'elles sont plus grandes.

La première fois que nous vîmes cette tête empreinte tout à la fois d'énergie et de bonté, de finesse et de simplicité, nous nous sentîmes attirés comme par une influence magnétique; et lorsque devant l'ennemi, son œil bleu s'illumina d'une flamme

subite, nous fûmes tous animés de cette confiance qui rend les armées invincibles ; nous prédîmes, tout aussitôt, que le temps des demi-mesures, des sujets incomplets était passé ; que notre nouveau chef devait réparer les erreurs de ses prédécesseurs, et triompher, dans un avenir prochain, non-seulement de nos ennemis indigènes, mais encore des obstacles que les passions des divers partis politiques apportaient au développement de notre colonie. Chacun sait jusqu'à quel point il a réalisé nos prévisions.

Le général Bugeaud apportait en Algérie un plan nouveau et des idées qui étaient venues sans doute à tous les esprits raisonnables et compétents, mais que personne ne s'était avisé d'exprimer avant lui. Son système général était de diviser les forces de l'ennemi, de les détruire séparément et de s'attacher ensuite à la poursuite d'Abd-el-Kader lui-même. Il commença, comme nous le verrons bientôt, par supprimer cette quantité de petits camps où le tiers de l'armée était prisonnier, et il distribua ensuite à ses lieutenants le rôle qu'il voulait leur donner dans le drame conçu dans sa tête. Et ici, on ne saurait trop faire ressortir, en premier

lieu, sa connaissance parfaite des hommes; car, excepté le général Cavaignac, dont le mérite fut plus tard utilisé dans la mesure la plus honorable, tous ses lieutenants furent immédiatement et parfaitement appréciés. Il leur confiait volontiers les missions les plus délicates, faisant ressortir avec soin leurs moindres succès et les couvrant sans cesse de sa responsabitité.

Le général Bugeaud enseignait la guerre autant par ses discours que par ses exemples. Au lieu de se renfermer dans un mutisme orgueilleux, il communiquait ses plans, non-seulement aux généraux, mais encore aux officiers de tout grade, et les soldats même pouvaient prendre leur part de la leçon. Il prévoyait tout avec une perspicacité remarquable, et si l'on se rappelle ce qui se passa la veille de la bataille d'Isly, on conviendra que son assurance ne provenait pas d'un excès de présomption, mais d'une connaissance profonde de l'ennemi qu'il avait devant lui et des troupes qui étaient entre ses mains,

On pourrait dire de lui aussi « qu'il décrétait la victoire. » Sa grande expérience le faisait entrer dans tous les détails de la vie du soldat et des petites opérations de la guerre.

C'est lui qui supprima tout à fait ces lignes de tirailleurs à cheval dont en encadrait les colonnes, et dont le feu inefficace permettait à l'ennemi de s'approcher impunément des masses où ses balles avaient moins de chances de se perdre. Il les remplaça par des lignes d'infanterie qui, par leur tir plus certain et par la facilité de s'embusquer derrière un tronc d'arbre, une pierre, une broussaille, forcèrent, dès le premier jour, les cavaliers arabes à se tenir à distance. C'est lui qui à ces grand'gardes dont les rares sentinelles, trop espacées, laissaient venir les maraudeurs jusque dans l'intérieur du camp, substitua cet excellent système d'embuscades qui forment un réseau infranchissable à l'ennemi et donnent une si grande sécurité aux troupes qu'elles ont mission de protéger. Je n'en finirais pas si je voulais rapporter tout ce que lui doit l'armée; mais je ne saurais passer sous silence ce soin constant du soldat, cette attention de ne jamais le fatiguer inutilement. Nous partions quelquefois avant le jour, bien prévenus que nous avions une grande journée de marche à faire, puis, vers sept à huit heures, nous rencontrions des arbres, de l'eau, un site agréable : « Voici, disait le

maréchal, un joli bivouac, où nous serons très-bien; campons-y. »

Aussi de quel dévouement n'était-il pas récompensé.

Quand il fallait doubler une marche de jour par une ou deux marches de nuit, on trouvait cela tout naturel; pas un murmure ne se faisait entendre, personne ne restait en arrière. Sa grande finesse savait exploiter les incidents les plus simples, les plus ordinaires, et en faisait sortir soit des encouragements, soit des leçons. Je n'oserais pas raconter, après l'illustre auteur du livre *Les zouaves et les chasseurs à pied*, l'histoire de la casquette du père Bugeaud; mais ceux qui étaient à l'attaque de nuit de Saïda, n'ont pas oublié l'excellente figure du maréchal en se voyant coiffé d'un bonnet de coton au lieu de sa casquette. Comme il riait de bon cœur de sa tenue, et comme plus tard, dans toutes les occasions difficiles, il savait bien dire aux clairons : « Allons la casquette du père Bugeaud. » Mais je ne puis résister au désir de raconter une petite anecdote qui le dépeindra sous cette face de son caractère

C'était chez les Djafra, nous venions de faire une marche de nuit pour surprendre

des tribus. Mais, lorsque, vers dix heures du matin, nous arrivâmes sur leur emplacement, elles l'avaient abandonné, et nous voyions au loin la poussière de leur émigration. Nous nous attendions à courir après elles, lorsque le maréchal ordonna de camper. Les tentes étaient dressées et plusieurs officiers, réunis à la porte de l'une d'entre elles, suivaient la fuite des Arabes à l'aide de leurs longues-vues, tout en faisant leurs réflexions. L'un s'étonnait qu'on laissât ces populations s'enfuir aussi tranquillement ; l'autre prétendait qu'on aurait dû s'arrêter avant le jour, se tenir bien cachés et ne repartir qu'à la nuit, pour les surprendre ; bref chacun faisait son plan de campagne. Au beau milieu d'une observation qu'il croyait sans doute excellente, l'orateur se sent tout à coup arrêté par une large main qui s'appuie sur son épaule et par une voix railleuse qui lui dit : « Vous en parlez bien à votre aise, Messieurs; on voit bien que vous ne tenez pas la queue de la poêle. » Le groupe tout entier se retourne et se trouve en face du maréchal, qui, en chapeau de paille et caban blanc, parcourait le bivouac, écoutant par-ci par-là et regardant tout de cet œil auquel rien n'échappait.

Les voilà donc bien stupéfaits ; mais lui, sans laisser paraître la moindre humeur et d'un air tout à la fois goguenard et bon, entre en conversation avec eux et leur explique les raisons de sa conduite et la sagesse de ses plans, dont nous vîmes deux jours après les magnifique résultats.

C'est ainsi que le général méritait le surnom *de père Bugeaud,* sous lequel il était uniquement désigné.

Quelque périlleuse et pénible que dût être une expédition, les soldats étaient tranquilles et gais. Il seraient partis sans vivres et sans munitions : qu'avaient-ils à craindre? Est-ce que le père Bugeaud n'était pas là?

Parlerai-je de sa bravoure? Qui ne l'a vu dans mille circonstances et notamment en Kabylie, lorsque, debout sur un rocher, au milieu d'une grêle de balles, la tête nue, l'œil étincelant, le front rayonnant, il donna lui-même le signal de la charge ?

Tel était alors et tel est aujourd'hui le sentiment de l'armée au sujet du maréchal Bugeaud. Je laisse à d'autres d'étudier ses qualités politiques, économiques, etc.

Le premier soin du Gouverneur général fut, ainsi que je l'ai déjà dit, de supprimer les

postes, tels que le Fandouck, Kara-Moustapha, l'Arach, l'Arbah. Il délivrait ainsi d'une oisiveté mortelle des bataillons auxquels il ouvrait le champ des expéditions lointaines et glorieuses. Ce fut donc une grande joie pour ceux-ci de se voir retirés de ces prisons où la maladie, plus que le feu de l'ennemi, les avait si cruellement éprouvés. Se portant tout aussitôt vers la province de Constantine, le général Bugeaud ordonna les mêmes mesures que pour celle d'Alger. Tous les petits camps intermédiaires furent levés, et leurs garnisons grossirent les colonnes de Guelma, Constantine et Sétif, qui devaient bientôt concourir à l'exécution du nouveau plan de campagne.

De retour à Alger, le Gouverneur général se prépare à ravitailler Médéah et Milianah, bases futures de ses opérations. Sa colonne est peu nombreuse, car les garnisons supprimées lui ont fourni plus de malades que de soldats; de plus, le train des équipages est insuffisant et les colons se prêtent très-mal aux réquisitions de transport, bien qu'ils leur soient très-largements payés. Qu'importe au général Bugeaud? Son esprit suppléera à tout; sa petite armée est triplée par sa pré-

sence, et la cavalerie lui fournit des moyens de transport. Chaque chasseur d'Afrique reçoit un sac de biscuit, d'orge ou de farine; ce sac est mis en travers de la selle, et le cavalier, à pied, conduit sa monture comme un soldat du train. S'il faut combattre, le sac est jeté à terre, le conducteur saute en selle, et, le sabre à la main, il redevient en un instant le bouillant chasseur si terrible aux Arabes. L'exécution d'une pareille mesure eût été une grande question pour tout autre que pour le général Bugeaud; mais, pour lui, ce fut l'affaire d'une conversation avec les officiers et d'un ordre de l'armée par lequel cette transformation de cavalerie en conducteurs de bêtes de somme devenait un acte de courage et de dévouement, dont la cavalerie française était seule capable. L'ascendant de cet homme illustre était déjà tel, que tout, même l'amour-propre, lui cédait sans murmure.

L'armée expéditionnaire, partie de Blidah le 27 avril, fut divisée en trois colonnes : celle du centre, sous les ordres du Gouverneur, suivit la route Clausel. M. Changarnier prit par le grand piton, et M. Duvivier par les gorges de la Chiffa, que l'on voulait reconnaî-

ıre dans l'espoir, réalisé depuis d'y pratiquer une route carrossable. Ces trois colonnes se réunirent au Col, et descendirent ensemble au bois des Oliviers, où le bivouac fut établi, Le convoi ayant été divisé en deux parties, la première fut déposée dans la ville pendant la journée du lendemain, et l'on se mit en route pour aller chercher l'autre et la conduire à destination. Avant d'atteindre le bois des Oliviers on eut un combat sans gravité, et le lendemain, à la pointe du jour, les Kabyles, appuyés par quelques goums et deux bataillons de réguliers, le recommencèrent avec plus de vigueur. Ce fut M. Changarnier qui les contint et les repoussa par une charge brillante des 23e et 53e de ligne.

Il reçut pendant l'action une balle à l'épaule. Cette blessure parut d'abord très-grave et elle répandit une véritable inquiétude dans l'armée; mais, après s'être fait panser sur le champ de bataille, le général remonta à cheval et reprit le commandement de l'arrière-garde.

Le second convoi se fit très-heureusement; et, au retour, on vit de nouveau l'ennemi plus nombreux que la veille, et préparé à combattre. Le général en chef prit ses dispositions,

d'aprés lesquelles les réguliers étaient débordés par les zouaves du lieutenant-colonel Cavaignac et séparés de leur cavalerie par le général Changarnier. Il s'ébranlait lui-même, à la tête de la colonne chargée de l'attaque de front, lorsqu'un orage terrible éclata, couvrant les montagnes de torrents d'une pluie glacée. En un instant le sol fut détrempé et tout mouvement rendu impossible : force fut donc de renoncer à l'entreprise et de gagner péniblement le chemin d'Alger.

CHAPITRE XIX

—

Suite de la campagne de 1841. — Fautes devant Milianah. — Le capitaine Broquerille, la gendarmerie. — L'échange des prisonniers. L'abbé Suchet.

Le général Bugeaud ne fit qu'un très-court séjour à Alger; il en repartit bientôt pour Milianah, en passant par les crêtes du Gontas et par Aïn-Sultan. Les ducs de Nemours et d'Aumale faisaient partie de cette expédition : le premier commandait une division, et le second, alors lieutenant-colonel, avait sous ses ordres deux bataillons d'infanterie.

Pendant que la colonne expéditionnaire s'éloignait ainsi du Sahel, la Métidja était envahie par 2,000 cavaliers des tribus, sou-

tenus par 200 réguliers. Cette troupe se porta sur Coléah, qui n'avait alors pour toute garnison que 4 compagnies de la légion étrangère, sous les ordres du commandant Poério. La faiblesse numérique de cette garnison et l'éloignement des troupes qui auraient pu la secourir faisaient espérer à l'ennemi de pouvoir emporter la place d'emblée. Mais l'énergie du commandant Poério et de son détachement rendit vaines toutes les attaques des Arabes, qui, repoussés trois fois avec perte, reprirent le chemin de Milianah.

Le 2 mai, le général Bugeaud arrivait devant cette ville. Du marabout de Sidi-Abd-el-Kader, il put juger des forces de l'Emir. Elles comprenaient 10,000 chevaux, trois bataillons de réguliers de 800 hommes chacun, et les contingents kabyles venus de 30 lieues à la ronde et même de Tegdempt. Avec ces forces, Abd-el-Kader pensait nous causer des pertes énormes, surtout au moment où nous serions contraints d'évacuer les positions qui avoisinent Milianah. C'était un terrain qu'il connaissait parfaitement, et dont il avait su tirer un assez bon parti jusqu'alors.

Le Gouverneur général, de son coup d'œil rapide et sûr, comprit les inconvénients et les

avantages de ce champ de bataille, et sut trouver le moyen de faire tourner tout en sa faveur.

Comme il s'agissait d'abord de faire entrer le convoi, il échelonna son infanterie sur les collines que j'ai déjà décrites et qui forment un arc de cercle au fond duquel s'élève le Zaccar, dont les flancs portent Milianah. Il s'achemina de sa personne vers la ville, à la tête du convoi formé, comme nous l'avons dit, du train des équipages de la cavalerie portant des sacs en travers de ses selles.

M. le duc de Nemours, qui commandait á gauche et une partie du centre, trompé par le terrain, appuya trop à gauche, au lieu de serrer Milianah, et laissa ainsi un grand espace entre la ville et lui. Abd-el-Kader, à qui rien n'échappait, fit glisser du monde dans cette ouverture, et un combat s'engagea dans l'intérieur de nos lignes. Une compagnie de zouaves, luttant contre un ennemi vingt fois plus nombreux, fut enveloppé et courut les plus grands dangers. Heureusement pour elle que son chef de bataillon, M. de St-Arnaud, put accourir à son secours et repousser les assaillants par une charge à la baïonnette.

v. page 434

Au même instant 2 ou 300 Arabes attaquaient le convoi. Là, le danger fut encore plus grand, Les deux bataillons du 48ᵉ, destinés à relever la garnison de Milianah, étant partis en tête de la colonne, étaient déjà entrés dans la ville et ne pouvaient plus redescendre à travers le convoi encombrant le rude et difficile sentier à peine tracé dans les rochers. Le général n'avait pas un bataillon, pas une compagnie à opposer aux Arabes; il ordonne aux cavaliers et conducteurs d'abandonner leurs bêtes, et ceux-ci s'élançant, le mousqueton à la main, au-devant de l'ennemi, l'arrêtent tout aussitôt, et finissent par le rejeter dans les ravins.

Tout cela causa de l'humeur au général et le fortifia dans la résolution de donner une rude leçon à son adversaire. Aussi, du haut des remparts de Milianah, examina-t-il avec soin le singulier pays sur lequel il devait manœuvrer et prit des dispositions telles, qu'à moins de nouvelles fautes de la part de ses lieutenants, la journée du lendemain devait être la dernière des réguliers.

Le colonel Bedeau, entré dans la ville avec les deux bataillons de son 17ᵉ léger, a l'ordre de ne pas suivre le mouvement de retraite de

l'armée, et de se tenir prêt à s'élancer sur les Arabes à un signal donné, qui sera un coup de canon. Tous les autres corps doivent battre en retraite lentement, puis, à ce même signal d'un coup de canon, faire brusquement demi-tour et charger à outrance.

Le général avait prévu que, fidèle à ses antécédents, Abd-el-Kader tomberait sur notre arrière-garde; il espérait l'amener avec toute son infanterie dans l'entonnoir formé par le Zaccar et les chaînes qui s'en détachent, et là, par un retour offensif, l'enfermer entre lui et le 17e léger accourant de Milianah. Ce plan était des plus habiles, et l'Emir sembla y concourir selon les vœux du général.

En effet, le 3 mai, à la pointe du jour, notre mouvement rétrograde commence sur toute la ligne; et, au même instant, 6,000 Kabyles et 1,600 réguliers se montrent derrière les buttes au pied des positions de notre droite, tournant le dos à Milianah. Ils suivent notre marche, d'abord timidement; puis ils s'enhardissent à mesure qu'ils avancent. Bientôt ils gravissent la position en ouvrant leur feu. Le général, qui voit avec satisfaction le mouvement se dessiner de mieux en mieux, fait éloigner son drapeau ainsi que son état-ma-

jor, où quelques hommes et quelques chevaux ont déjà été blessés, et ordonne de sonner la retraite. Les Arabes entendant les clairons et, ne sachant pas ce qu'ils veulent dire, s'arrêtent, hésitent, rétrogradent même. Anxiété du général, qui craint de voir avorter ses plans et qui prescrit de faire les commandements à la voix. Cependant la vue de notre ligne en retraite rassure l'ennemi, qui s'excite par de grands cris et se précipite sur nos pas.

Tout allait bien, lorsqu'une colonne arabe, cherchant à prendre notre gauche à revers, rencontra cette gauche et le centre, aux ordres du duc de Nemours.

L'attaque contre cette dernière partie, fut si vive, que le duc d'Aumale et ses deux bataillons durent faire un retour offensif pour se dégager. Le duc de Nemours, qui suivait avec inquiétude les mouvements de son frère, voyant celui-ci faire volte-face, arrête toute sa division, et, lui commandant demi-tour, la lance à la baïonnette sur les Arabes. Le mouvement se propage de la gauche, à la droite; le général Baraguay-d'Hilliers, qui commande cette aile, se figure que le signal a été donné, mais que la fusillade l'a empêché de l'entendre, et, au lieu de continuer à céder

le terrain, charge aussi les Arabes avec sa vigueur habituelle.

Après de vains efforts pour arrêter ce mouvement prématuré, le général en chef fait tirer le coup de canon de signal; le 17e léger sort aussitôt au pas gymnastique de Milianah, pour couper les Arabes; mais il est trop tard: ceux-ci s'échappent par toutes les gorges. Le Gouverneur, sur le point de perdre tout le fruit de ses combinaisons, fait charger les gendarmes maures et deux escadrons de chasseurs qu'il avait sous sa main. Cette brave cavalerie se mêle aux fantassins, et, malgré les aspérités du terrain, elle joint la queue des fuyards, dont elle sabre un grand nombre. 400 cadavres furent abandonnés par l'ennemi, qui échappa ce jour-là au plus grand danger qui l'eût menacé depuis le commencement de la guerre.

La marche en retraite continua après ce retour offensif, et l'armée bivouaqua au-dessous du Marabout dans la plaine.

Parmi les noms cités par le Gouverneur dans son rapport officiel sur cette affaire, on remarquait, ceux de deux officiers d'état-major, MM. le capitaine de Cissey et le lieutenant Raoul, qui tous deux avaient tué plu-

sieurs Arabes de leur main. En effet, ces Messieurs s'étaient jetés en tête de la charge avec le courage qui distingue cette brillante jeunesse, et avaient prouvé une fois de plus que la grande utilité de l'état-major, à l'armée, ne se borne pas aux fonctions délicates que les règlements lui attribuent.

Du reste, parmi les quelques centaines d'officiers d'état-major que j'ai vus en Afrique, je n'en ai trouvé jamais de plus remarquables que ceux qui entouraient le maréchal Bugeaud. Le caractère du général avait déteint sur eux, et ils étaient aussi bons, aussi affectueux envers les officiers et même les soldats, que braves et déterminés au moment d'une action. Tous ces Messieurs doivent à d'éclatants services d'être aujourd'hui de hauts personnages militaires, et leur chef immédiat de cette époque est l'illustre vainqueur de Sébastopol, que nous aurons cent fois l'occasion de retrouver dans le cour de ces souvenirs.

Le rapport officiel citait aussi M. Léon Roche, jeune interprète qui, indépendamment du zèle et du talent avec lequel il exerçait ses fonctions, ne laissait échapper aucune occasion de se mêler aux combats, et

qui eut un cheval tué sous lui. On voit que, ce jour-là, il y eut de la besogne pour tous.

Le mécontentement du Gouverneur général était extrême; et, comme sa loyale nature était incapable de garder longtemps ses sentiments sans les exprimer, il réunit le soir même les généraux au quartier général, et les entretint des fautes qui avaient marqué ces deux dernières journées. La séance fut orageuse, et il en transpira des particularités que je ne saurais omettre.

Tous les délinquants attribuèrent leur conduite à cette cause probable de la fusillade qui leur avait fait croire le coup de canon tiré sans qu'ils l'eussent entendu. Ils se disculpèrent de leur mieux et dans la forme modeste qui convenait à leur position. Un seul tint tête au Gouverneur, et, dans ses réponses, empreintes d'une certaine aigreur : « Il y a 10 ans, dit-il à son chef, que je fais la guerre et je crois savoir mon métier. — Eh monsieur, lui répondit le Gouverneur, le mulet du maréchal de Saxe a fait 30 ans de campagne, et il est toujours resté mulet. » Quelque solide que fut le général en question, il fut désarçonné par ce coup de boutoir. La réponse du maréchal fit bientôt le

V. p. 438

sujet de toutes les conversations; on riait de ce qu'elle avait d'incisif sous une forme vulgaire, et l'on savait gré au Gouverneur général de cette attitude carrée qu'il savait prendre et garder vis-à-vis de ses lieutenants, quelle que fût leur position ou leur renommée.

Le 4 mai, l'armée marcha à l'ouest en suivant la rive droite du Cheliff et en chassant devant elle la cavalerie de l'Emir, qui disparut vers la fin du jour. On croyait généralement que nous marchions sur Mostaganem, lorsque le 5 nous passâmes à Cheliff et à El-Cantara et remontâmes cette rivière par une marche de nuit qui nous porta au pied des montagnes des Beni-zoug-zoug.

Le général s'était décidé à cette marche rapide par la nouvelle que la cavalerie régulière de l'Emir s'était réfugiée dans ces tribus.

Notre avant-garde était formée par un escadron de 80 gendarmes, troupe vraiment d'élite, que commandait un vaillant homme de guerre, le capitaine Brocqueville, et par les gendarmes maures sous les ordres d'un capitaine bien distingué, lui aussi, M. d'Allonville, aujourd'hui général.

Cette avant-garde se trouva en présence de 200 cavaliers rouges et de 3 à 400 hommes du

Goum. Les gendarmes maures commencèrent à tirailler avec eux ; mais M. Brocqueville, après avoir envoyé prévenir le général de ce qui se passait, serre son escadron, fait placer le fusil à la grenadière et mettre le sabre à la main. Ses trompettes sonnent la charge, et cette poignée de braves se jette sur un ennemi dix fois plus nombreux. Les Goums cèdent devant l'impétuosité de l'attaque; mais les cavaliers rouges la reçoivent par une décharge à portée de pistolet, et, mettant eux-mêmes le yatagan à la main, engagent une lutte terrible, dans laquelle leur nombre et leur bravoure individuelle semblent devoir triompher de notre escadron.

L'histoire de nos guerres d'Afrique ne nous offre rien de plus beau que ce combat de cavalerie. Ce ne fut qu'une suite de luttes partielles et d'actions héroïques. Chaque gendarme avait quatre Arabes devant lui, et si le sabre abattait grand nombre de leurs adversaires, ceux-ci, de leur côté, leur causaient des pertes sensibles.

Le brave Brocqueville, la poitrine traversée par un coup de feu, tombe à bas de son cheval; les réguliers veulent l'enlever; ses gendarmes s'élancent pour le défendre, et vingt

duels se livrent autour de ce corps sans mouvement, qui reste enfin à nos soldats. Ici un maréchal des logis, percé de deux coups de feu, blessé de plusieurs coups de yatagan, refuse de se retirer du combat et pousse son cheval au plus gros de l'ennemi, suppléant ainsi par le choc à l'impuissance de son bras. Là, un gendarme tombe blessé sous son cheval tué ; un de ses camarades court à lui, l'encourage lui fait reprendre la queue de son cheval, l'entraine loin de la mêlée, et, ce pieux devoir rempli, revient au galop où le danger est le plus grand.

Ce noble escadron aurait fini par succomber jusqu'au dernier homme, si le 4e chasseurs n'était arrivé à son secours.

L'on pût juger alors de l'ennemi qu'on avait à combattre. Loin de céder à cette nouvelle charge, les réguliers l'attendirent de pied ferme, elle dût être renouvelée deux fois pour pouvoir rompre cette troupe que le fanatisme, sa réputation et les égards d'Abd-el-Kader pour elle animaient d'un courage servi par une vigueur corporelle et une adresse remarquables dans le maniement des armes. C'était la première fois que les *cavaliers rouges* se mesuraient réellement avec

notre cavalerie ; car, jusqu'à ce jour, tout s'était borné à des tirailleries sur des terrains peu propres à cette arme, et nous comprîmes, ce jour-là, la terreur qu'il inspirait aux tribus, terreur que l'Émir savait si bien exploiter pour tirer toute sorte d'impôts des Arabes. L'honneur de faire la première brèche à cette grande réputation semblait revenir de droit à notre gendarmerie, dont les services étaient si fort appréciés par notre général en chef, que jamais il ne se mettait en campagne sans avoir un escadron auprès de lui.

Les réguliers repoussés et les goums dispersés, notre cavalerie se reforma, et le maréchal songeait à choisir son bivouac, lorsqu'un nuage de poussière s'élevant des montagnes à notre droite nous annonça la présence d'un corps de troupe. C'était Méloub-ben-Arach avec 2 à 300 chevaux.

Abd-el-Kader, comprenant de quelle importance étaient pour lui ses *cavaliers rouges*, envoyait son lieutenant à leur secours. C'était trop tard; il n'arriva que pour recueillir leurs débris; et, se trouvant en présence de nos chasseurs en bataillon et de trois bataillons conduits par le duc de Nemours,

il jugea peu prudent de tenter une nouvelle action, et disparut bientôt dans les gorges de Beni-zoug-zoug.

L'on se mettait en route, lorsqu'on signala un autre corps de cavalerie, sur la rive droite du Cheliff. C'était celui de Berkani, qui venait, lui aussi, secourir les réguliers. Le général en chef opéra une conversion sur son aile gauche, et la vue de cette imposante ligne de bataille suffit pour forcer ce nouvel ennemi à la retraite.

Le 8, l'armée se porta sur la limite du territoire des Soumata. Le général, résolu à les châtier, divisa son armée en trois colonnes, qui les enveloppèrent depuis l'Oued-Ger jusqu'au Bouroumi. Leur pays fut ravagé et on leur prit 1,200 têtes de bétail et de nombreux prisonniers.

Après ces opérations, qui inauguraient d'une manière si brillante son gouvernement, le général Bugeaud confia à MM. Baraguay-d'Hilliers, Changarnier et de Bar, le soin de poursuivre l'exécution de ses plans. Le théâtre de la guerre était transporté au delà de l'Atlas; Milianah et Médéah, munis d'approvisionnements considérables et de troupes suffisantes, étaient devenus les centres d'où nous

allions désormais rayonner, et le gouverneur général pouvait porter ailleurs les bienfaits de sa présence. C'est ce qu'il fit en s'embarquant le 14 mai pour Mostaganem, avec le duc de Nemours.

Pendant qu'il s'achemine vers le sud pour y détruire les établissements de l'Emir, assistons à l'échange des prisonniers, qui a lieu le 19 mai en avant de Bouffarick.

Cet échange avait été préparé par les soins du vénérable évêque d'Alger, que secondait son vicaire général M. l'abbé Suchet, dont le nom est si populaire en Algérie. Correspondance, courses aventureuses au milieu de mille dangers à travers un pays ennemi, difficultés provenant des bureaux, tant de la métropole que d'ailleurs, insinuations malveillantes, froideur marquée du gouvernement pour un si noble projet, rien n'avait arrêté le zèle de notre premier pasteur.

Les relations qu'il avait établies avec l'Emir et surtout la protection du général Bugeaud lui permirent enfin de réaliser le vœu de son cœur et de donner satisfaction à son ardente charité.

La ferme de Mouzaïa était le lieu désigné pour l'échange; le jour et l'heure étaient

fixés. L'Evêque, accompagné de quelques personnes dévouées, sortit d'Alger à la tête de 130 Arabes, qu'il devait remettre pour recevoir 128 Français des mains du bey de Milianah. Il se croyait au terme des peines que cette négociation lui avait données, lorsque le général Baraguay-d'Hiliers faillit tout perdre.

Le même jour que l'évêque partait d'Alger pour son expédition pacifique, le général sortait à la tête d'une colonne de guerre. En vain l'homme de paix écrit-il au général, le priant de suspendre sa marche pour lui laisser le temps d'accomplir l'échange des prisonniers; M. Baraguay-d'Hillers, qui avait sans doute ses raisons pour ne pas s'arrêter, ne répondit pas à sa lettre; et lorsque Mgr Dupuch arrivait Bouffarick, le canon tonnait à Mouzaiah. Le cœur navré, l'évêque expédie un courrier au bey, qui lui répond en termes amers, se plaignant de ce qu'il apelle un guet-apens. Le découragement s'empare de tous les cœurs; l'évêque lui-même sent faiblir sa confiance, et cependant il veut tenter un dernier effort.

Pour cela, il veut envoyer une sorte d'ambassade au bey, dont on ne connaît pas même la position, et cette ambassade doit traverser

le pays où l'on combat. Trois hommes dévoués se présentent pour remplir cette mission périlleuse ; ce sont deux prêtres et un jeune homme, M. de Toustain-Dumanoir, dont le grand cœur et la haute intellignce ne sauraient être trop loués. Ils emmènent trois prisonniers, qu'il doivent remettre comme preuve de leur bonne foi.

Après avoir longtemps erré à travers mille dangers, cette petite troupe rencontre le bey dans les bois des Karazas ; elle en est reçue d'un air farouche. Mais les paroles de paix qu'il entend, la remise de trois prisonniers, surtout la vue de l'un d'entre eux, jeune officier de réguliers, attendrissent le cœur de Sid-Allad, et il consent à terminer l'échange, le lendemain, aux environs de Bouffarick.

En effet, le 19 au matin, on pouvait voir 1,000 à 1,200 cavaliers arabes conduisant vers ce camp les captifs chrétiens. Mgr Dupuch, s'étant porté au-devant d'eux, rendit les Arabes à leur 15 coreligionnaires, qui les accueillirent avec des transports de joie, pendant que lui-même, les yeux baignés de larmes, recevait nos pauvres compatriotes, parmi lesquels le sous-intendant Massot, dont j'ai raconté l'enlèvement entre Douera

et Dely-Hybraïm. Puis le chef de la prière chrétienne et le bey de Milianah s'abordèrent seuls, sans escorte, et eurent un long entretien.

Quand ils se séparèrent, une égale émotion était peinte sur leurs visages, car leurs cœurs étaient faits pour se comprendre, et l'on ne saurait trop admirer ce rapprochement entre ces deux hommes de religions, de mœurs, et de positions si différentes, unis en ce moment par un même sentiment de charité envers leurs frères, et une foi pareille envers le Dieu qui veille également sur toutes les races.

L'évêque reprit lentement la route d'Alger, à la tête de sa glorieuse conquête, et le bey, rejoignant au galop ses cavaliers, s'enfonça dans les fourrés de Karésas.

Les dangers que couraient nos intrépides missionnaires ne provenaient pas uniquement des Arabes; l'aventure suivante, arrivée à M. l'abbé Suchet, prouvera qu'ils étaient aussi quelquefois exposés aux balles françaises.

Ce digne ecclésiastique avait été envoyé par son évêque vers Abd-el-Kader pour traiter de l'échange que je viens de raconter. Après quelques jours passés au camp de

l'Emir, guerroyant alors dans la province de Titery, il en repartit sous l'escorte d'une trentaine de cavaliers chargés de le conduire jusqu'aux avants-postes français.

M. Suchet quitta le camp arabe à l'entrée de la nuit, et l'aube le trouva sur les derniers contre-forts de l'Atlas, près d'atteindre le sommet de la montagne, juste au moment où les tirailleurs d'avant-garde du général Baraguay-d'Hilliers y arrivaient de l'autre côté. A leur vue, l'escorte du prêtre s'arrête. En vain, M. l'abbé Suchet les exhorte à pousser avec confiance en avant; ils hésitent, se consultent et, finalement, refusent d'avancer. A cet instant, le général Baraguay-d'Hilliers arrivait lui-même sur la ligne de ses tirailleurs et interrogeait le terrain devant lui. Voyant un groupe de cavaliers immobile sur un piton, il fait avancer une pièce de montagne, qui envoie un obus à quelques mètres de M. Suchet. Aussitôt son escorte se disperse dans toutes les directions.

Resté seul, l'abbé pousse son cheval vers la pièce. Il espère qu'elle ne tirera plus sur un homme isolé et qu'il sera facilement reconnu; mais il avait trop de confiance dans le sang-froid de nos soldats; la pièce ne tire

plus, il est vrai, mais les tirailleurs, au lieu de réfléchir qu'un homme seul venant à eux ne peut être un ennemi, prennent la soutane pour un burnous noir, et, dans l'obscurité du crépuscule, tirent plusieurs balles, dont une atteint M. Suchet à la cuisse. Malgré la douleur que lui cause sa blessure, il continue son temps de galop, et arrive enfin au milieu d'un groupe où se trouvait le général. Alors il est reconnu; on le descend de cheval, et quand sa blessure est reconnue sans gravité, il est le premier à rire de cette mésaventure qui a failli lui coûter la vie.

CHAPITRE XX

—

Tegdempt. — L'abbé G'Stalter. — Boghar. — Thaza. — Le général Baraguay-d'Hilliers. — La messe au camp. — Le capitaine Morizot. — Autre échange de prisonniers.

Le Gouverneur général partit le 18 mai de Mostaganem, se dirigeant sur Tegdempt, le premier des postes de l'Emir, qu'il voulait détruire. Aucun incident remarquable n'ayant retardé sa marche, il atteignit, le 25 mai, le but de son expédition.

Abd-el-Kader tenta, ce jour-là, une action avec sa cavalerie; mais les zouaves le repoussèrent; et, dès ce moment, il se tint sur les hauteurs, desquelles il assista à la ruine de sa forteresse.

Tegdempt était son principal dépôt d'armes

et de munitions. Il avait groupé, autour de ce fort un certain nombre de maisons, dans lesquelles il forçait les chefs dont il croyait avoir à se méfier, à loger leur famille. C'étaient des otages qui lui répondaient de ses lieutenants, et ces otages devaient être nombreux, car sa politique soupçonneuse lui faisait voir non-seulement des traîtres, mais encore des compétiteurs dans chacun des chefs de grande tente qui marchaient à sa suite.

La citadelle consistait en un carré de maçonnerie ouvert par une seule porte. Le mur avait 240 mètres de tour et 6 mètres de hauteur. A chaque angle s'élevait une tourelle, et, au centre, un grand hangar avait été bâti sur des caves.

Tegdempt démantelé, l'armée se dirigea sur Mascara, escortée par Abd-el-Kader, dont la cavalerie, divisée en deux colonnes, nous flanquait à droite et à gauche, tandis que ses tirailleurs, au nombre d'un millier, harcelaient notre arrière-garde. Il n'y eut pas d'expédient, pas de ruse que le gouverneur n'employât pour l'amener au combat : tout fut inutile. Plusieurs fois on crut le tenir; il se déployait, nous laissant nous déployer nous-mêmes; puis, au moment où nous nous ébran-

lions pour marcher à lui, il faisait demi-tour et disparaissait.

A Fortassa, notamment, il joua cette comédie jusqu'au dernier moment, et de manière à bien nous prouver qu'il ne combattrait que quand bon lui semblerait.

Nous le trouvâmes sur les hauteurs de Mascara, renforcé de 1,000 cavaliers que lui avait amenés son Kalifa Bou-Hamani. Certes il avait une armée dont la supériorité numérique aurait dû l'enhardir; mais, là encore, comme à Fortassa, il se retira au premier coup de feu.

L'occupation de Mascara ayant été résolue, on travailla à loger trois bataillons d'infanterie, trois compagnies du génie et une certaine quantité d'artillerie sous les ordres du colonel Tempoure.

La fertilité de son sol, la beauté de la plaine d'Egris, qui s'étend jusqu'à ses pieds, justifiaient, au point de vue agricole, la préférence dont cette ville avait été l'objet de la part des Arabes, particulièrement d'Abd-el-Kader. Sa position stratégique en faisait, en même temps, un point important pour quiconque voulait dominer les riches et puissantes tribus des Hachems et des Yacoubia.

Le gouverneur, qui voulait frapper l'Emir d'une manière irrémédiable, et prendre dans l'Ouest une base d'opérations à peu près sur la même parallèle que Milianah, ne pouvait faire un choix plus judicieux et qu'une expérience prochaine dût mieux justifier.

Nous quittâmes Mascara le 1er juin, pour rallier Mostaganem, d'où devaient être tirés les approvisionnements de notre nouvel établissement. Le gouverneur, espérant pouvoir couper une chaîne de montagnes de trois lieues de profondeur, et, au moyen d'une route carrossable, abréger la distance entre les deux villes, se dirigea sur un défilé de cette montagne, nommée Ak-bel-Kredda.

Mais quand il fut au milieu des précipices affreux qui rendent ce pays un des plus difficiles de l'Afrique, il dut renoncer à ce projet, dont l'exécution aurait exigé des bras de géant. On pourra s'en former une idée, quand on saura que l'arrière-garde, composée de trois bataillons, sous les ordres du général Levasseur, ayant été attaquée par cinq ou six mille Arabes, il fut reconnu impossible de lui prêter le moindre secours par l'un ou l'autre de ses flancs. L'armée défilait, en quelque sorte, homme par homme au fond

d'un ravin étroit, que surplombaient, à droite et à gauche, des pics élevés à perte de vue. L'arrière-garde eut donc à supporter seule l'effort de l'ennemi. Abd-el-Kader combattait, ce jour-là; il était sur un terrain favorable à ses manœuvres, et il se conformait à son principe constant de ne s'engager jamais qu'avec une portion de notre armée. Cependant il n'eut pas à se féliciter de cette journée d'Ak-bel-Kredda; car il y perdit 400 hommes sans pouvoir parvenir à troubler un instant notre marche. Les troupes qui formaient l'arrière-garde se firent le plus grand honneur: ce fut le 6me et le 13me léger, qui, venus récemment de France, voyaient le feu pour la première fois, et le 41me de ligne, dont la réputation était déjà faite.

Le gouverneur eût à signaler la bravoure de plusieurs officiers et soldats; mais parmi ces noms qu'honorait son rapport officiel, aucun n'excita une sympathie plus vive que celui de M. l'abbé G'Stalter. Ce jeune prêtre, qui faisait l'expédition moins comme aumônier que comme volontaire de la charité, resta constamment sur l'extrême ligne des tirailleurs, allant avec les soldats du train enlever les morts et les blessés à vingt pas

des Arabes. Indifférent au danger, il s'agenouillait auprès des mourants; et là, sous une grêle de balles, il s'efforçait d'obtenir de leur bouche glacée un mot, un soupir vers Dieu, et de faire parvenir à leur oreille, déjà tendue vers les voix de l'éternité, ces paroles mystérieuses qui ouvrent aux mortels les trésors de la miséricorde divine. La nuit venue, quand tout dormait au bivouac, lui seul, oublieux du repos, veillait auprès des blessés, priant pour eux, les consolant et les encourageant dans leurs souffrances.

Pour ne pas interrompre l'ordre chronologique des événements, nous laisserons le gouverneur général rentrer le 3 juin à Mostaganem, et nous retournerons dans la province d'Alger, où le général Baraguay-d'Hilliers, poursuivant l'exécution des plans de son chef, va détruire Boghar et Thaza.

Le 17 mai, le général Changarnier allait occuper le col de Mouzaïa avec quatre bataillons; car, comme préliminaire de cette expédition, il s'agissait de ravitailler Médéah, et l'occupation préalable du Col rendait cette opération prompte et facile.

Le 18, M. Baraguay-d'Hilliers se mit lui-même en mouvement; le convoi fut versé

sans encombre; et, le 20, on campait à Aïn-Sultan.

Ce jour-là, fête de l'Ascension, la messe fut célébrée au bivouac.

Certes, pour tout esprit je ne dirai pas religieux, mais simplement réfléchi, la messe est un grand spectacle; mais combien les souvenirs que ce spectacle évoque n'acquièrent-ils pas de sublimité, lorsque la messe est célébrée en rase campagne, dans un site sauvage, au milieu des pompes de la nature; quand c'est le même ciel que celui du Golgotha qui sert de voûte à ce temple immense; que les mêmes rochers, les mêmes arbres en forment la décoration!

A Aïn-Sultan comme sur le Calvaire, des troupes armées entourent le lieu du sacrifice; mais cette nouvelle garde qui se presse autour de la victime a été régénérée par son sang; au lieu du blasphème, de l'insulte, de la menace, elle murmure dans son cœur des paroles d'amour et de respect; ses armes, au lieu de se tourner contre elle cruelles et insultantes, s'inclinent et s'humilient. De quel frémissement n'est-on pas saisi lorsque, au moment de l'élévation, les tambours battent aux champs, les trompettes sonnent la marche,

et que la grande voix du canon annonce à la terre que la précieuse victime est descendue sur l'autel !

Alors tout ce qu'il y a de plus fort sur la terre confesse son néant devant le Ciel, les généraux courbent leur front glorieux devant la majesté voilée, les soldats présentent leurs armes et ploient le genou.

Le général en chef, en rétablissant le culte dans l'armée d'Afrique, n'avait pas seulement obéi à un sentiment intime; il avait agi en homme qui sait ce qui est nécessaire aux soldats, natures naïves et fortes, sur lesquelles les grandes scènes de la religion agissent toujours puissamment, et ses lieutenants, en se conformant à ses intentions, prouvaient qu'ils étaient bien dignes de s'associer à son œuvre.

Le 21, nous suivîmes les crêtes de Hassen-ben-Ali, pour arriver dans la plaine de Bérouaguïa, où l'on voit des ruines attestant que les Romains y avaient fait un grand établissement, et, à une lieue plus loin, une source d'eau thermale. Le 22, l'on marcha au Sud-Ouest, à travers le pays des Abids, pays qui, sans être absolument la plaine, n'offre cependant aucun accident de terrain

qui puisse gêner la marche d'une armée. Le 33, on arrivait devant Boghar, que nous signalait l'incendie allumé par les Arabes.

Cet incendie ne consuma que les gourbis élevés autour de la citadelle; la mine et le marteau renversèrent ces murailles que l'Émir avait élevées avec tant de soin et dans des proportions inusitées chez les indigènes. Il y avait dans cette enceinte fortifiée une manutention, des magasins, quelques édifices, assez bien établis; et sa position sur un petit plateau entouré de rochers escarpés, la faisait passer, parmi les Arabes, comme hors de notre atteinte. C'est ainsi que l'Emir en agissait avec ces populations dont l'ignorance se persuadait aisément que ce qui était imprenable pour elles, l'était également pour nous. Mais il savait bien, lui, de quel poids ces forteresses pouvaient peser devant nos armes; il avait soin de n'en défendre aucune et surtout de ne pas s'y laisser enfermer.

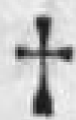
Pendant qu'on renversait les murailles de Boghar, un détachement fouillait les environs et découvrait trois pièces de canon en bronze, enfouies au fond d'un ravin. Un autre allait détruire Cassa-Brari, ville abandonnée par

ses habitants et s'élevant sur un rocher à une lieue de Boghar.

Le 24, le général se dirigeait au Sud. Abandonnant le cours du Cheliff, et pénétrant dans le désert d'Angad, il arrivait devant Thaza, autre forteresse d'Abd-el-Kader, qu'il voulait également détruire.

Thaza, d'un moindre développement que Boghar, était un château ou bordj, que l'Émir avait bâti pour y avoir un dépôt de vivres et de munitions, et dans lequel il enfermait les prisonniers français. Des morceaux de papiers trouvés dans une chambre firent connaître qu'elle avait été habitée par le sous-intendant Massot, et l'inscription suivante qu'on lisait sur un mur, nous donna quelques renseignements sur le sort de plusieurs de nos camarades.

La voici dans toute sa touchante naïveté :



55 PRISONNIERS
ET UN CAPITAINE SONT
PARTIS LE 13 MAI 1841
OU NE SAVONS PAS

—

LE 13 MAI 1841 10 HEURES
SANS SAVOIR OU NOUS
ALLONS A LA GRACE DE DIEU

Les cœurs sensibles comprendront ce que cette lecture nous causa d'émotions. Tout un drame était enfermé dans ces lignes grossières. Cette croix qui les commençait et ces mots *à la grâce de Dieu*, qui les terminaient, sont d'une grande éloquence. La confidence que le pauvre soldat adresse à des amis inconnus, qui ne la liront peut-être jamais, débute par le signe de la résignation et finit par un cri d'espérance.

Nous avons déjà assisté au retour de M. Massot et de ses compagnons dans nos rangs, nous verrons bientôt l'échange des 55 prisonniers de Boghar et de leur capitaine M. Morizot, dont j'aurai à raconter la triste histoire. Au moment où ce soldat du 3e léger traçait ces quelques lignes, le Dieu à la grâce duquel il se remettait, préparait sa délivrance ainsi que celle de ses camarades.

Il y avait à Thaza une petite ville construite sur un plateau que le fort dominait; mais, de même que les autres bourgades que nous avions déjà vues, elle était déserte : les habitants en avaient fui à notre approche.

Les 25 et 26 furent employés à démolir le château; et ces jours de repos nous eussent été bien agréables dans ce charmant pays,

arrosé par des sources abondantes et limpides, si, depuis le 23, le temps n'avait été affreux, et si nous n'avions pas eu tant à souffrir du froid et de la boue.

Le 27, on se remit en route en revenant, sur le Cheliff, et, malgré les difficultés que l'on éprouvait dans la marche, on toucha le 30 à Milianah. Le 31 on remonta le Cheliff, vers Médéah, et le 2 juin, l'armée rentra à Blidah.

Ceux qui ont connu les boues de Mascara et de Constantine n'auront pas de peine à croire qu'il y ait eu, pendant cette expédition, des hommes morts de froid, et que d'autres se soient fait sauter la cervelle. Cependant les exemples de courage ne leur manquaient pas, les officiers les leur prodiguèrent; et, pour ne parler que de l'un d'entre eux, à qui sa naissance et sa jeunesse devaient rendre les souffrances plus dures, je citerai le duc d'Aumale, qui, pour ranimer ses soldats abattus, marcha 19 heures à pied à la tête du 24ᵉ, offrant ses chevaux aux officiers et soldats fatigués.

Le 10 juillet, le Gouverneur rentrait à Alger, revenant de Mostaganem, où il laissait le général Lamoricière avec mission de continuer son œuvre.

Ce général était parti le 2 juillet pour Mascara, afin de faire la moisson dans la plaine d'Égris; mais les Arabes nous y avaient prévenus, et nous ne pûmes, en quelque sorte, que glaner. Cependant, grâce à la découverte de quelques silos, le général pût, à son départ de Mascara, y laisser sept mois de grains et 3 mois d'autres vivres pour la garnison, dont il porta l'effectif à 2,000 hommes.

Dans son retour vers Mostaganem, il fut vivement harcelé par les Arabes, qui tentèrent une attaque de nuit, contre son bivouac; mais nos troupes, sans s'émouvoir, se couchèrent aux pieds des faisceaux, et l'ennemi se retira après avoir inutilement brûlé sa poudre.

Le 20 juillet, le 17e léger rentrait en France, sous la conduite du duc d'Aumale, qui en avait été nommé colonel.

Cette nomination fut regardée comme une juste récompense des services du Prince. Pas un officier supérieur n'avait certainement plus fait que lui, et chacun de nous prédisait déjà à cette époque, tout ce que le nouveau colonel accomplirait de grand et d'utile dès qu'un grade plus élevé lui donnerait un commandement plus important.

La fin de la campagne d'été avait été mar-

quée par un événement favorable à nos affaires : les Medjehers, tribu riche, puissante et guerrière du bas Cheliff, avaient fait leur soumission, et le Gouverneur avait créé un bey à Mostaganem. C'était El-hajd-Mustapha, fils de l'ancien bey Osman. A peine cette nomination d'une habile politique fut-elle connue, que les *Flittas*, les Béni-Zérouel, les Bordjiah et les habitants du Dahara parlèrent de soumission et demandèrent à être protégés contre Abd-el-Kader.

Dans la province de Constantine, le général Négrier étendait son influence jusqu'au désert.

Parti de Constantine le 29 mai, il se rendit à M'ssillah, où il fit reconnaître l'autorité d'El-Mokrani, notre Kalifa, sur un grand nombre de tribus qui vinrent faire leur soumission.

En même temps, Ben-Ganah, notre Cheik-el-Arab, remportait, dans le désert, des avantages signalés sur son compétiteur Tarrath-Ben-Saïd, allié d'Abd-el-Kader.

Pendant que nos armes victorieuses reportaient le guerre dans les pays lointains d'où elle nous était venue, le Gouverneur général

exerçait sa sollicitude sur les soldats et sur les colons.

Après de grandes améliorations dans le régime alimentaire, il donnait aux premiers la ceinture de flanelle, qui devait préserver, désormais, tant de monde de la dyssenterie, le plus cruel fléau de l'armée; et, pour procurer aux seconds une sécurité dont ils avaient le plus grand besoin, il faisait tracer et creuser l'enceinte continue dont l'idée première date de 1840.

Le général du génie Berthois était chargé de ce travail, qui consistait en un fossé large et profond, partant de la mer, aboutissant á Coléah, et, de la Maison-Carré, à Méred. Plus tard, on le prolongeait jusqu'à Blidah, d'où il gagnait la montagne, fermant ainsi aux Arabes plusieurs milliers d'hectares où la colonisation pouvait se développer. Des postes étaient établis sur son parcours, principalement aux rares ouvertures qu'on y avait laissées. Cet obstacle était tout-puissant dans les circonstances actuelles, car on n'avait pas à craindre que les Kabyles osassent s'y risquer, et les cavaliers n'auraient pas tenté de force le passage des issues protégées par une garde. Mais les progrès de la conquête et de la pacifica-

tion rendirent inutiles ces précautions du gouvernement, et bientôt après, il ne restait plus que les vestiges de ce travail, dont les touristes soupçonnent à peine aujourd'hui la destination.

Le 27 août, la colonne du général Baraguay-d'Hilliers repartait de Blidah, amenant un convoi à Milianah ; ce convoi, le plus considérable qu'on eût encore vu, se composait de 4300 chevaux ou mulets et 900 bœufs. La chaleur était excessive, et quand l'armée, déjà altérée par trois heures de marche, arriva sur les bords de la Chiffa, elle en trouva le lit desséché. Ce prélude ne faisait que trop pressentir les souffrances qui allaient nous accabler.

Les Hadjoutes observaient notre marche et nous suivaient pas à pas, sans nous inquiéter. A Chaba-el-Ketta, 200 Kabyles vinrent nous livrer le centième combat que nous avions eu à soutenir dans ce défilé maudit. Mais, ce jour-là, ils étaient trop peu nombreux pour suspendre notre marche, même un instant. Le 29, on passa le Gontas, et l'on bivouaqua au marabout de Sidi-Abd-el-Kader. Le 30, le convoi fut versé dans Milianah, et, le 31, on se remit en route pour Blidah, par

une chaleur plus forte encore que celle de la veille.

Ce fut une cruelle journée, pendant laquelle sept hommes se suicidèrent. La chaleur était tellement forte que ces malheureux tombaient comme frappés de folie, et s'ils ne succombaient pas à un coup de sang, ils se déchargeaient leurs fusils dans la tête.

Le général Baraguay-d'Hilliers montra, dans ces tristes circonstances, une fermeté que beaucoup d'entre nous étaient disposés à nommer cruauté, car on n'est jamais juste quand on souffre. Pour stimuler l'énergie des hommes, on avait donné d'une manière éclatante l'ordre de désarmer ceux qui ne suivraient pas la colonne, et de les abandonner aux Arabes qui nous suivaient à la piste. Mais cette menace ne fut pas exécutée. Lorsque tous les cacolets furent encombrés, les officiers montés mirent pied à terre pour donner leurs chevaux aux soldats épuisés par la marche, la soif et la chaleur.

A la descente du Gontas, l'arrière-garde fut attaquée par cinq à six mille cavaliers.

Ce combat fit diversion aux souffrances colonne, qui établit son bivouac au

confluent de l'Oued-Adelia et de l'Oued-Ger.

Le lendemain, le général laissant les bagages suivre le fond de la vallée et traverser une soixantaine de fois la rivière, les fit protéger par deux colonnes latérales, marchant à mi-côte des montagnes. Ces deux colonnes furent vivement engagées depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit close; mais le bivouac, établi au débouché de l'Oued-Ger dans la plaine, fut tranquille; et le 2 septembre, le corps expéditionnaire rentrait à Blidah, plus fatigué qu'aucun de ceux qui avait précédemment accompli des opérations semblables.

Avant de retourner à Mostaganem avec le Gouverneur, je dois parler de l'échange des 55 prisonniers dont une inscription sur les murs de Thaza nous avait appris le départ de cette forteresse, le 13 mai, pour aller OU NOUS NE SAVONS.

Cette triste troupe marchait ce jour-là à sa délivrance. Elle était conduite vers Oran, l'échange devant se faire au camp du Figuier. Elle se composait, en majeure partie, de soldats du 3me léger et avait à sa tête M. Morizot, le même qui les commandait le jour où les Arabes les avaient faits prisonniers. Ainsi le

malheureux officier qui avait conduit son détachement dans une embuscade, avait la consolation, après avoir partagé la captivité de ses soldats, de les ramener vers leur patrie.

Voici, comme je l'ai promis, le récit de cet échec de nos armes.

Nous étions au mois d'août 1840, le 3me léger, arrivé récemment de France, occupait Coléah.

Nos combats du Col, quelque brillants qu'ils eussent été, ne nous avaient pas rendus maîtres de la plaine que les Arabes parcouraient dans tous les sens, pratiquant des embuscades jusqu'aux portes de nos établissements. Il fallait donc exercer une grande surveillance, et faire partir chaque jour, de tous les camps, des patrouilles chargées de battre le pays et d'éventer les embûches de l'ennemi.

Conformément à cet ordre, qui était général, le capitaine Morizot partit le 12 août de Coléah, à la tête d'une reconnaissance de 200 hommes, et descendit vers le Massafran, pour monter ensuite à travers les fourrés de la rive droite et suivre la crête qui conduit à Mahëlma.

Négligeant les précautions commandées par les règlements et par la prudence la plus vulgaire, il n'avait détaché que quelques hommes en avant, sans se faire éclairer sur ses flancs. Arrivé au blockhaus sur le bord de la rivière, le chef du détachement qui le gardait l'avertit qu'il avait entrevu des cavaliers passer comme des ombres à travers les clairières et s'enfoncer dans les fourrés les plus épais.

C'était un coup du sort qu'une pareille confidence; mais M. Morizot n'y prêta qu'une médiocre attention, et, traversant le Massafran, il gravit les pentes boisées qui s'offraient devant lui, sans prendre plus de précautions que pour descendre au blockhaus.

Il faisait très-chaud; le détachement s'avançait péniblement sur ce terrain montueux et sablonneux, lorsque tout à coup un grand cri s'élève des profondeurs du bois; d'autres voix sinistres y répondent, et, de droite et de gauche, en tête, en queue, surgissent des cavaliers, qui, au nombre de 800 à 1200, entourent la reconnaissance et la criblent de feux. M. Morizot veut serrer son détachement; mais les rangs en sont trop relâchés, de grands intervalles existent entre les files. Les

cavaliers s'y jettent hardiment, et rendent toute formation impossible. Le capitaine crie alors à ses hommes de se replier sur le blockhaus, et, comme cette issue est fermée, il se jette bravement, le sabre à la main, au milieu des ennemis. Il tombe percé d'un coup de feu; mais son choc a rompu les rangs arabes, et un tiers de sa troupe, profitant de cette ouverture, peut gagner la redoute de Moktahar. Le reste est tué ou fait prisonnier.

Lorsque le colonel du 3me léger arriva au secours de M. Morizot, il trouva 80 cadavres, presque tous décapités; mais il ne vit même pas les Arabes, qui entraînaient 40 de ses soldats, en grand nombre blessés, ainsi que leur capitaine.

Les prisonniers français restèrent peu de temps chez les Hadjoutes: livrés au bey de Milianah, ils furent internés à Thaza, et nous avons vu que, le 13 mai, ils quittaient cette forteresse pour être conduits au camp du Figuier, où leur échange devait se faire.

Cet échange, comme celui de Bouffarick, faillit échouer au moment de son dénouement.

Le 15 juin, le colonel Montpezat sortit d'Oran, à la tête de quelques troupes, conduisant 56 prisonniers arabes, dont les princi-

paux étaient deux capitaines de réguliers et trois femmes de grande tente, dont une d'une beauté remarquable. Arrivée au Figuier, cette troupe interroge avec soin l'horizon; elle ne découvre rien, et passe une heure dans cette cruelle anxiété. Enfin quelques cavaliers apparaissent au loin, et bientôt on distingue nos compatriotes au milieu d'un goum d'une centaine d'Arabes.

Cette troupe s'arrête à une lieue environ du point fixé pour l'échange et y demeure immobile pendant une demi-heure, au bout de laquelle trois cavaliers s'en détachent et remettent au colonel Montpézat un billet, écrit au crayon par la capitaine Morizot, informant le colonel que les Arabes, craignant une embuscade, refusent d'aller plus loin.

On répondit verbalement que les conventions étaient remplies de notre part; que nous étions au point désigné par le cartel d'échange, et que les Arabes devaient s'y rendre de leur côté, sous peine de manquer à la foi jurée.

Pendant que ces choses se passaient, les cavaliers ennemis s'entretenaient avec les prisonniers, et cette entrevue produisait de bons résultats. On se reconnaissait, on s'excitait à

la pitié, lorsqu'un vieux marabout, qui était venu nous apporter les lettres d'Abd-el-Kader et qui s'en retournait avec notre escorte, se mit à raconter qu'il manquait trois prisonniers arabes, plus une négresse et ses deux enfants. C'était vrai; mais ce vieux fanatique n'ajoutait pas que ces trois prisonniers avaient été retenus parce qu'on les avait surpris en flagrant délit de désertion et que les deux négrillons et leur mère avaient été volés par des Douairs, dont on n'avait pu retrouver la trace.

Ces propos du marabout portaient de tristes fruits et détruisaient la bonne impression déjà produite sur l'esprit des cavaliers; il était à craindre que, s'il regagnait le goum, tout ne fût perdu. Le colonel Montpezat prit alors le parti de faire garder le marabout à vue et d'envoyer deux officiers à l'ennemi.

Nos parlementaires s'abouchérent avec le chef du goum, et, par leur langage énergique et plein de raison, le déterminèrent à venir trouver le colonel; l'un d'eux resta en otage auprès des Arabes, tandis que l'autre accompagnait leur chef, jeune homme de 25 ans environ.

Le colonel eut le bon esprit de lui dire qu'il

gardait les trois prisonniers manquant au chiffre convenu, jusqu'à ce qu'il eût des preuves authentiques de la mort des quatre Français qu'on disait décédés chez les Béni-Amer. Pendant ces pourparlers, le goum s'était rapproché de notre troupe, et bientôt il n'en fut plus qu'à quelques pas. Alors une scène touchante a lieu : les prisonniers des deux côtés sont en présence, ils adressent d'abord de longs regards attendris à leurs compatriotes, puis quelques mots sont échangés, les bras se tendent de part et d'autre, et, tout à coup s'élançant de leur escorte, ces malheureux se jettent dans les bras de leurs amis, et l'échange se trouve ainsi consommé. Le capitaine Morizot et ses soldats reprirent bientôt après leur rang dans le 3me léger, où le premier ne négligea aucune occasion pour faire oublier sa faute du 12 août.

CHAPITRE XXI

—

Campagne d'automne 1841. — Combat de Sidi Ya-Ya. — Le capitaine d'état-major Fallot de Brognard. — Les spahis et les réguliers. — Le lieutenant Fleury.

En apprenant la tendance à la soumission qui se déclarait dans le bas Cheliff, le gouverneur partit aussitôt d'Alger, et, dès son arrivée à Mostaganem, il s'occupa des moyens les plus propres à la protéger. A cet effet, il organisa deux colonnes : une de ravitaillement, sous les ordres du général de Lamoricière, l'autre de pacification, sous son commandement personnel. Cette dernière colonne fut appelée *Colonne politique*. Le général Lamoricière sortit le 22, conduisant un grand convoi à Mascara, et le gouverneur quitta

Mostaganem le lendemain 23, se dirigeant vers le pays situé entre Cheliff et la Mina.

Arrivé près du territoire des tribus qui avaient fait des ouvertures de soumission, il attendit l'effet de leurs promesses; mais personne ne se présenta à son camp. Il apprit alors que l'Emir était venu se placer au milieu des tribus ébranlées et comprimer par sa présence tout mouvement en notre faveur.

Le gouverneur prend aussitôt une résolution énergique, et, franchissant la Mina, il se porte, par une marche de nuit, contre les tribus. Celles-ci se réfugient dans les montagnes boisées de Sidi-Ya-Ya, dont les difficultés sont telles que jamais les Turcs, à l'époque de leur plus grande puissance, n'avaient osé y pénétrer. Mais ce refuge qui leur avait si souvent servi contre les anciens dominateurs de la régence, ne devait pas les sauver de nos armes : atteints par les zouaves, les chasseurs, les spahis et les Mekhalias du Bey, ils opposent en vain une résistance que facilite le terrain ; ils ont 200 hommes tués, on leur fait 329 prisonniers et on leur enlève 2,000 têtes de bétail. Les cavaliers du Bey montrèrent beaucoup de vigueur dans cette affaire, et ceux des Medjers, qui combattaient pour

la première fois dans nos rangs, se lièrent définitivement à notre cause. Le butin fait à Sidi-Ya-Ya fut si considérable, que le gouverneur dut rentrer à Mostaganem pour s'en débarrasser.

Il rencontra dans cette ville M. de Lamoricière, qui venait d'effectuer son ravitaillement de Mascara. Attaqué dans son mouvement de retraite, il avait su tenir à distance un corps de 2,000 cavaliers avec lesquels il avait eu quelques petits combats d'arrière-garde. Les nouvelles qu'il apporta de Mascara réjouirent le cœur du général en chef: la place était abondamment pourvue de vivres, les jardins étaient cultivés et avaient rapporté une grande quantité de légumes, ainsi que des fruits de toute espèce; enfin la garnison y avait fait 18,000 litres de vin pour le service de l'hôpital.

Dans la province d'Alger, le général Baraguay-d'Hilliers partit de Blidah le 7 octobre pour ravitailler Milianah. Le 8, il trouva, au *Ravin des voleurs*, de nombreux Kabyles, soutenus par un bataillon de réguliers et 8 à 900 cavaliers sous les ordres de Berkani, présageant un de ces combats que ce défilé rendait pénibles et meurtriers; le général prit

des dispositions qu'on ne saurait trop louer.

Dès qu'il eut reconnu l'ennemi et deviné ses intentions, il cacha les gendarmes maures dans un pli de terrain et 2 bataillons de la gauche dans des rochers où ils ne pouvaient pas être vus des Arabes; puis il fit masser le convoi sur un petit plateau, pendant que l'arrière-garde cheminait lentement sur la route. Les Arabes attaquèrent aussitôt cette arrière-garde avec la plus grande impétuosité; mais dès que le général les vit engagés dans les rampes aboutissant aux positions dominantes, il les fit charger par les gendarmes maures, qui les rejetèrent sur l'embuscade des deux bataillons couchés à plat ventre dans les rochers. Ces bataillons se levèrent aussitôt, et, prenant le pas de course, s'élancèrent, la baïonnette en avant, sur les Arabes, qui, surpris par cette attaque aussi vive qu'imprévue, cherchèrent leur salut dans la fuite et se jetèrent dans les rochers et les précipices.

La colonne campait le lendemain au Marabout de Sidi-Abd-el-Kader. La nuit ne fut pas tranquille; les Arabes, au nombre de 3 à 400, vinrent tirailler contre le bivouac; mais, après une demi-heure d'une fusillade qui ne

nous blessa qu'un homme, ils se retirèrent, et, le 10, les vivres furent remis à la garnison de Milianah.

Le 11, la colonne revint sur Blidah en suivant la rive droite du Cheliff, et le 12, elle atteignit le bois des Oliviers, où elle bivouaqua. On savait qu'unmillier de Kabyles étaient dans les gorges de la Chiffa, et l'on pensait que, d'autres contingents se réunissant à eux, ils viendraient disputer le passage du Col : aussi le général fit-il partir à onze heures du soir quatre bataillons qui s'établirent sur le Thénia proprement dit et sur les crêtes qui le flanquent.

Les prévisions du commandant de la colonne ne se réalisèrent qu'en partie : nous n'eûmes que quelques coups de fusil ; mais nous perdîmes un officier d'état-major, M. Fallot de Broignard, dans des circonstances qui méritent d'être relatées.

Le 13, dès huit heures du matin, un brouillard épais et glacé couvrit la montagne, et bientôt se changea en un déluge de grêle qui dura plusieurs heures. Au commencement de cette tempête, M. Farrot de Broignard avait été envoyé porter des ordres à un bataillon qui montait les rampes sud du col, et, sa mis-

sion remplie, il revenait suivi d'un adjudant, auquel il voulait indiquer le point précis où devait s'établir le bataillon. Des Kabyles qui l'avaient vu passer se glissèrent dans les rochers près de sa route et s'y postèrent de manière à guetter son retour, ce qui leur fut très-facile à l'aide du brouillard qui les cachait à tous les yeux. Le capitaine, arrivé à leur hauteur, reçoit un coup de feu qui le jette à terre mortellement frappé; et cependant il a encore le temps et la force de dire à l'adjudant : *Ne descendez pas jusqu'ici : ils vous tueraient comme moi; mais dites bien à votre commandant que c'est là que son bataillon doit prendre position.* Et il meurt en lui désignant du doigt la pointe à occuper. L'adjudant remonte aussitôt et va rendre compte de la mort du capitaine ; une compagnie accourt au plus vite, au lieu où M. Fallot de Boignard a succombé : elle retrouve son corps, entièrement mutilé, dépouillé et déchiré à coups de yatagan. A la faveur du brouillard, les Kabyles avaient pu accomplir cette œuvre de barbarie et échapper ensuite à notre poursuite.

Ainsi mourut ce jeune officier victime du devoir. On ne saurait assez admirer son noble

dévouement, qui, au moment où il va mourir, ne lui laisse que deux pensées : celle du salut de son compagnon et celle de l'accomplissement des ordres de son général.

La colonne descendit ensuite péniblement la longue route qui conduit à la ferme de Mouzaïah ; le terrain était défoncé, les chevaux, les mulets, les hommes même restaient en chemin, et l'arrière-garde n'arriva que bien avant dans la nuit au bivouac de la Chiffa.

Enfin le 14 les troupes rentraient dans leurs cantonnements; elles n'y restèrent que neuf jours, et firent, en ce laps de temps, un convoi pendant lequel elles eurent des pluies continuelles, qui leur causèrent de vives souffrances.

Le général Changarnier, investi du commandement supérieur de la division en remplacement du général Baraguay-d'Hilliers, envoyé à Constantine, se dirigea encore sur Médéah le 29 octobre. A son retour vers le col, il eut un nouveau combat dans ce même bois des Oliviers, où vingt fois déjà il avait battu l'ennemi. Il répéta ce jour-là la manœuvre qui lui avait si bien réussi le 30 août 1840; mais le succès en fut plus complet parce qu'il eut soin de mettre les spahis en

embuscade et que lorsqu'il fit faire volte-face et charger, ce fut la cavalerie qui joua le rôle de l'infanterie, en 1840 ; un plus grand nombre de fuyards purent être atteints et sabrés.

Dans ce même mois d'octobre 1841, le Gouverneur, aidé de M. Lamoricière, poussait activement les opérations dans l'ouest de l'Algérie.

Le 24, M. de Lamoricière se dirige sur Mascara par la route que nous suivions actuellement ; mais, ayant appris que l'Emir, avec des forces nombreuses, s'est porté, dans les montagnes entre El-Goumry et El-Bordj, il juge imprudent de s'engager dans de pareilles difficultés avec le lourd convoi qui lui est confié, et il se porte sur Aïn-Kébir en remontant l'Illil.

Le gouverneur, prévenu de ce qui se passe, se rend compte aussitôt de la gravité de la position. Il voit que si M. de Lamoricière, avec peu de cavalerie et un grand convoi, est obligé de livrer bataille, il pourra bien forcer le passage, mais que ce ne sera qu'au prix de grands sacrifices, qu'il perdra infailliblement une partie de ses approvisionnements, et que, harcelé pendant 2 jours par Abd-el-Kader, il

permettra à celui-ci de se vanter de cette affaire comme d'un avantage remporté sur nos armes. Il se décide alors à marcher au secours de son lieutenant, et, dans la nuit du 6 au 7, il le rejoint sur l'Illil.

Le lendemain, sachant Abd-el-Kader campé à Aïn-Kébir, il marcha à lui avec une colonne mobile, laissant les convois en position. Mais, à Aïn-Kébir, Fortassa et dans vingt autres endroits, l'Emir, quoique très-fort du nombre de ses troupes et de sa position, se retira à notre approche, jetant son infanterie dans d'affreuses montagnes et sa cavalerie au delà d'El-Bordj, sur l'Oued-Moussa. Le gouverneur ne lui laisse pas de repos : il part d'Aïn-Kébir à deux heures du matin, et, au jour, il aperçoit l'ennemi. Aussitôt le vieux Mustapha, le brillant Yusuf et El-Mezary, s'élancent suivis des spahis, des douairs et de 400 cavaliers du Bey de Mostaganem ; huit cents chasseurs les appuient, et l'infanterie les suit au pas gymnastique.

En un instant, les réguliers d'Abd-el-Kader sont culbutés ; mais une partie des Medjehrs, étant passés à gauche, donnent sur plusieurs escadrons de cavalerie régulière et sont ramenés d'une manière rigoureuse. Le gouver-

neur, les voyant acculés à une berge profonde et dans une position désespérée, appelle à lui les zouaves du commandant Leflo et les jette comme une barrière entre les Rouges et les Medjehrs, qui échappent ainsi à une destruction complète.

Mais aux escadrons réguliers ainsi contenus, vient se joindre le centre de la ligne ennemie, et, tous ensemble, ils essayent de rompre les zouaves, tandis que nos chasseurs, faisant un changement de direction à gauche, chargent les Arabes avec la plus grande impétuosité. Les irréguliers sont dispersés par cette attaque; mais les Rouges la soutiennent vaillamment. Trois fois nos chasseurs et nos spahis les abordent le sabre à la main, et trois fois ils sont accueillis par une fusillade à bout portant, qui leur cause des pertes terribles. Ce n'est qu'après une résistance des plus honorables pour eux, que les réguliers se dispersent pour ne plus se rallier, poursuivis par notre cavalerie, qui, pendant 2 heures, ne leur laisse ni trêve ni repos.

Ce fut une belle, mais bien rude journée que celle que je viens d'esquisser; les chevaux étaient harassés; et l'infanterie qui avait franchi 12 kilomètres d'un terrain très-diffi-

cile en une heure et demie étaient sur les dents. Tout le monde avait fait plus que son devoir; mais ceux qui s'y étaient illustrés entre tous étaient les lieutenants-colonels Yusuf et Tartas, le général Mustapha, El-Mezary et le commandant Walshin d'Estheratzy, qui, à la tête de nos auxiliaires, avaient su les maintenir dans les circonstances les plus faites pour amener leur débandade. On racontait aussi la mort glorieuse d'un fourrier de chasseurs nommé Bourdillon, frappé d'un coup de feu en pleine poitrine, au moment où il enlevait le drapeau des réguliers.

Pendant que le gouverneur battait l'ennemi, le général Levasseur conduisait tranquillement à Mascara le convoi destiné à cette place.

Le Gouverneur, se trouvant alors au centre des Hachems, résolut de les écraser, convaincu que s'il parvenait à réduire cette puissante tribu, l'influence de sa soumission se ferait sentir à tout le pays environnant. Pour cela, il partit le 12 octobre, se dirigeant vers l'ouest avec une colonne allégée de la moitié de son infanterie, des malades et des transports qu'il envoya à Mascara.

Les tribus qui avaient fui à notre approche avaient été se réfugier dans des montagnes

boisées, dont les habitants, véritables sauvages, n'ont d'autre industrie que celle de l'extraction du goudron, d'où leur est venu le nom de Quetarnias (faiseurs de goudron). Les difficultés de cet affreux pays sont telles que jamais les Turcs n'y ont pénétré. Le Gouverneur résolut de prouver aux Arabes notre immense supériorité sur les anciens dominateurs du pays et de forcer cette retraite réputée inviolable.

Le 14, au point du jour , laissant la cavalerie dans la vallée, il lance ses bataillons à travers les rochers et les ravins où les Arabes tentent une résistance inutile. Bientôt les crêtes sont couronnées par nos fantassins, et la population, dispersée dans tous les sens, nous laisse maîtres du terrain ainsi que de 1,500 têtes de bétail, d'une grande quantité de tentes, de chevaux, de mulets, d'ânes et d'une centaine de prisonniers ramassés par nos indigénes.

Le nombre de ces prisonniers eût été plus considérable si nos spahis et nos douairs, pour ne pas s'en embarrasser, ne s'étaient contentés de les dépouiller, les abandonnant ensuite à leur sort. C'était une chose triste à voir que tous ces malheureux complétement

nus se jetant dans d'affreux précipices et fuyant à travers les arbres et les rochers avec une rapidité décuplée par la peur.

Il nous rappelèrent ce que nous disent les voyageurs des peuplades d'orangs-outangs qui habitent certaines forêts du nouveau monde.

Pendant ce temps-là Abd-el-Kader et Bou-Hamedi étaient accourus au secours de leurs tribus; trouvant notre cavalerie en bataille au pied de la montagne, ils n'osèrent pas tenter une action dont ils prévoyaient l'issue, et restèrent tranquilles spectateurs de la dispersion des tribus dont le premier s'intitulait le Sultan.

La nuit vint et il fallut bivouaquer sur place. Mais comment trouver un campement sur un terrain si horriblement tourmenté? Le Gouverneur fit comme il put, et bientôt notre ligne de feux serpentait de la façon la plus bizarre sur les crêtes, dans les bas-fonds, brisée en mille endroits et environnant une fontaine perdue au fond d'un grand ravin, dans un antre profond qu'on nomme Taïchtiounia.

Vers deux heures du matin le camp fut réveillé par une vive fusillade partant du som-

met d'une montagne voisine. C'était Abd-el-Kader qui, pendant une heure, ne cessa de nous envoyer des balles, qui arrivaient mortes et auxquelles on ne répondait même pas. De guerre lasse, l'ennemi se retira, et nous sortîmes le lendemain du pays du goudron pour aller à Mascara.

Sur notre route nous trouvâmes le village de Guetna, berceau de la famille d'Abd-el-Kader. Le Gouverneur en ordonna la destruction, qui fut opérée immédiatement, en commençant par la maison de l'Emir, maison qui, nous assura-t-on, était encore habitée la veille par le frère d'Abd-el-Kader. C'était une manière de déclarer à notre ennemi que nous ne nous arrêterions pas avant d'avoir renversé sa puissance, comme nous démolissions l'habitation de ses pères.

Après 4 jours passés à Mascara pour se refaire, la colonne se remit en route le 19, se dirigeant à l'Est, de manière à atteindre Saïda, tout en pourchassant les débris des Hachems.

Dans la nuit du 20 au 21, nous étions campés dans la vallée boisée de l'Oued des Béni-Mecheren, et notre bivouac était assez accidenté pour que l'Emir, à qui rien n'échappait,

tentât d'en profiter pour faire une attaque de nuit. Il fit donc avancer ses troupes vers la face la moins bien gardée, qui était celle du bataillon formé de compagnies du génie et de pelotons d'artillerie et qu'on appelait, pour cette raison sans doute, le bataillon d'élite. Les Arabes se glissèrent dans un intervalle maladroitement laissé ouvert par le commandant de ce bataillon, et, de là, commencèrent un feu violent, qui jeta la perturbation dans le bivouac. Les troupes se mirent à leurs faisceaux, et déjà des cris de frayeur se faisaient entendre, mêlés aux gémissements de quelques soldats blessés; nous étions menacés d'une de ces paniques si désastreuses pour une armée, lorsque le Gouverneur sortit de sa tente et fit entendre cette voix puissante qui rétablissait l'ordre au milieu de la confusion et rendait la confiance aux plus timorés. En un instant, il jugea la position; et, prenant 3 compagnies du 15me léger et 2 des zouaves, il les envoya, sous les ordres du général Levasseur, contre le point d'où partait la fusillade. Cette petite colonne s'élança sur l'ennemi et le chassa en lui faisant abandonner 6 cadavres sur le terrain. C'est cette nuit-là que *naquit la casquette du père Bugeaud*,

pour laquelle je renvoie le lecteur au livre charmant intitulé LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED.

Le Gouverneur, ne voulant pas laisser une pareille attaque impunie, se met dès le point du jour à la poursuite de l'infanterie qui l'avait tentée, ne prenant avec lui qu'une partie de ses troupes et laissant le reste au général Levasseur, avec ordre de continuer sa marche sur Saïda. Mais on ne put pas retrouver les traces de l'ennemi; et, aprés une journée passée à le chercher dans toutes les directions, le Gouverneur vint s'établir à Saïda, où le reste de son armée le rejoignit.

De même qu'à Tegdemt, Boghar et Thaza, nous ne trouvâmes personne à Saïda, les Arabes avaient abandonné ce fort bâti par Abd-el-Kader, pour tenir en bride les tribus de la Yacoubia. Ces tribus de tout temps hostiles à l'Émir, s'empressèrent de venir à notre camp et de faire leur soumission au Gouverneur.

Leur ardeur était telle qu'elles s'offrirent à marcher immédiatement avec nous contre leur ancien tyran, et à nous guider dans la poursuite des Hachems.

En effet, dans la nuit du 23 au 24 octobre,

nous nous remîmes en route, précédés des cavaliers de la Yacoubia; mais les Hachems avaient trop d'avance sur nous, et nous ne pûmes atteindre que la queue de leur émigration, sur laquelle nos nouveaux alliés firent un grand butin.

Si le résultat matériel de notre marche de nuit ne fut pas ce qu'en avait espéré le Gouverneur, il dut néanmoins être satisfait des fruits politiques qu'il en recueillit, car dès le premier jour, plusieurs tribus vinrent demander l'*Aman* et contracter alliance avec nous.

Le lendemain, 25, le Gouverneur général donna un jour de repos à ses troupes, et voulut en profiter pour faire un grand fourrage. Les spahis furent envoyés à la découverte; mais, malgré les plus actives recherches, faites avec l'intelligence que les Arabes montrent dans ces sortes d'opérations, ils ne trouvèrent rien et rentrèrent au camp, à l'exception d'une cinquantaine d'entre eux, qui, sous les ordres des lieutenants Turot et Damote, poussèrent une pointe dans une nouvelle direction.

A peine le gros du fourrage avait-il remis ses chevaux à la corde, qu'on entendit une vive fusillade du côté vers lequel le détachement venait de se porter. On comprit aussi-

tôt qu'il avait rencontré l'ennemi, et, sautant promptement en selle, les 4 escadrons de spahis se précipitèrent au secours de leurs camarades. C'était une course au clocher des plus rapides et des plus émouvantes ; chacun partait au galop de charge dès qu'il était prêt et sans attendre ses camarades. Le lieutenant-colonel Yussuf était à leur tête, et à ses côtés galopait le lieutenant-colonel Pélissier, de l'état-major général. Avec sa prudence habituelle, le Gouverneur fit monter à cheval le 2ᵉ chasseurs d'Afrique, qui s'avança en bon ordre, appuyé par 3 bataillons d'infanterie.

On ne s'était pas trompé, c'étaient bien nos 50 fourrageurs attaqués par les cavaliers rouges de Ben-Thamy, qui se repliaient devant la grande supériorité numérique de l'ennemi, tout en combattant le plus bravement du monde.

A la vue de leurs camarades arrivant à leur secours, MM. Turot et Damote font demi-tour, et, chargeant avec vigueur, pénètrent dans les rangs de leurs adversaires. Les lieutenants-colonels Yussuf et Pélissier y entrent avec eux ; le reste du régiment est sur leurs pas. Bientôt la mêlée devient générale, et une foule de traits de bravoure se perdent

dans cette lutte acharnée. Tous les morts et les blessés avaient le feu à leurs vêtements, car on se tirait à brûle-pourpoint, et ce ne fut qu'après avoir déchargé leurs carabines et leurs pistolets, que rouges et spahis, dans l'impossibilité de les recharger, mirent le sabre à la main, pour combattre à l'arme blanche.

Au bout d'une demi-heure, la bravoure française triompha de l'opiniâtreté des réguliers, qui furent rompus et se mirent en retraite dans toutes les directions.

Nos morts et nos blessés furent enlevés du champ de bataille, et l'on s'empressa d'éteindre le feu de leurs vêtements ; puis les spahis rentrèrent au camp ivres de joie et d'un légitime orgueil.

Pendant ce combat, les chasseurs brûlaient d'impatience de se jeter eux aussi dans la mêlée; mais ils furent maintenus en bon ordre et de pied ferme par le Gouverneur, qui, ne donnant jamais rien au hasard, savait se prémunir contre toutes les chances de la guerre.

L'affaire du 25 fit le plus grand honneur aux spahis et excita même un peu la jalousie de leurs braves rivaux les chasseurs d'Afrique. On accordait bien jusque-là aux premiers

d'être d'excellents éclaireurs et de bien exécuter un coup de main rapide sur un ennemi de forces à peu près égales; mais on leur refusait la constance dans des difficultés sérieuses. Cette journée prouva que, bien conduits, ils étaient capables de très-bien faire dans toutes les circonstances, et elle les plaça sur le même rang que les chasseurs d'Afrique dans l'esprit de l'armée.

Cette nuit fut une nuit de fête au bivouac; on ne se lassait pas de raconter et d'entendre les hauts faits de notre cavalerie. Les noms des lieutenants-colonels Yussuf et Pélissier, ceux de MM. Turot et Damote, étaient dans toutes les bouches. On disait que les premiers auraient soufflé aux spahis la bravoure qui les animait; on vantait la fermeté des seconds, qui, surpris avec peu de monde par un ennemi nombreux et redoutable, n'avaient cédé le terrain que pas à pas et comme pour laisser le temps au régiment d'arriver et de battre l'ennemi. Un autre officier occupait également les esprits, c'était le lieutenant Fleury, qui avait enlevé un drapeau après avoir tué l'officier régulier qui le portait, et, puisque j'écris le nom de cet officier, depuis général et aide de camp de l'Empereur, je dois

en dire quelques mots; car, rentré en France en 1848, il n'a plus figuré dans les rangs de l'armée d'Afrique.

Nous avions vu arriver M. Fleury sur cette terre; et l'on racontait que, séduit par la présence du colonel Yusuf à Paris, fatigué de la vie élégante mais oisive du Jockey-Club, entraîné aussi par ses instincts guerriers, il avait suivi le colonel des spahis à son retour en Afrique, en lui demandant comme une faveur de le recevoir dans les rangs de ses cavaliers. Bientôt il se fit remarquer parmi les plus braves, et chaque combat auquel il prit part, fut un échelon pour arriver à un grade supérieur. Son protecteur, qui était en même temps son colonel, lui prouva son amitié en l'envoyant partout où il y avait des coups à donner et à recevoir; de sorte que, le sabre à la main, il devint sous-lieutenant dans le temps que les autres mettent à devenir brigadiers. Ses habitudes d'homme du monde purent alors se montrer dans un plus grand jour, et ce mélange heureux d'éducation, d'élégance et de bravoure en firent un des lions de la société et de l'armée. Il était, je crois, lieutenant-colonel quand il rentra en France, où, s'attachant à la personne du président de la

République, il lui donna des preuves d'un dévouement que l'Empereur reconnut et récompensa en le conservant auprès de lui.

L'armée passa par Mascara, qu'elle trouva abondamment pourvue de vivres de toute espèce, et le général Lamoricière s'y établit de sa personne, avec 6,000 hommes de toutes armes. Le reste de la colonne, après une campagne de 22 jours, rentra à Mostaganem sous les ordres du gouverneur-général. En arrivant dans cette ville, nous eûmes connaissance des faits qui s'étaient passés dans la vallée du Cheliff pendant que nous étions au sud de Mascara.

Le Kalifa Milhoud-ben-Arach, celui qui avait été si bien battu à Maoussa, ayant voulu prendre une revanche de sa défaite, avait fait une pointe contre nos alliés. La rapidité de sa course avait été telle qu'il leur avait enlevé, sans coup férir, une cinquantaine de femmes et quelque bétail. Mais les Medjers, revenus de leur surprise, s'étaient mis à sa poursuite, l'avaient atteint dans les défilés qu'il avait à traverser et l'avaient attaqué avec tant d'acharnement qu'il s'était enfui, en leur abandonnant non-seulement le butin et les prisonniers qu'il leur avait enle-

vés, mais encore plusieurs de ses chevaux et 150 cadavres de ses cavaliers. Cette action des Medjers ainsi que le combat du 25 firent une grande impression sur les Arabes alliés; la première leur prouva que s'ils le voulaient bien, ils pouvaient résister aux coups de main de l'ennemi et le second détruisit complétement le prestige des cavaliers rouges, devant lesquels toutes les populations étaient habituées à trembler.

Dans la province d'Alger, on travaillait assidûment à l'enceinte continue, pendant que le général Changarnier rasait impitoyablement toutes les tribus récalcitrantes.

Il était vaillamment aidé dans cette campagne par les colonels Morris et Blangini, ainsi que par le lieutenant Pellé, chef du bureau arabe de Blidah.

Parvenus à la fin de 1841, si nous jetons un coup d'œil sur la situation des deux belligérants qui se disputent le sol de l'Algérie, nous sommes émerveillés des changements qui s'y sont opérés dans moins d'une année.

Après les grands combats de mai et de juin 1840, le vainqueur était bloqué dans les villes du littoral et dans deux ou trois postes de l'intérieur, tandis que le vaincu, libre de ses

mouvements et maître du pays, venait insulter notre capitale elle-même, se riant de ce grand appareil déployé pour d'aussi minces résultats. Il connaissait nos habitudes, qui étaient tout à son avantage; la cessation des hostilités pendant les grandes chaleurs et surtout durant les 5 mois pluvieux d'ordinaire, lui permettait de se refaire et de recommencer la guerre au printemps avec les mêmes forces.

Les tribus semaient tranquillement leurs grains qu'elles récoltaient à la saison et remontaient à cheval dès que leurs moissons étaient en sûreté dans les silos. Pendant la froide saison, elles conduisaient paître leurs troupeaux dans les chaudes vallées et les ramenaient en été dans les montagnes boisées; en un mot, elles faisaient la guerre comme elles l'entendaient, comme elles le voulaient, en manière de passe-temps tout à fait dans leurs mœurs et dans leurs goûts.

Il fallait, pour les soumettre, les priver de ces avantages et ne pas leur laisser un moment de répit. C'est ce qui fut ordonné par le Gouverneur et exécuté par l'armée, surtout par les divisions d'Alger, de Mostaganem et de Mascara. Les résultats de ce vigoureux

système furent tels, qu'à la fin de 1841, la guerre ne se faisait plus qu'aux limites du désert. Nos villes du littoral, encore toutes émues de certaines attaques audacieuses, ne connaissaient plus l'ennemi que par nos bulletins de victoire, Le torrent dévastateur, refoulé par le bras puissant du Gouverneur, était attaqué à sa source même, que devaient bientôt tarir les efforts incessants de nos troupes.

Mais, pour arriver à ce résultat, que n'avions-nous pas eu à souffrir ! Nous avions voyagé et bivouaqué, tantôt sous des torrents de pluie et de grêle, tantôt sous un soleil ardent, tantôt sur la neige, tantôt par un siroco torréfiant. Nous avions traversé des rivières débordées et des mers de sable, fait une infinité de courses forcées et de marches de nuit, livré mille combats dans les lieux les plus divers; nous avions enfin triomphé du climat, de la configuration du sol de la constitution sociale des Arabes, de leurs mœurs, de leur religion, et nous nous trouvions amplement récompensés de notre dévouement par le spectacle que nous avions sous les yeux, ainsi que par celui que l'état actuel des choses nous permettait d'entrevoir dans un avenir prochain.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

FIN

NOTE

Sur les combats de Milianah

(2 et 3 Mai 1841)



La première édition des *Souvenirs d'un vieux Zouave* nous a valu de la part de nos anciens chefs les seuls éloges que nous ambitionnions, puisqu'ils se rapportent à l'exactitude des faits que nous avons racontés.

« C'est avec bonheur, — nous a écrit un de nos plus « illustres généraux — que j'ai trouvé dans vos *sou-* « *venirs* la description des longs, laborieux et fruc- « tueux travaux de nos armées en Algérie, ainsi que « les noms de ceux qui ont illustré nos armes, tant « dans cette lutte prolongée que, plus tard, sur de plus « grands théâtres.

« J'ai admiré la grande exactitude de vos récits « pour les faits dont j'ai été témoin, comme pour ceux « que j'ai sus pertinemment en leur temps; les quel- « ques erreurs que j'ai remarquées n'avaient généra- « lement que peu d'importance. »

Ce témoignage est bien flatteur, et cependant nous ne pouvons pas l'accepter sans restriction, et notre loyauté nous fait un devoir de reconnaître une erreur qui n'est pas de peu d'importance, et de la signaler hautement.

Cette erreur existe dans le récit des combats sous Milianah des 2 et 3 mai 1841. Elle occupe les pages 21 à 27 du tome second de la première édition, les pages de 371 à 377 du tome premier de la deuxième. L'erreur est double, la rectification le sera aussi.

Nous avons dit (tome 2, page 21 de la 1re édition — tome 1er page 371 de la 2me) que « Mgr le duc de « Nemours, qui commandait à gauche et une partie du « centre, trompé par le terrain, appuya trop à gauche, « au lieu de serrer Milianah et laissa ainsi un grand « espace entre la ville et lui, etc. »

Si quelqu'un fut trompé par le terrain, dans cette journée (2 mai 1841) ce ne fut pas Mgr le duc de Nemours. En effet, ce prince n'a agi, pendant toute cette journée que d'après les ordres du commandant en chef, le général Bugeaud, à proximité duquel il se trouva constamment, et qui eut nécessairement rectifié la position des troupes, si cette position n'avait pas été conforme à sa pensée, ces troupes étant sous sa main.

Si les bataillons sous les ordres du général duc de Nemours furent arrêtés — ce que nous persistons à croire — trop loin de Milianah, ils le furent par le gouverneur général lui-même, qui leur fit marquer leur emplacement par ses aides de camp.

Conclusion naturelle : Mgr le duc de Nemours n'avait aucune responsabilité dans la bagarre qui se produisit à gauche et un peu au centre de notre ligne de bataille.

La seconde erreur se lit tome 2, page 24 (1re édition,) tome 1er page 374 2me édition. Elle commence á ces mots : « Tout allait bien, lorsqu'une colonne arabe, « cherchant à prendre notre gauche à revers, rencon- « tra cette gauche et le centre aux ordres du duc de « Nemours.

« L'attaque contre cette dernière partie, fut si vive, « que le duc d'Aumale et ses deux bataillons durent « faire un retour offensif pour se dégager. Le duc de « Nemours, qui suivait avec inquiétude les mouve- « ments de son frère, voyant celui-ci faire volte-face, « arrête sa division, et, lui commandant demi-tour, la « lance à la bayonnette sur les arabes etc. etc.. »

Voila ce que nous avions conclu des mouvements du centre, vus de l'extrême droite où nous étions en flanqueur. C'était une mauvaise appréciation, une erreur d'optique de notre part, excusable sans doute par la distance et les mouvements du terrain, mais que nous serions inexcusables de laisser subsister, après qu'un des officiers les plus en position de savoir ce qui se passait alors, a bien voulu nous fixer sur le véritable état des choses et sur les causes qui firent manquer en partie les plans du général en chef.

Voici ce que nous a appris notre éminent et bienveillant lecteur :

La vive attaque des Arabes ne porta pas d'abord

sur le 24e, dans lequel le duc d'Aumale était lieutenant colonel. Du reste, tout le monde connaît assez le duc de Nemours pour savoir, que le danger couru par son frère n'aurait pas pu déterminer ou influencer son action, à supposer qu'un intérêt de famille, l'amour fraternel même, eût pu le faire fléchir dans l'accomplissement de son devoir militaire.

Ce qui détermina le prince-général à lancer en avant un bataillon du 58me sous les ordres du lieutenant colonel Van-Eddeghem, ce fut la nécessité d'agir ainsi, reconnue par le général Changarnier et instamment signalée par celui-ci à son chef direct, le duc de Nemours.

En effet, tarder davantage, c'eût été compromettre sérieusement la position dont la défense était confiée au duc de Nemours, et qui protégeait le vallon où se trouvaient l'ambulance, le convoi et la communication entre Milianah et la plaine; car, pour masquer les troupes, selon l'ordre de M. le gouverneur, il avait fallu placer les bataillons sur la déclivité intérieure du terrain qui couvrait le vallon. Cette déclivité est très rapide; et, si l'ennemi eut fait quelques pas de plus, il eût atteint la crête et dirigé un feu plongeant, tant sur les troupes de défense, placées sur la pente abrupte, que dans le vallon même.

Le terrain autour de Milianah est très accidenté. M. le général Bugeaud n'était pas placé de manière à voir tout ce qui se passait sur le point où se trouvaient le général duc de Nemours et son brigadier, le général Changarnier. Il crut que l'attaque faite sur

ce point n'avait pas l'importance qu'elle avait réellement. Il avait pensé que la principale attaque se porterait sur son extrême droite, vers Milianah, et c'est sur cette hypothèse qu'il avait basé sa combinaison pour couper la gauche de son ennemi. Si cette combinaison ne réussit pas comme il l'avait espéré, cela tint à ce que les Arabes n'attaquèrent pas de la manière qu'il aurait souhaité. Connaissant parfaitement le terrain, et se méfiant du piége dans lequel ils pouvaient tomber, ils déjouèrent, en attaquant autrement, le plan du gouverneur général. Les choses se passent souvent ainsi à la guerre.

Quant au duc de Nemours, après avoir reculé ses bataillons jusqu'à la dernière limite où cela pouvait se faire sans perdre la position, force lui fut bien de repousser l'attaque sur le point où elle se faisait, lorsqu'elle arriva si près des troupes qu'elle n'avaient plus aucun terrain derrière elles, et ne pouvaient plus rétrograder d'un pouce sans être précipitées dans la vallée.

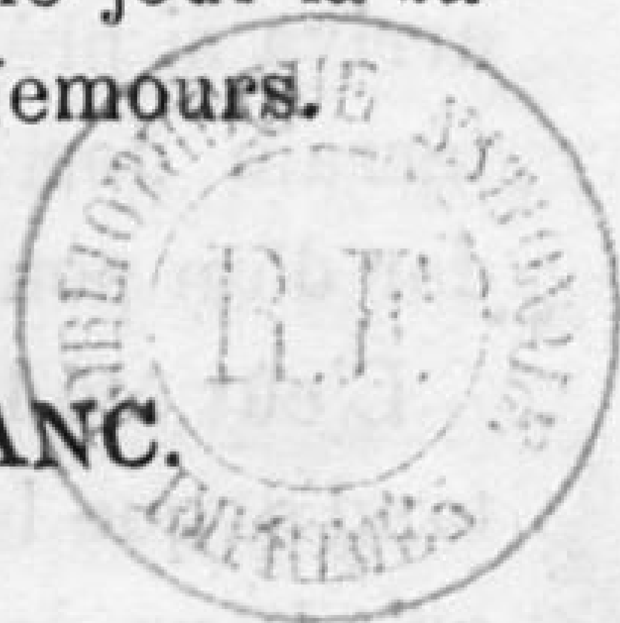
C'eût été là un grave échec, un désastre peut-être, tandis que la journée, comme elle se passa et bien qu'elle ne donnât pas au général en chef tout ce qu'il en avait espéré, fut cependant pour lui et pour l'armée un notable succès.

Arrivant à la scène qui se passa plus tard au quartier général, notre éminent correspondant fait ressortir que le blâme du gouverneur général fut adressé directement à celui qui avait porté en avant le bataillon du 58e, Mgr le duc de Nemours, qui, donnant à

tous l'exemple de la subordination, ne répondit rien à la réprimande de son chef.

M. le général Changarnier, bien que n'ayant aucune responsabilité, puisqu'il était en sous-ordre, crut pouvoir expliquer et justifier le mouvement blâmé, c'est alors que la mauvaise humeur du général en chef se tourna contre lui et se manifesta par une boutade dont le prosaïsme pourrait diminuer le prestige du maréchal Bugeaud, si sa grande mémoire ainsi que celle de son illustre controversiste du 3 mai 1841, pouvaient souffrir l'ombre d'un dommage de vivacités qu'on sait avoir été dans ces deux natures d'élite, commme pour prouver qu'il n'y a rien de parfait ici-bas.

Il ne nous reste plus qu'à remercier le général si distingué auquel nous devons les détails qu'on vient de lire, et qui mettent sous leur véritable jour la sagesse et la bravoure de Mgr le duc de Nemours.



Capitaine BLANC.